Marcel Aymé

# Gustalin

BeQ

Marcel Aymé

# Gustalin

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 416 : version 1.0

*Du même auteur, à la Bibliothèque :*

Le passe-muraille
La jument verte
Le bœuf clandestin
Le chemin des écoliers
Derrière chez Martin
Uranus
Le moulin de la Sourdine
Le vin de Paris

# Gustalin

Édition de référence :
Œuvres romanesques complètes.
Gallimard, La Pléïade.

# I

Au bruit d'un sabot sur le gravier de la cour, c'était sa femme qui sortait de la cuisine, Gustalin ferma son livre et le glissa sous un tas de vieilles chambres à air qui chargeaient un coin de l'établi. L'oreille tendue, le regard intérieur de l'anxiété, il saisit une lime comme à tâtons et se pencha sur son étau. Les pas se rapprochaient. Il fit grincer la lime sur l'acier et voulut siffloter un air, mais le sifflet venait mal, la tête n'y était pas. Enfin, les pas s'arrêtèrent à mi-chemin de la cuisine et du garage. Sa femme entrait dans l'écurie donner le fourrage aux bêtes. Avec un soupir de convalescent, il posa sa lime et, tandis qu'il regardait vers les chambres à air, un éclair de concupiscence brilla dans ses petits yeux bleus. Sauf imprévu, la Flavie en avait au moins pour un quart d'heure tant dans l'écurie que dans la grange et il l'entendrait refermer la porte. La chose à craindre était qu'elle ne sortît par-derrière

la maison et, l'herbe étouffant le bruit de ses pas, ne jetât un coup d'œil dans l'atelier par la petite fenêtre du fond. Il y avait peu de chances, mais le fait s'était déjà produit. Sa main hésita, puis, du geste léger des voleurs à la tire, amena le volume sur le milieu de l'établi. La couverture de carton rose, au revers, ne portait d'autre mention que celle du prix : seize francs, à peu près toutes les économies clandestines qu'il avait réalisées en six semaines. Une chaleur lui monta au visage, non plus à cause du danger, mais de l'excitation que lui promettait la lecture. Gustalin saisit le corps du livre en posant le pouce sur la tranche d'où les feuillets s'échappèrent avec un bruit d'ailes. Au passage, il accrochait d'un regard ardent des photographies et des dessins sur lesquels il s'était déjà penché longuement. Au bas de la page 105, il retrouva la phrase qu'il avait dû abandonner tout à l'heure. Il la reprit au commencement et la lut à mi-voix pour en jouir mieux :

« Par l'action de ces ressorts, le disque récepteur, dont les deux faces sont garnies de plateaux de friction en matière spécialement

étudiée, se trouve alors serré entre le plateau mobile et le volant du moteur. »

Il tourna la page et découvrit au verso la planche qu'il attendait, deux photographies, face et profil, d'un moteur dont les cylindres, les tuyaux, les raccords, étaient échancrés de façon à laisser apparaître des croquis en traits pleins et pointillés. Cette géométrie, lovée dans les entrailles mêmes de la machine, amena sur ses lèvres un sourire dévot. Il s'y plongea délicieusement. Par une échancrure, il pénétra dans l'un des cylindres, s'amusa à faire jouer le piston de l'intérieur, se laissa glisser le long d'une bielle et disparut un moment dans le carburateur. Il était engagé jusqu'aux épaules dans un tuyau coudé lorsque la porte de l'écurie se referma bruyamment. Gustalin se dégagea d'un effort difficile et remit le livre à l'abri. Le pas des sabots s'éloigna vers la cuisine, mais le garagiste, déprimé par cette nouvelle alerte, n'eut pas le courage de reprendre sa lecture. Par la baie vitrée qui s'ouvrait au-dessus de l'établi, il laissa aller son regard sur la campagne. Au coin de la maison se croisaient le chemin communal, juste

fréquenté par des piétons et des bestiaux, et la route départementale de Dôle à Poligny. Celle-ci descendait en pente douce à travers le village de Chesnevailles et, après avoir longé la forêt, s'y perdait trois kilomètres plus loin. Pour l'instant, on n'y voyait point d'auto, mais rien qu'un char mérovingien qui roulait peut-être à deux à l'heure, et un troupeau de vaches rentrant des communaux. C'était une chose écœurante. À remarquer, il faisait très beau, le profil des plateaux du Jura apparaissait comme aux jours les plus purs, dans la mousseline d'un brouillard bleu qui fondait les reliefs. Mais beau ou pas beau, c'était du même.

Gustalin, une fois de plus, rêva que le chemin communal et la route de Poligny étaient des routes nationales de première importance. Et sur ces grandes voies de communication, il y avait un trafic du diable, des camions par files, des voitures de place, des autocars, des taxis, des cabriolets décapotables, des grand-sport, et toutes les marques. Et au croisement, il y avait plus d'un accident. C'est bien simple, au garage, on n'avait pas une minute à soi. Lui, Gustalin, avec ses

quatre mécaniciens et ses préposés aux trois pompes, il était partout à la fois, mettant la dernière main aux ouvrages de finesse, activant son monde et le bousculant même un peu. À vrai dire, bousculer n'était pas le mot, parce qu'il n'était pas celui à vouloir vexer le monde, surtout qu'on se trouvait là entre hommes du métier, entre amis. Non, simplement, ce qu'il y avait, c'est qu'en donnant un coup de main, le plus malin en remontrait aux autres. Et lui, justement, on ne le prenait jamais de court. Bien souvent, des voyageurs, des étrangers, venus des confins du monde sur des voitures inconnues, lui proposaient des cas difficiles, des cas désespérés. C'étaient des maladies rares du pont-arrière, des tumeurs dans la boîte de vitesses, des caprices subtils de la magnéto ou du carburateur. Gustalin n'hésitait jamais et il n'y avait pas d'exemple qu'il se fût trompé. Résultat de la chose, c'est qu'on venait le consulter de Dôle et même de Dijon et de Besançon, et pas seulement des particuliers, mais des garagistes. Et ses consultations n'avaient pas de prix. À celui qui pouvait, il disait aussi bien c'est cinq cents ou

c'est mille francs, et pour les petits qui lui arrivaient sur des tapeculs, ce n'était des fois rien du tout. Mais qui roulait des yeux derrière les carreaux de sa cuisine, c'était peut-être la Flavie. Non seulement ses vaches et sa culture passaient inaperçues parmi les voitures, les appels, les klaxons, les mécaniciens affairés, les ordres lancés dans la presse et dans le tumulte, mais leur contribution au train du ménage était devenue dérisoire. Du reste, il ne cherchait pas à l'humilier en prenant des airs de se renfler du jabot. C'était tout le contraire. À chaque instant, il lui demandait d'une petite voix aimable : « Alors, tes vaches, ça va toujours ? Tu es contente ? »

Le soleil du soir entrait en plein par la grande porte qui béait à l'ouest, d'où une différence d'éclairage avec le dehors, et Gustalin apercevait de l'autre côté de la vitre le reflet de son visage, une face mince aux yeux clairs, le front ridé, les cheveux drus, mais déjà gris à pas quarante-cinq ans d'âge. Il vit aussi son atelier de réparation, le garage, où il y avait à peine la place pour trois voitures et qui n'abritait pour l'instant qu'une

demi-douzaine de bécanes. Dans cette bicoque sans plafond, accotée au mur de la ferme, on ne respirait pas l'odeur opulente des huiles, du cambouis, et des carburants, mais un bête parfum de printemps et de campagne fleurie. L'avant-veille, une voiture s'était arrêtée pour une réparation de chambre à air, une autre avait pris vingt litres d'essence et depuis, rien. La journée allait finir sans qu'il eût fait autre chose que de redresser une roue voilée, une roue de bécane, bien entendu. Tout à l'heure, au dîner, la Flavie lui demanderait s'il pensait continuer encore longtemps de ce train-là. Elle lui demanderait s'il trouvait raisonnable de louer les trois quarts de ses champs pour une bouchée de pain et de feignanter dans sa remise pendant qu'elle se tuait au travail de la ferme pour permettre à Monsieur de faire son mécanicien. Et bien sûr qu'à ne regarder que les résultats comptables, la Flavie n'aurait pas tous les torts. Qu'est-ce qu'il pouvait répondre à des chiffres ? Sa défense était trop subtile, toute en nuances, pour entrer jamais dans une tête aussi dure. D'ailleurs, il est des choses que les femmes n'entendent pas facilement. Les

belles idées, quand elles ne laissent rien à compter, rien à serrer dans les armoires, sont à leurs yeux comme des balançoires. Ranger la maison, prévoir le pain et la vieillesse, rapporter la besogne aux commodités qu'on en retire, voilà bien les femmes. Elles n'iront pas penser qu'il y a des fois autre chose dans la vie.

Gustalin entendit corner une auto qui devait entrer dans le village par la route de Dôle. Tout à remâcher sa peine, il attendit assez distraitement qu'elle arrivât dans le cadre de la baie vitrée. Mais l'auto s'arrêta devant le garage et corna d'une voix pressée. Gustalin oublia d'un coup ses inquiétudes et sourit à des temps nouveaux. Il traversa la cour d'un bon pas, mais sans trop se presser quand même. Le vrai garagiste ne va pas se mettre à courir pour une voiture qui s'arrête à sa porte. Il en a vu d'autres. Et d'abord, qu'est-ce que le client penserait ? Mais non. Le vrai garagiste va tranquillement, comme un homme qui connaît la besogne et le courant de la besogne et qui sait qu'on ne fait rien de propre à vouloir tout faire au galop. Le chauffeur conduisait un taxi pour le compte d'un patron de Dôle.

« Maniez-vous un peu, dit-il, je n'ai pas de temps à perdre.

– Qu'est-ce que c'est ? fit Gustalin.

– Je ne sais pas quelle carriole ils m'ont donnée, ni ce qu'ils ont pu fourgonner dedans, mais sentez-moi comme elle chauffe... Depuis la croisée de Nevy que je roule au petit pas, tellement qu'elle s'est mise à chauffer. Cent mètres de plus, elle prenait feu. »

Le cœur battant, Gustalin ouvrit le capot. Les voyageurs assis sur le siège du fond descendaient. M^me^ Jouquier, forte personne de la soixantaine, avait un type juif assez accusé, des yeux vifs, de beaux cheveux blancs, et, par-dessus, un petit chapeau très à la mode. Victor Jouquier, de dix ans plus âgé, était vêtu sévèrement et son visage même était sévère. Il s'écarta de quelques pas et fit un tour d'horizon en homme qui reconnaît les lieux. Aux questions que lui posait sa femme sur ce village où elle n'était jamais venue, il répondait d'un air distrait, presque ennuyé. Elle faillit lui en faire l'observation et réfléchit que le voyage l'avait fatigué.

« Nous ne sommes pas obligés d'attendre la voiture, dit-elle, nous n'avons qu'à aller chez Hyacinthe à pied.

– Il faut bien que nous déposions les bagages à notre maison, répondit Jouquier. Et puis, il y a une trotte pour aller chez Hyacinthe. »

Gustalin, très rouge, s'affairait dans le moteur et ne trouvait rien. Ayant déjà mesuré l'importance du garage, le chauffeur devenait agressif et l'avertissait qu'une voiture n'est pas une bicyclette. Il fallait gagner du temps. Gustalin cria au chauffeur qui faisait tourner le moteur :

« Accélérez !... Qu'est-ce que vous avez de pression ?

– J'ai fait le plein d'huile en partant...

– Qu'est-ce que vous avez de pression, je vous dis ! »

Le chauffeur se pencha et jeta un chiffre en jurant. Gustalin, le front bandé par l'effort de la réflexion, pressentait que le cas était classique et, tout à coup, une phrase de son livre lui revint en

mémoire. Les deux voyageurs, vaguement intéressés par le bruit, s'étaient approchés. Le garagiste fit signe au chauffeur d'arrêter et l'attendit les mains aux poches. Il se proposait de l'informer du résultat de ses recherches avec une froideur au moins ironique, mais il ne put contenir l'excès de son allégresse et un grand rire de jubilation illumina son visage.

« Je m'en doutais que c'était le filtre ! J'en étais sûr ! J'aurais parié avant même de rien regarder !... Il y a des mécaniciens qui vous auraient mis le moteur à l'envers, et je te fouille et je te remue... Le total du fait, c'est qu'une réparation de dix minutes aurait duré deux et trois heures. Mais moi, je raisonne, vous comprenez. Je ne suis pas de la dernière rosée. Des voitures, j'en ai vu passer. Quand on vient me dire qu'un moteur chauffe, je réponds d'abord qu'il y a une raison et une cause, et ensuite de ça, je réfléchis...

– C'est bon, coupa le chauffeur, on n'est pas là pour la discussion.

– Naturellement qu'on n'est pas là pour la discussion, mais c'est pour dire que, dans bien

des cas, il ne suffit pas de se dire garagiste ou chauffeur. »

Gustalin alla chercher ses outils au garage. Quand il sortit, sa femme traversait la cour, un seau dans chaque main, et se dirigeait vers le puits. Les Jouquier parurent s'intéresser à cette grande paysanne sèche et hargneuse qui passa devant eux sans leur accorder un regard.

« Flavie ! tu me donneras un seau d'eau pour le radiateur », cria Gustalin.

Elle ne fit point de réponse, mais son visage austère se pinça, elle eut avec la tête le mouvement court du cheval rétif qui sent le frein et son maigre chignon, perché à l'ancienne, en reçut une secousse.

« Victor, murmura M^me^ Jouquier, vous avez entendu ? Elle s'appelle Flavie. J'aime beaucoup ces vieux noms...

– Moins vieux que le vôtre, ronchonna le vieillard.

– En effet, mais je ne vois pas pourquoi vous me répondez sur ce ton. Si je vous gêne, dites-le,

je reprendrai le train pour Paris...

– J'ai eu tort, n'en parlons plus... Vous êtes bien susceptible aussi.

– Toutes mes excuses, mon cher maître. Pendant qu'on arrange la voiture, j'ai envie de demander à Flavie d'aller jeter un coup d'œil dans sa cuisine.

– Voyons, Sarah, je vous en prie, restez là. Les maisons de Chesnevailles ne sont pas des ménageries. Vous avez le temps d'en voir, des cuisines ! »

Gustalin avait dévissé le bouchon et procédait au nettoyage du filtre avec des commentaires abondants.

« Maintenant, je me prends un chiffon. Le voilà, mon chiffon. Bien propre, il est. Et maintenant attention, en délicatesse que j'y vais. Regardez, jeune homme, et profitez. On n'a pas toujours l'occasion. Tenez, le coup d'aujourd'hui, il me rappelle un dépannage que j'ai fait il y a eu samedi trois semaines sur la route de Poligny. Un matin, on vient me chercher pour une voiture qui

refusait à l'entrée du bois des Jacasses. Me voilà parti, j'arrive, et qu'est-ce que je vois ? Sur le bord de la route, une Talbot grand-sport. Pour vous dire que ce n'était pas du petit monde, hein ? Ni une, ni deux, je me mets au volant. La voiture faisait les chevaux de bois, une secousse et puis plus rien. C'est bon, je dis comme ça, on va bien voir. J'avais déjà mon idée à moi, vous comprenez ? Parce que des mécaniciens, vous en avez de toutes sortes, mais des qui connaissent le moteur par le jugement, vous n'en trouverez pas treize à la douzaine. Vous me direz, je n'ai rien inventé. C'est entendu, je n'ai rien inventé. Mais j'ai la prétention qu'un moteur me parle, à moi. Me parle comme une personne. Vous saisissez ? »

Gustalin se retourna pour surveiller son auditoire, et, s'il le fallait, écraser le doute et l'ironie au fond d'un regard. La Flavie était là qui le regardait de ses petits yeux froids et son grand nez osseux laissait passer un souffle ricaneur. Elle posa l'un de ses seaux et dit d'une voix dure :

« Fais toujours ton glorieux, va. Ce n'est pas toutes les semaines que tu peux voir une auto de près. Profites-en. Tu raconteras une autre fois comment c'est que je m'échine du matin au soir pour que toi, tu t'amuses à des bricoles. Profites-en, je te dis. Des oreilles qui veulent, il n'en court pas plein les chemins. Tu offenses assez le monde d'ici. »

Elle tourna les talons sans un regard aux clients et s'éloigna vers la maison, une main en danseuse pour l'équilibre du seau. Gustalin, douché, risqua un coup d'œil timide sur les voyageurs qui avaient suivi la scène avec un vif intérêt. Quand la Flavie fut assez loin, il eut un sourire gêné et murmura :

« Il ne faut pas faire attention. Elle a des fois des mots vexants, mais ce ne serait pas la mauvaise femme. Ce qu'il y a, c'est qu'elle est en train de faire sa ménopause, vous comprenez ? Quand les sangs du retour la travaillent, c'est tout de suite des humeurs qui remontent et son caractère qui redomine. Autrement que ça, je vous dis, pas mauvaise femme. Dans un sens, le

garage n'est pas ce qu'il serait non plus si les routes étaient passagères. Surtout que le pays n'est pas riche. Ici, c'est tout de la petite culture. Ce n'est pas comme vers Chemin en retirant du côté de la Bresse, où ils ont tracteurs et voitures particulières. Quoique avec leur blé, ils ne soient pas si à l'aise maintenant. Mais chacun a bien ses ennuis. Moi, bien sûr, je ne l'ai pas rose tous les jours. Le médecin dit la ménopause, mais avant, c'était bien pareil. Et si je vous disais que mes deux filles sont parties se placer en ville à peine qu'elles ont eu leurs seize ans. Elles avaient leur idéal aussi, ce n'est pas moi qui veux les blâmer, quoiqu'elles me manquent à plus d'un moment... »

Il s'était remis au travail. M^me^ Jouquier, émue par ses difficultés domestiques, se sentait déjà de l'amitié pour lui et engageait la conversation.

« Vous qui habitez Chesnevailles, dit-elle, vous connaissez sûrement Hyacinthe Jouquier ? »

Gustalin se redressa et répondit d'une voix sobre :

« Vous me demandez si je connais

Hyacinthe ? C'est mon frère.

– Par exemple !

– Oui, c'est mon frère.

– Voyons, mais je ne savais pas...

– Remarquez bien, je vous dis que c'est mon frère et ce n'est pas mon frère. Mais c'est pareil. Pour vous faire une supposition, tenez, Hyacinthe se trouverait d'être là et il me commanderait de mettre le moteur en miettes, je n'hésiterais pas seulement le quart d'une seconde.

– À la vôtre, protesta le chauffeur. L'ouvrage n'avance déjà pas trop vite.

– Plaignez-vous, tiens, moi qui ai mis dessus au premier coup. Mais la jeunesse de maintenant ne sait plus ce que c'est que les égards. Non, Hyacinthe Jouquier, pour celui qui le connaît comme moi je le connais, ce n'est pas un homme, c'est le niveau au-dessus, vous me saisissez ? Des fois, je suis dans le garage à me tourmenter, vous savez ce que c'est, le cœur tout regrigné des soucis qu'on a et presque l'ennui de la chose qui est de vivre. Mais je me dis qu'il est là, qu'il est

dans le pays. Je pense à mon Hyacinthe qui pousse sa charrue dans le champ des Glantines ou à la Sablette, ou qui siffle chanson à l'oreille de ses gosses. Je me le vois avec sa bonne tête de Jouquier, fort comme un chêne (c'est qu'il est fort !), doux comme une fille, oui, c'est bien lui. À la guerre, on était les deux et je repense au coup que j'en ai eu quand je l'ai vu monter, classe 14, qui venait du dépôt de Besançon. Si jeune, dites voir, est-ce qu'on devrait ? Et croyez-moi, ne me croyez pas, mais moi j'ai vu mourir des hommes et pas rien qu'à la compagnie. Mourir des hommes qui réclamaient le sergent Jouquier et lui une fois là, ils étaient contents. Je vous dirai qu'il était passé sergent en septembre 16. Sergent, et s'il avait voulu, il serait devenu n'importe quoi dans les grades. Pensez qu'il a fait ses études, qu'il aurait pu être professeur en ville. Eh bien, voyez ce que c'est que les caractères, la mécanique ne l'intéresse pas... »

Gustalin secoua la tête et eut un sourire d'indulgente faiblesse à l'intention de ce singulier garçon qui n'était pas curieux de mécanique. Enfin, il s'avisa de l'intérêt que lui portait la

voyageuse.

« Vous le connaissez..., mais vous ne seriez quand même pas sa tante ?

– Si, justement », dit-elle avec quelque fierté.

Alors il posa tous ses outils sur le moteur. Il s'en voulait de n'avoir pas reconnu Victor Jouquier, le frère donc du père d'Hyacinthe. Il le connaissait pourtant bien. Depuis dix ans, on ne l'avait pas revu à Chesnevailles et rarement depuis la guerre, mais enfin, il le connaissait. Au moins, il aurait dû se douter, surtout qu'Hyacinthe le lui avait dit, qu'il attendait son monde de Paris, et pas plus tard qu'hier au soir. Et au pays, on en avait assez parlé de cet oncle Jouquier qui avait fait racheter la maison des Chantelai pour venir s'y retirer.

Le chauffeur demanda si on en finirait un jour et Gustalin s'y mit sérieusement. Lorsque tout fut en place et la voiture prête à démarrer, il fit signe d'attendre. D'abord, il s'assura d'un coup d'œil que la Flavie n'était pas à l'affût derrière ses carreaux, puis il tira de la poche intérieure de son veston une carte ainsi rédigée :

« Sylvestre Harmelin – Garagiste – Voitures neuves et d'occasion – Vente et Achat – Échanges – Toutes réparations – Cycles – Fournitures et accessoires en tous genres – Chesnevailles – Jura. »

Il en tendit deux au chauffeur qui les fourra dans sa poche sans les regarder.

« Bien souvent, les gens passent et ils ne savent pas », lui dit Gustalin.

À la tante Jouquier, il en donna une aussi, par amitié. Quand l'auto démarra, il courut derrière quelques pas pour en disposer encore un peu et, planté au milieu de la route, il la regarda descendre dans le village, avec un sourire déjà mélancolique.

# II

La cuisine était rincée, rangée, la table mise sur une nappe, et toute la famille avait du linge propre. En attendant les voyageurs, Marthe surveillait le potage et tenait Hyacinthe et les deux enfants sous le regard vigilant, presque cruel, de ses yeux noirs, si bien qu'ils n'osaient bouger de leurs chaises et parler à peine. Elle n'avait point fait de défense expresse, mais chacun sentait la nécessité d'être prudent. C'est qu'une cuisine est bientôt en l'air, des taches, du gâchis, et des traîneries dans tous les coins. Et quand on vient de passer des effets propres, ce n'est pas l'heure non plus d'aller se mettre dans des aventures. Sur la question de l'ordre et d'être soigneux, Hyacinthe n'était seulement pas plus raisonnable que les enfants. Et même au contraire, tellement emprunté, maladroit. À le voir engoncé dans sa chemise blanche, avec sa petite cravate noire de vieux, gêné de ses épaules

et de toute sa force au repos, Marthe pensa avec humeur qu'il avait bien l'air du paysan qu'il était. Rien ne saurait le changer, on aurait beau faire.

Marie-Louise et Lucien regardaient leur mère avec rancune, parce qu'elle ne voulait pas laisser entrer Museau qui aboyait sous la fenêtre d'un ton doux et poli, pour faire savoir qu'il était là, au cas où l'on se raviserait. Pourtant, elle tolérait le chat. Il était assis sur le tabouret de l'horloge, avec des airs importants d'augmenter son poil.

« Le chat, ce n'est pas pareil, il ne salit pas, dit Marthe d'une voix agressive. Les chats, c'est des bêtes qu'on a même en ville.

– On n'a rien dit, fit Marie-Louise.

– Non, vous n'avez rien dit, mais moi, je vous réponds quand même. »

Museau parut perdre tout espoir et cessa d'aboyer. Ironique, le chat tourna la tête du côté de Marie-Louise, mais il ne put soutenir son regard irrité et fit semblant de sommeiller.

Dans le blanc de l'attente, Hyacinthe se sentait singulièrement lucide et suivait deux idées à la

fois, auxquelles il découvrait des points de coïncidence assez inquiétants. Son regard, qui semblait arrêté au calendrier des Postes fixé au mur, se partageait entre sa femme et le dos des quinze volumes à couverture grise, copieux in-quarto qu'elle avait tirés de l'armoire dans l'après-midi et alignés sur un rayon de bois blanc pour faire honneur à l'oncle Jouquier qui en était l'auteur. Hyacinthe trouvait sa femme très belle, dont il s'avisait d'ailleurs assez souvent. À Chesnevailles, il n'y avait point de jeune femme qui fût aussi belle que l'était Marthe à trente-neuf ans. Les travaux de la ferme, les maternités, et un tourment secret qu'il connaissait bien, avaient marqué son visage sans en altérer profondément le dessin. Son front portait des rides, ses joues commençaient à se creuser, ses longs yeux sombres étaient cernés très bas, mais les cheveux et le grand arc des sourcils restaient noirs, et son teint mat, qui lui donnait tant de jeunesse, jaunissait à peine aux tempes et aux coins des lèvres. Elle était lourde du buste et des hanches, mais très grande, la taille encore bien dégagée. Hyacinthe pensait à leur mariage qui avait eu lieu

au printemps de 1918, à l'une de ses permissions. Il se promenait à travers les dix-sept années de leur vie commune et il y suivait, à chaque saison plus vif, un regret qui durait au cœur de Marthe. Plutôt que l'ambition déçue d'une existence bourgeoise, il y voyait le songe d'une enfant des bois, que n'avaient pu dissiper ni l'âge, ni les travaux de la vie. Dans la forêt où elle avait grandi, la fille des coupeurs et des charbonniers avait fait le rêve de vivre dans une ville. Il n'était pas difficile d'imaginer de quels prestiges elle avait paré la demeure et la cité de ses espérances. Hyacinthe pensait aux chansons que chantaient les charbonniers veillant dans les bois auprès de leurs meules. L'écho avait dû en retentir profondément dans le cœur de Marthe enfant. Peut-être n'y avait-il au fond de son rêve de femme qu'une petite chanson, un couplet, une rime. Dans l'été de 1913, hésitante, elle avait aimé deux garçons, Louis Rondin, élève à l'École normale d'instituteurs de Lons-le-Saunier, et Hyacinthe qui préparait alors sa licence de mathématiques. L'un mourait à la guerre, l'autre la trahissait en revenant à la charrue aussitôt

démobilisé.

Marthe avait la nostalgie ardente et ingénieuse, ravivant au moindre prétexte les promesses avortées. Hyacinthe sentait en elle une nouvelle poussée de fièvre, et il n'était pas loin d'en rendre responsables ces quinze tomes des *Origines du Jansénisme* qui avaient, paraît-il, rendu illustre le nom de l'oncle Victor. Non pas qu'elle se fût grisée à les lire. Dieu merci, l'idée de les feuilleter ne lui était seulement pas venue. Hyacinthe lui-même n'avait pas réussi à les absorber, pourtant désireux de faire cette politesse à l'oncle qui avait assumé les frais de ses études et qui s'était vu, en fin de compte, assez mal récompensé de cette marque d'intérêt. La veille encore, dernière tentative, il avait lu un chapitre amorçant une étude des influences augustinienne et coranique sur quelques hérésies du moyen âge, vingt-deux pages qui étaient sûrement un régal pour l'esprit. Hyacinthe, lui, s'était endormi au début du chapitre suivant avec de pénibles cauchemars, rêvant que l'oncle Victor, devenu un dieu ricaneur, le condamnait à être pendu par les pieds pour avoir accompli un

acte charitable et, dans cette position, à passer éternellement au papier de verre une armure géante sur laquelle Gustalin entretenait la rouille par des procédés scientifiques. Pendant le supplice, on apprenait que la grâce lui avait été envoyée par la poste et que la lettre s'était perdue, mais l'oncle disait : « Tant pis, il fallait recommander la lettre. » Ce rêve absurde n'ôtait rien aux mérites de l'ouvrage, il le reconnaissait volontiers et aussi bien s'avouait-il (non sans un excès de complaisance) n'être qu'un simple paysan mal entendu à ces choses. Il se demandait néanmoins avec un peu d'effroi à quoi pouvaient bien ressembler la cervelle et le cœur d'un homme rompu à manier ainsi un tas d'idées assurément dignes de respect, mais biscornues quand même. La question n'était pas sans intérêt, maintenant que l'oncle allait faire partie de la famille. En tout cas, les quinze volumes avaient pris aux yeux de Marthe une importance nouvelle. La venue de l'oncle Victor leur conférait comme une valeur de symbole et, au fond, ce n'était pas si mal vu. Déjà, ils se dressaient sur ce rayon à la façon d'un reproche

et semblaient réclamer pour la cause de l'esprit. Où était passé l'inestimable trésor des connaissances acquises pendant neuf années d'études au collège de Dôle et à la Faculté de Besançon ? Cette belle instruction qu'il s'était pressé d'oublier, Hyacinthe en était comptable à son oncle, si peu que ce fût. Tel devait être au moins l'avis de Marthe qui pensait sûrement avoir trouvé un point d'appui, sinon un levier. L'oncle était déjà venu à Chesnevailles plusieurs fois depuis la fin de la guerre, au temps où son frère était encore du monde ; mais, n'ayant jamais séjourné plus d'une semaine, le contact avait été trop bref pour qu'elle pût en espérer rien. À demeure dans le village, c'était une autre affaire. Hyacinthe s'attristait à la pensée des nouvelles déceptions que se préparait sa femme, car pour lui-même, il ne craignait guère. Rien ne le ferait changer d'état, il en était sûr, et à vrai dire, la question ne pouvait même pas se poser sérieusement.

Marthe avait averti les enfants que l'oncle était un ancien professeur à la Sorbonne, la plus grande école de Paris, et qu'il n'était pas exagéré

de lui supposer autant d'instruction qu'à l'inspecteur. Du reste, ils pouvaient s'en faire une idée à la vue de tous ces gros livres qui représentaient pas mal de dictées. Lucien et Marie-Louise envisageaient sans grand plaisir la venue de ce savant vieillard. Sûrement qu'il allait leur demander les dates de l'Histoire. Aussi, quand l'oncle Victor descendit de voiture, ne furent-ils pas trop empressés à se jeter dans ses jambes. La tante Sarah, qu'on n'avait encore jamais vue, parut à tout le monde une très bonne personne, d'un commerce plus facile que son époux.

« Nous avons déposé les bagages chez nous, expliqua-t-elle, pour n'avoir pas à les transporter d'ici. La servante que vous avez engagée est charmante, je suis sûre de m'entendre avec elle. Et j'ai vu notre maison. Quel ravissement ! Elle est délicieuse, notre maison... Mais, j'y pensais tout à l'heure, quel dommage qu'elle n'ait pas une écurie comme les autres maisons. Pour Noël, j'aurais aimé avoir une vraie crèche avec un âne, un mouton...

– Et un bœuf, n'est-ce pas ? dit l'oncle Victor. C'est vraiment dommage ! »

On entra dans la cuisine et Museau, trompant la vigilance de Marthe, se coula sous la table sans être vu. Les voyageurs firent compliment des enfants. Marie-Louise était bien grande, dix ans, et le portrait de sa mère, sauf le nez, les yeux, la bouche et l'ovale. Lucien, deux ans de plus, était un vrai Jouquier, mis à part aussi bien des choses. Et les enfants changent si vite. On se mit à table et tante Sarah conta comment elle avait fait la connaissance de Gustalin, à l'occasion d'une panne.

« Il paraît vous aimer beaucoup, dit-elle à Hyacinthe. Il m'a parlé de vous sans savoir que j'étais votre tante... mais pourquoi dites-vous toujours Gustalin en parlant de lui, ce n'est pas son nom ? Il m'a donné sa carte...

– Sylvestre Harmelin, oui, mais dans la famille, ils s'appellent tous Gustalin. Déjà le père s'appelait Gustalin. Leur vrai nom, on n'y pense plus guère. »

L'oncle Victor qui mangeait son potage avec

lenteur, l'air distrait, presque somnolent, parut s'éveiller et dit après avoir sucé sa moustache :

« Leur nom vient de l'arrière-grand-père qui s'appelait Gustave Harmelin. On en a fait Guste Harmelin, puis Gustalin. Si j'ai bonne mémoire, il est mort en 68, non, en 69. J'étais jeune, mais je l'ai très bien connu, il habitait juste là en face, de l'autre côté du chemin, une maison qui a brûlé en 75. Il n'en reste d'ailleurs plus trace. C'est mon père qui a labouré la place quand il a acheté le champ des Glantines. La maison était même assez curieuse. Le grangeage et l'écurie n'ouvraient pas sur la façade, si bien que pour s'y rendre en sortant de la cuisine, il fallait faire le tour du bâtiment. Je suppose qu'on avait ajouté le corps de la ferme à une première construction, en prenant pour les bêtes un soin de l'orientation qu'on n'avait pas eu pour les gens. Et je pense à cette pauvre Virginie Reugnon... mais toi, tu ne l'as pas connue...

– Pas connue ? protesta Hyacinthe. Elle est morte en 1905 à près de quatre-vingt-dix ans. Vous voulez dire la Virginie qui louchait...

– Oui, justement, qui louchait. Je me rappelle avoir entendu l'oncle Fantin, le frère de ta grand-mère, dire en parlant de cette Virginie : elle est comme la maison à Gustalin, ses deux yeux ne regardent pas du même côté... »

Toute la tablée se mit à rire et l'oncle lui-même. Museau crut pouvoir en profiter pour sortir de sa retraite et se détendre par une promenade dans la cuisine, mais Marthe l'aperçut aussitôt.

« Allez-vous-en dehors, charogne ! cria-t-elle. A-t-on idée, avec ses pattes, qu'il aura été aussi bien dans le fumier, pour après venir se frotter aux personnes ! Allez, dehors ! »

Museau s'arrêta au milieu de la cuisine. C'était un berger d'une couleur foncée, assez grand et de race bâtarde. Il avait le poil dur sur le dos, frisé sous le ventre et sous le collier. Il eut la chance que tante Sarah s'intéressât à lui. Marthe dut lever l'interdit et, jusqu'à la fin du repas, il put faire le tour de la table et quêter des reliefs. L'oncle Victor parla encore de la maison de l'ancêtre Gustalin, couverte pour moitié en

chaume, pour l'autre en débris d'une tuile plate provenant de la réfection du toit de l'église, autant dire des tessons que les grands vents d'automne faisaient grêler dans la cour, dont avait trépassé l'une des sept filles du garçon au vieux Gustalin, une nuit qu'elle était sortie en chemise, inquiète d'une vache qu'on croyait prête au veau et pas du tout, la vache n'avait vêlé que le surlendemain du dimanche d'après, la fille déjà enterrée. Lucien et Marie-Louise écoutaient l'oncle sans souffler et le frisson sacré de l'Histoire leur courait sur l'échine. Penser qu'à vingt pas de la maison, au bord de la route, sur la pointe du champ des Glantines où le regard courait jusqu'à la lisière du bois, il y avait eu une autre maison, les bras en tombaient. C'était autre chose que la bataille d'Azincourt et le Serment du Jeu de Paume. Tout d'un coup, le monde avait bougé, un soupir montait des blés courts qu'on apercevait par la fenêtre, l'esprit vacillait à imaginer cette maison levée sur l'étendue, cuisine d'un côté, grangeage de l'autre, et sept filles à la lessive, au jardin, à l'amour, et à vache qui vêle, et les garçons, les tuiles, la volaille, l'horloge, les

bœufs, le chien, les chats, tout ce que le vieux Jouquier avait vu, touché, entendu, et qui ne faisait plus ombre sur le ras des labours.

Fatigué, l'oncle s'était tu et restait à errer parmi les souvenirs de son enfance. Il regardait Marthe et, tout à l'époque, s'étonnait vaguement de sa présence dans la cuisine des Jouquier. Autrefois, cette race de bûcherons et de charbonniers restait confinée dans la forêt et ne paraissait guère au village, sauf la famille Boigrier qu'on avait vue s'installer sur les communaux, profitant de l'usage qui accorde aux sans feu ni lieu la propriété de l'espace de terrain sur lequel ils ont pu bâtir en une nuit. Tous ces forestiers d'alors étaient vus des cultivateurs avec une certaine méfiance. On les soupçonnait un peu d'aller encore au sabbat, et ce n'était pas si invraisemblable. Ils avaient leurs secrets, leurs chansons, leur patois qui retardait toujours sur celui de Chesnevailles. L'oncle voyait au fond des prunelles de Marthe se tordre la flamme des fagots et des torches qui éclairaient jadis les danses haletantes menées par le Diable en peau de bouc, ou la mêlée des corps s'étreignant dans

la rosée de minuit sous l'œil d'or du Chat Noir. Il se reprocha ces pensées comme une inconvenance et demanda à Marthe des nouvelles de sa tante Valentine. C'était une vieille femme qui habitait seule, à l'entrée du bois, une petite maison construite en bois et en terre. Ses deux garçons travaillaient l'un à Paris, l'autre à Bordeaux, et lui envoyaient un peu d'argent. Marthe, à l'insu de son mari, lui fournissait l'appoint tantôt d'un morceau de lard, tantôt d'un panier de vin ou d'un double de haricots. Hyacinthe y eût d'ailleurs volontiers consenti et ces cachotteries n'avaient aucune raison d'être, sauf qu'elle y trouvait prétexte à satisfaire un certain goût de la contrebande. On ne parlait jamais sans sourire de Talentine (abréviation de tante Valentine) qui avait une cervelle d'oiseau et que l'on traitait à peu près comme une enfant.

« On lui a dit que vous veniez, elle se rappelle bien de vous. Elle m'a parlé de quand vous étiez petits tous les deux, qu'elle vous voyait au catéchisme.

– Oui, oui, je me rappelle aussi...

– Le catéchisme lui a profité, fit observer Hyacinthe. Le dimanche, elle n'a jamais manqué de venir chercher Marthe pour la messe.

– À propos, demanda tante Sarah, à quelle heure M. le curé dit-il sa messe du matin ?

– Je ne sais pas s'il a une heure, répondit Marthe, à moins qu'il n'ait une messe commandée, mais c'est bien rare...

– Le mieux est encore que j'aille le trouver au presbytère puisque aussi bien une visite s'impose. Mais d'abord, il faudrait fixer la date de la cérémonie... Voyons, Victor... »

L'oncle eut un geste vague, ennuyé.

« La cérémonie ? fit Marthe.

– Mais oui ; mais comment, vous n'êtes pas au courant ? Victor, ils ne sont pas au courant... Vous savez peut-être que je suis Juive ? »

Tante Sarah fit une pause et, avec curiosité, regarda Hyacinthe et sa femme. Mais à Chesnevailles, on ne connaissait des Juifs que le nom. Il y avait beau temps que le curé ne pensait plus à les désigner comme les bourreaux du

Christ. Pour les naturels, le fait d'être juif était une de ces mille nuances de la vie qui ne suffisent pas à singulariser un individu.

« Quand nous nous sommes mariés, poursuivit tante Sarah, c'était en 27, je n'étais pas encore catholique et tout s'est passé à la mairie. À vrai dire, si je n'étais pas encore dans le bon chemin, j'entendais déjà en moi quelque chose qui ressemblait à un appel. On frappait à la porte. Oh ! je vous raconterai un jour comment la vérité m'a assaillie dans une petite église normande. C'est extrêmement émouvant. Je me trouvais devant un Christ en papier mâché, fabrication Saint-Sulpice, un Jésus bien rose avec des plaies sang de bœuf, écœurantes. Et tout d'un coup, sans l'avoir voulu, malgré moi, je l'ai empoigné par les mollets, je l'ai serré, et ses plaies, je les ai baisées... »

Elle parlait en toute sincérité, sans chercher à étonner, ou à peine. Les enfants avaient piqué du nez dans leur assiette et, les joues gonflées, peinaient contre une envie de rire. Leur mère, anxieuse, les surveillait d'un dur regard, tandis

qu'Hyacinthe écoutait avec sympathie cette bonne dame venue s'installer à Chesnevailles avec tous ses bagages de Paris qu'elle déballait avec une simplicité tapageuse.

« Quel moment j'ai vécu ! J'étais grimpée sur une chaise pour être plus près de lui. L'église était sombre, une lumière de Passion, vous savez. J'étais folle d'amour. Je croyais suer toutes les sueurs du Fils...

– Écoutez, Sarah, gardez ces histoires pour un autre jour, dit l'oncle Victor avec humeur. Je vous assure qu'elles sont déplacées ici. Demandez plutôt à Hyacinthe, tenez... il est anticlérical.

– Oh ! pas bien, fit Hyacinthe. Anticlérical, à Chesnevailles, ça ne vaut pas la peine...

– Vous voyez bien, Victor, dit tante Sarah. Je ne sais pas pourquoi vous cherchez partout des ennemis à la religion. J'en viens à me demander si, par hasard, vous n'auriez pas fait partie d'une loge... En tout cas, je ne veux pas vivre plus longtemps dans cette fausse situation. Qu'est-ce qu'un mariage civil ? rien du tout. En réalité,

Victor, je suis votre maîtresse. Nous irons à l'église le plus tôt possible... Et tenez, j'y pense, on pourrait peut-être faire une très jolie noce campagnarde...

– Est-ce que vous avez perdu la tête pour tout de bon ! s'écria l'oncle. Une noce campagnarde... Ah ! je vous en prie, restons-en là pour ce soir ! »

Son visage était rouge de colère. Il y eut autour de la table un silence gêné. Marthe se leva pour aller au placard prendre des assiettes. Tante Sarah l'y suivit et lui confia à mi-voix :

« C'est un excellent homme et un homme de grand mérite, mais vraiment marqué. Il est resté très universitaire. Très. »

Marthe eut un hochement de tête prudent.

« Il y a des choses qu'il ne sent pas du tout. L'Université l'a ossifié, pétrifié. Par exemple, il est fermé aux poètes catholiques, même aux plus grands, même aux plus purs... Eh bien, vous savez, c'est triste.

– Bien sûr », fit Marthe.

L'oncle Victor et Hyacinthe, demeurés face à

face, s'examinaient avec une pointe d'émotion, chacun cherchant sur le visage de l'autre les traits de Charles Jouquier, mort en 1925. Le frère et le fils lui ressemblaient tous les deux par quelque côté. Mais Hyacinthe ne retrouvait pas dans les traits du vieillard la vivacité d'expression qu'avait son père et qu'il aimait à se rappeler. L'âge n'y était pour rien, il lui avait toujours vu cet air d'ennui et de contention, comme si les sentiments les plus simples eussent été chez lui le fruit d'une méditation.

« Alors ? demanda l'oncle, tu es content de la vie ?

– Content ? dit Hyacinthe. Ma foi, oui, plutôt content... Je sais bien que notre vie, à Marthe et à moi, aurait pu se faire autrement, mais à vous dire les choses franchement, le seul regret que j'en aie, c'est de vous avoir déçu... »

L'oncle fit signe qu'il n'y pensait plus.

« Que voulez-vous, quand je suis revenu de la guerre, mon frère tué, ma sœur mariée loin, je ne pouvais pas laisser mes parents tout seuls...

– Ce n'était pas une raison, mais enfin, tu as fait ce que tu as jugé bon. Je n'ai jamais blâmé ta conduite. Simplement, il m'a semblé que tu engageais ta vie un peu légèrement, mais puisque tu ne regrettes rien, c'est que ton choix était bon. D'ailleurs, on ne s'instruit pas uniquement pour se faire une situation.

– Peut-être », répondit Hyacinthe d'un ton réservé.

Voyant la conversation divisée, les enfants avaient quitté la table pour aller à la fenêtre et regardaient finir le jour sur le champ des Glantines. Ils paraissaient un peu agités et, tout à coup, ils s'écrièrent en montrant du doigt le chemin :

« La maison à Gustalin ! C'est la maison à Gustalin ! La cuisine devant ! Le grangeage derrière ! »

Naturellement, ce n'était pas vrai. Personne ne fit attention à ces cris, excepté Marthe qui vint jusqu'à la fenêtre, car, à trente-neuf ans, elle croyait encore qu'il peut arriver n'importe quoi.

# III

La servante des vieux Jouquier était assez jolie fille. Marthe l'avait choisie étrangère à Chesnevailles pour ne pas l'exposer à la tentation de déménager dans sa famille le café, le sucre, et les épices de ses patrons. Du reste, son nom n'était pas inconnu au pays. Elle était Janette Bonpain, troisième née des Bonpain, de Sergenaux, les Bonpain que le grand-père, Bonpain-Tatoué, avait servi dans la marine, cousins donc aux Bonpain de Tassenières, aux Bonpain d'Aumont et aux Bonpain de Villers-les-Bois, mais rien à voir avec les Bonpain de Chesnevailles ni avec les Bonpain de la Chassagne, parce que des Bonpain, on en trouvait partout ; les Bonpain, ce n'était pas ce qui manquait. Pour plus simple, elle était la fille de Jules Bonpain, de Sergenaux, celui des Bonpain qui avait marié une Dringuet, d'Aumont, l'année justement où la plus jeune des Bonpain,

d'Aumont, était devenue la femme d'un Dringuet, d'Oussières. Une bonne race, tiens, ces Bonpain de Sergenaux. Comme disait Tournejai, le menuisier qui avait installé le mobilier de l'oncle Victor, c'était du monde qui savait prendre l'ouvrage et pas regardant de ses peines non plus. Janette avait dix-neuf ans, elle savait déjà mener une maison, elle avait de l'idée dans la tête comme aussi bien dans les mains. Solide, l'air franc, les yeux clairs, elle plut beaucoup à tante Sarah. Du premier jour elles furent en amitié. Janette avait craint des vieux rassotés, douillets, méfiants, distingués jusqu'au mépris, le petit doigt toujours en l'air, tels enfin qu'on est en droit d'imaginer des citadins de soixante et quelques, enrichis avec l'instruction. De Victor Jouquier, elle ne pensait pas grand-chose. Il se présentait à peu près comme un vieux paysan qui eût passé sa vie dans des habits du dimanche. Il ne parlait pas beaucoup, distant, sec, mais sans hargne et ne cherchant pas le monde sur des vétilles.

Avec tante Sarah, on était plus à l'aise, on pouvait causer. Elle était vive, généreuse, facile à

attendrir et à indigner, d'ailleurs entendue au gouvernement d'une maison comme un nouveau-né à gauler des noix, sachant juste assez de cuisine pour se mêler de faire tourner les sauces. Elle avait d'agréable, en plus, qu'elle se confiait aussi facilement qu'elle interrogeait, sans gêne, et la conversation allait toute seule. Quand elle vexait, on ne pouvait lui en vouloir, c'était par naïveté ou par trop d'instruction (des riens, des façons d'accueillir certains usages locaux, par exemple, qui faisaient penser à l'étonnement d'un Européen dans un village nègre, ou encore une inaptitude à en juger autrement que d'un point de vue si général, si hautement humain, qu'on se faisait l'effet d'un être gothique, attardé dans un autre millénaire). Raisonneuse avec le patron au point de le mettre en colère plusieurs fois par jour, elle était en sucre avec la servante, car pour ses adversaires, il les lui fallait coriaces et qui eussent de la défense.

Le premier matin que les Jouquier passèrent dans leur maison, Janette conçut une grande espérance. Elle était dans la cuisine à répondre aux questions de tante Sarah et, au fil de dire, on

en vint sur le chapitre des gages, il semblait d'ailleurs bien incidemment, Marthe ayant réglé la question ainsi : cent quarante francs par mois, les tabliers et les sabots. Tante Sarah trouva les gages ridiculement bas. Elle le dit comme elle le pensait et encore qu'elle voyait là une véritable exploitation, puisqu'elle donnait à Paris, pour fournir un travail beaucoup moins important, trois cent cinquante francs par mois. Mais on en reparlerait. Janette croyait rêver.

Toute la matinée fut un enchantement pour tante Sarah. On était dans le mieux du printemps, sur la moitié mai. Derrière la maison, le grand jardin n'était qu'une floraison vaporeuse : fruitiers, plantes potagères, aubiers dans les haies, massifs de lilas, corbeilles de fleurs. Un Monet très réussi, dit-elle à l'oncle Victor, consciente de l'exaspérer. En rallonge du jardin, un pré fleuri, graminées et boutons d'or, descendait à la rivière par deux cents mètres de faible pente. Cette rivière était comme on en trouve dans les poèmes d'anthologie, avec des méandres, des coquetteries, des saules inclinés, des secrets. Tante Sarah la trouva exquise, un peu

conformiste tout de même. Côté façade, on était dans le village. Sur le chemin où passaient des gens, des attelages, elle pouvait entendre les paysans, le patois du pays, qu'ils parlaient lentement, n'ayant, semblait-il, point d'autre souci que le balancement de leurs phrases, si fortement rythmées qu'elles sonnaient à des oreilles étrangères comme la récitation d'un chant. En face, de l'autre côté du chemin, demeuraient les Michelet, deux vieillards qui menaient une vie effacée, sans famille. Ils avaient perdu leurs trois fils à la guerre et la ferme était grande.

Tournejai arriva vers dix heures du matin pour terminer la pose d'un rayonnage. L'oncle l'accueillit avec plaisir – bonjour Ernest, bonjour Victor – et lui demanda des nouvelles de sa famille.

« Sur la question, je te remercie, dit Tournejai. La femme ne va pas mal, les garçons aussi, et moi j'ai eu soixante-six ans samedi. Et toi, Victor ?

– J'en aurai soixante-treize bientôt. Je suis sur

mon reste, tu vois.

– Mais bordel de Dieu, Victor, j'ai beau te regarder. Je te vois droit comme un peuplier, blanc du poil, affaire entendue, mais sur là-dessus, pareil à moi. Ce n'est pas pour dire mal des femmes, mais celui qui se marie tard, comme voilà toi, il a des chances d'aller longtemps... »

Tout en disant, Tournejai mesurait son homme du regard, par habitude professionnelle, car c'était lui qui travaillait le chêne du dernier voyage et qui procédait à la mise en bière. Les vieilles gens l'en plaisantaient volontiers et lui disaient à la rencontre : « Je suis que je me sens frileux, Ernest. Je te vais commander mon paletot dans plus guère. – Rien qui presse, leur répondait-il, je n'ai pas l'étoffe qu'il faudrait. On en recausera une autre année. » L'oncle Victor pensait sans déplaisir à ces fonctions du menuisier. Il l'avait vu traiter plusieurs dépouilles et apporter à cette besogne un soin délicat et fraternel. Ce n'était pas à négliger, quand même on avait le pli de se dire qu'après la mort c'était fini. L'oncle se reprocha de penser à ces

enfantillages, puis se souvint qu'il avait une fois passé toutes ses vacances à chercher les restes d'un cuistre décédé au XV^e^ siècle : c'était bien le moins qu'il se préoccupât des siens. Cependant, Tournejai soulevait sa casquette à l'entrée de tante Sarah. Pendant les présentations, il parut l'examiner avec faveur.

« Bordel de Dieu, madame Jouquier, voilà un joli printemps sur chez nous, lui dit-il. Vous nous l'aurez ramené de Paris ?

– Mais non, au contraire, nous sommes venus le chercher, répondit-elle. Et nous l'avons trouvé. »

Par savoir-vivre, Tournejai partit d'un grand rire qu'on dut entendre de chez Michelet.

« Alors, comme ça, vous êtes venus vivre à Chesnevailles ?

– Mon Dieu oui, dit l'oncle Victor, depuis le temps que j'y pensais, j'ai fini par me décider.

– C'est ce que je disais une fois à Hyacinthe : comme ça, ils s'en viennent vivre dans le pays...

– Il arrive un moment où on a besoin de se

retrouver chez soi. Pense qu'il y a presque soixante ans que je suis parti...

– Oh ! je me rappelle bien, dit Tournejai. J'avais sept ans, mais je me rappelle bien. Je revois les sœurs qui nous faisaient la classe. Il y avait la sœur Philomène, une grande vieille avec une grosse voix. Apprenez bien, qu'elle nous faisait ; si vous êtes des bons sujets, vous deviendrez plus tard des curés, comme l'aîné à Jouquier, quand il sera grand. Bordel de Dieu, Victor, elle ne pensait guère que tu reviendrais un jour au pays avec la dame que voilà ! »

Tante Sarah était dans l'étonnement.

« Mais, Victor, vous ne m'avez jamais dit que vous deviez être curé. Et pourquoi n'avez-vous pas été curé ?

– Apparemment que je n'avais pas la vocation... Et la foi n'était pas non plus à toute épreuve.

– Déjà votre orgueil, naturellement... Trahir l'Église pour les honneurs officiels, quelle misère ! Et quand je pense que la voie de

l'apostolat vous était ouverte et que ce n'est même pas vous qui m'avez amenée à Jésus ! »

L'oncle fut tenté de riposter, mais jugeant la pente dangereuse, il préféra quitter la pièce. Tournejai comprit mal ce qui s'était passé, sinon que M^me^ Jouquier venait de manifester pour la religion avec un grand zèle, et ce n'était pas pour lui déplaire, catholique au fond, quoique peu appliqué. Du reste, il avait eu de l'estime pour elle avant de la connaître. Dans les meubles venus de Paris, par camions, il avait reconnu facilement, d'après la destination, l'apport de chacun des époux. Ceux de Victor Jouquier, achetés en 1905, n'étaient pas beaux et tante Sarah, dans ses moments d'indulgence, s'attendrissait sur la laideur de ces reliques d'une vie de garçon. Son choix à elle avait été plus heureux. Il portait la marque de cette oisiveté active de certaines bourgeoises parisiennes qui s'intéressent au meuble moderne ou à la brocante comme aux conférences littéraires et aux amicales.

« Vous voyez comme il est, fit tante Sarah sur

le départ de l'oncle. On ne peut rien lui dire sans qu'il prenne les choses de travers. Manque de compréhension de sa part, c'est évident, et surtout déformation universitaire. Je suis sûre qu'il n'était pas ainsi quand vous l'avez connu... »

Le menuisier conta quelques souvenirs d'où il ressortait que Victor Jouquier avait eu autrefois plusieurs passions, entre autres celles du jeu de saute-mouton et du jeu de la truie, lequel parut à tante Sarah, d'après la description de Tournejai, ressembler au golf en plus amusant. Après quoi, ils parlèrent de la maison, de l'installation et, plus longuement, de Janette Bonpain. Tournejai pouvait en parler. Les Bonpain, de Sergenaux, il les connaissait. Même, il s'était trouvé de travailler avec Jules, et voilà : Jules, c'était l'homme sérieux, le travailleur. Avec lui, la besogne ne traînait jamais. Et Janette, c'était Jules en plein, sauf la question du sexe et qu'elle avait plus d'agrément dans la tournure et dans les façons. Mais pour le reste, la manière de se mettre l'ouvrage en mains et l'idée de penser à tout, c'était bien Jules. Il l'avait vue pendant ces

trois jours où elle avait travaillé dans la maison avec Hyacinthe et lui. Personne n'hésiterait à avoir dix enfants, disait-il, si, au dixième, on était assuré de faire une fille comme celle-là.

Cet éloge décerné par le menuisier fit sur tante Sarah une forte impression. Au repas de midi, comme l'oncle Victor attirait son attention sur la qualité de la cuisine, elle répondit avec chaleur :

« Oui, cette petite Janette est une merveille. Elle s'entend à la cuisine comme à tout le reste... Mais savez-vous combien elle gagne ? Cent quarante francs par mois ! »

L'oncle n'en parut ni surpris ni choqué.

« Vous pensez bien, reprit tante Sarah, que je ne vais pas la laisser à ce prix-là, ce serait une honte. Dès le premier mois, je compte la mettre à trois cents.

– Vous n'y pensez pas ! s'écria Jouquier. Qu'est-ce qui vous prend ? Puisqu'elle a été engagée à cent quarante francs, il n'y a qu'à les lui donner. Plus tard, si vous voulez l'augmenter de dix ou vingt francs...

– Naturellement, toujours prêt à exploiter une pauvre fille, je devais m'y attendre. À Paris, vous trouviez tout naturel de donner trois cent cinquante francs...

– Mais, bon Dieu, nous ne sommes pas à Paris ! C'est insensé ! »

Tante Sarah pencha la tête et, plissant les yeux, regarda son époux avec une vive curiosité :

« Pardonnez-moi, Victor, mais je saisis mal l'intérêt d'une telle réflexion.

– Vous savez très bien que les conditions matérielles de la vie à Chesnevailles ne sont pas du tout ce qu'elles sont à Paris.

– Comme c'est commode, fit tante Sarah. Et ces conditions matérielles, vous les connaissez sans doute !

– Vous pensez bien que je n'ai pas les chiffres dans la tête, grommela l'oncle Victor.

– C'est donc moi qui vais vous renseigner. Ne parlons ni du logement, ni de la nourriture, puisque, partout, les bonnes sont nourries et logées. Les gages servent donc à l'achat des

vêtements et de la parure qui sont plus chers ici qu'à Paris d'au moins trente pour cent. Concluez vous-même.

– Possible, mais Janette ne dépensera presque rien. Soyez sûre qu'elle enverra tous ses gages à sa famille.

– Alors, si elle était à Paris, elle enverrait trois cents francs au lieu de cent quarante. Vous ne contestez pas ?... Mon pauvre ami, voyez-vous, vous êtes comme tant de gens qui ne sont peut-être pas foncièrement mauvais, mais qui se dispensent volontiers de réfléchir quand leur égoïsme y trouve son compte. Dès qu'on les met en demeure d'accorder leurs actes avec la justice ou simplement la logique, ils s'y résignent très bien. »

L'oncle se résigna d'autant moins qu'il s'était laissé manœuvrer comme un enfant. Arrachant sa serviette de son gilet, il déclara s'asseoir sur une logique et une justice entendues à l'envers.

« Vous autres, Juifs... »

Dans ces occasions-là, sur le chapitre des

Juifs, il avait beaucoup à dire. Les Juifs raisonnaient comme si le monde existait pour satisfaire à des raisonnements. Les Juifs ne s'intéressaient qu'à la preuve d'une opération sans se soucier jamais si l'opération pouvait être posée. Dans le cas particulier, les Juifs étaient surtout de purs citadins, les seuls véritables citadins de la France, réduits à leurs cervelles, étrangers aux arbres, aux saisons, à la terre. Tante Sarah écoutait avec bonté, l'index enfoncé dans le gras de la joue. Quand il reprenait le souffle, elle disait aimablement :

« J'ai peine à vous suivre, Victor. Tenons-nous aux faits, voulez-vous ? »

La dispute se poursuivait lorsqu'ils aperçurent Hyacinthe descendre d'une voiture à planches et arrêter son cheval devant la maison. Il y eut un moment d'accalmie, l'oncle rattacha sa serviette.

« J'entre vous dire bonjour, dit Hyacinthe. Je m'en vais à la Sablette buter des pommes de terre. J'ai même attelé le cheval pour lui faire sentir le harnais. De ce temps-là, rejingueur comme il est, il perdrait facilement le goût des

brancards. C'est du jeune cheval, n'est-ce pas... »

Tante Sarah avait peine à reconnaître son neveu. La veille, dans ses habits neufs, il avait l'air non pas d'un vieux, mais d'un homme ralenti par le souci de ses digestions. Vêtu d'un pantalon assoupli par l'usure, la taille serrée dans une ceinture de flanelle bleue, le cou dégagé, les bras nus, il avait une jeunesse aisée, puissante. Il s'informa des nouvelles de la matinée, des travaux de Tournejai, mais les Jouquier lui répondaient brièvement, pressés d'avoir son avis sur la question des gages. Tante Sarah en fit un exposé très clair et, instruite par la résistance de l'oncle, sut donner plus de résonance aux considérations sentimentales. D'abord, un tel élan de générosité parut baroque à Hyacinthe ; puis, s'étant accoutumé à ces hardiesses du cœur et de la pensée, il resta choqué par la réalité du projet. Pourtant, il eût été heureux de voir Janette favorisée par la chance. Ils avaient travaillé ensemble dans la maison et étaient devenus des amis. D'autre part, il ne trouvait rien à redire aux raisons de tante Sarah.

« Si nous sommes, je ne dirai même pas humains, mais simplement honnêtes, nous donnerons trois cents francs à cette petite, conclut-elle. N'est-ce pas ? »

Hyacinthe fit non de la tête, résolument, et comme elle lui demandait ses raisons, il répondit d'un ton paisible :

« Je ne sais pas... »

Visiblement, il avait dit toute sa pensée et n'attendait point d'inspiration. Tante Sarah ne le comprit pas et, noblement, voulut l'aider à accoucher.

« Au moins, Hyacinthe, vous n'essayez pas de noyer le poisson... comme Victor. Mais peut-être craignez-vous qu'une pareille initiative ne paraisse singulière aux gens du pays...

– Naturellement ! s'écria l'oncle. On nous prendrait pour deux toqués !

– Non, ce n'est pas ça, dit Hyacinthe. Après tout, rien n'empêcherait de tenir la chose secrète. Non, quand je dis que ça ne va pas, je ne pense pas à l'opinion des gens. Je sens que ça ne va pas,

quoi.

– Mais qu'est-ce que vous sentez ? Comment le sentez-vous ? »

Hyacinthe baissait la tête, l'air ennuyé. Tante Sarah le poussait :

« Vous sentez que ce n'est pas l'habitude, voilà tout !

– Non, je sens que ce n'est pas juste, puisque pour vous, la question est là. »

En faisant cette réponse, il fit un geste avec ses mains entrouvertes, comme si ce sentiment de la justice eût été une chose palpable, dont ses mains, seules, pouvaient lui rendre compte. Tante Sarah eut envie de reprendre son argumentation, mais il lui sembla qu'elle allait parler à des mains. L'oncle, qui avait eu le temps de réfléchir, développa quelques idées nouvelles. Dans la campagne jurassienne, les paysans vivaient sur une notion très ferme de la valeur du travail et ne devant rien au caprice de l'imagination, à l'humeur de quelque divinité. Les prix des pommes de terre, du cochon sur pied, et d'autres

denrées, imposaient que Janette gagnât cent quarante francs par mois. Lui en donner trois cents, c'était jouer à la divinité, introduire dans la vie de ces paysans un élément de déséquilibre, une forme bâtarde de la spéculation, et manquer à un devoir de solidarité.

« Je crois que j'aime autant les raisons d'Hyacinthe que les vôtres, dit tante Sarah. Au moins, les siennes ont le mérite d'être bien personnelles.

– Mais ce que je viens de dire est exactement la pensée d'Hyacinthe ! N'est-ce pas ?

– Oh ! ma pensée..., fit Hyacinthe qui semblait peu convaincu. En tout cas, tante, ne vous tourmentez pas. Laissez-la à cent quarante francs et n'ayez point de remords. C'est un bon prix. J'ai vu Jules Bonpain la semaine dernière et il était bien content pour la petite.

– Soit. Gardons-la à cent quarante francs. Je ne veux pas m'obstiner dans la voie du scandale. »

Au ton même dont elle prononça ces paroles,

Hyacinthe sentit tante Sarah ulcérée.

« Tout ça n'empêche pas que vous ayez raison, dit-il sans ironie. Question de discuter, c'est vous qui avez l'avantage.

– L'avantage de discuter toute seule..., mais n'y pensons plus. Tant pis pour Janette. »

Après un temps de silence, on parla d'autre chose, assez péniblement, et Hyacinthe se leva.

« Je vous laisse finir de manger. Je vois mon cheval qui s'impatiente... Non, merci, le café, je l'ai déjà pris chez nous... Ne vous dérangez pas, je sais le chemin. »

Avant de quitter la maison, il passa par la cuisine. Janette posa une assiette qu'elle était en train d'essuyer.

« Bonjour, lui dit-il. Alors, tu veux déjà de l'augmentation ? »

Elle devint rouge et se défendit avec colère.

« Je n'ai rien demandé. C'est la patronne qui m'a dit ce matin que je ne gagnais pas assez, qu'elle voulait m'augmenter.

– Elle voulait te donner trois cents francs, mais moi je l'ai empêchée de faire ces folies-là. Tu restes à cent quarante. Tu sauras que c'est moi qui ai fait le coup. Trois cents francs par mois ! De la folie, tu es bien d'accord ? »

Janette baissa la tête, à la fois déçue dans ses espérances, irritée contre Hyacinthe et peinée de ses soupçons. Il eut peur d'avoir été trop dur et, amicalement, lui passa un bras autour du cou.

« Tout à l'heure, tu n'y penseras plus, ce n'est pas des chagrins de ton âge... Lève la tête... qu'est-ce que c'est ? Tu ne vas pas pleurer ?... Allons, j'aurais mieux fait de me taire. Voilà que ça y est, maintenant..., voilà comme je sais parler aux filles, moi... Ne pleure pas, je t'achèterai du réglisse... »

Il la prit aux aisselles et la souleva de terre, son visage à hauteur du sien. Elle le regarda longtemps, puis sourit dans ses larmes. Comme il la remettait sur pieds, elle fut un moment contre lui, toute secouée par un retour de sanglot. Il la pressa plus fort pour mieux l'apaiser, mais brusquement, il l'écarta en parlant de son cheval

et prit la porte sans autre adieu. À sentir contre lui le mouvement de son corps, une chaleur lui était descendue au ventre. Elle durait encore lorsqu'il fut à sa voiture, et ce qui aurait pu n'être qu'une surprise bien naturelle se compliquait d'imaginations, de retours en arrière. Hyacinthe se trouva ridicule. Une gamine de vingt ans à peine, lui qu'en avait quarante et plus. Il dit à son cheval :

« Quand les femmes vous pleurent dans les mains, c'est rare si ça ne fait pas de l'effet. »

# IV

« Un homme gentil, bien doux, c'est sûr, personne qui vous dira le contraire ; moi la première, j'en suis d'accord. Et voilà pourtant la vie qu'il m'a faite. Encore, il n'aurait rien promis, je dirais c'est bon, plains-toi à toi. Mais pourquoi dire, avant le mariage, ce sera une chose. Et puis après en faire une autre ? Prévenue d'avance, j'aurais dit non. Oui, bien sûr, que j'aurais dit non. Une femme qu'on aime comme il veut dire, on ne va pas façonner sa vie pour le mieux de son plaisir à soi. Sans faire attention à ses volontés, ni seulement si elle est heureuse. Vous, tante, vous arrivez de Paris. La culture, ça orne la route, c'est du vert et c'est du fleuri. La peine qu'on en a, vous ne l'avez pas vue. Les bêtes à soigner, le manger qu'on leur fait, le foin qu'on descend du grenier, préparer la levure aux cochons, pour les poulets c'est la pâtée, sarcler au jardin, sarcler dans les champs, pliée en deux et

mal aux reins ; après ça, c'est les foins qui viennent ; après les foins, c'est la moisson, et puis rouenner et arracher, 4 heures du matin et plus tôt. Vous, tante, vous arrivez de Paris. Les hommes vous diront, c'est bien sûr, qu'ils ne nous laissent rien à faire. Ils n'iront pas voir que la femme est toujours partout à la fois, à courir du pré au jardin, de l'écurie à la cuisine. Dans le plus plein qu'on travaille aux champs, le ménage, il marche quand même. Faire les chambres, faire le manger, balayer, nettoyer, relaver, et trouver le temps des commissions, hiver ou été la lessive, aller rincer à la rivière, repasser et raccommoder. Et les jours qu'il faut faire au four. L'homme est là qui pétrit la pâte. Il s'est mis tout nu jusqu'au ventre, et il faut voir comme il est fier. Fier de son muscle, fier de tout. En voyant les airs qu'il se donne, vous diriez le pain est déjà fait. Mais c'est moi qui vais chauffer le four, mettre la pâte en cabuchons. Si ça se trouve, il enfournera, pas souvent, surtout dans l'été. Et pour défourner, jamais là. Et ainsi de suite, moi je vous dis le four, mais en toutes choses, c'est la même chose. Si vous causez aux femmes d'ici, vous n'en

trouverez point pour se plaindre. Mais les bœufs non plus ne se plaignent pas. Tirer la charrue, c'est ça qu'il leur faut. La culture, nous autres des bois, on n'était pas nés pour s'en donner le mal. La preuve en est après la guerre. Quand l'ouvrage est venu à manquer pour les charbonniers et les scieurs de long, qu'il leur a fallu s'en aller des bois, vous n'avez qu'à voir où ils sont partis. Les uns sont montés aux forêts de sapins, du côté d'Andelot ou bien sur Pont-de-Poitte. Mais pour presque tous, où ils sont ? Ils sont qu'ils travaillent dans les villes, à Dôle ou plus loin, aux usines Peugeot, et pas à plaindre, soyez sûre. La ville et les bois, quand on sait, ce n'est pas si loin de se ressembler. Et des qui soient restés ici, des qui soient venus après la guerre sur le découvert de la plaine, ils sont bien faciles à compter. Ni trois ni quatre, j'en vois deux, les Sanduloup et les Bringard, mariés à des filles de culture. Il y a moi, aussi. Moi qui suis venue pendant la guerre, pensant c'était pour pas longtemps. J'aurais dû attendre, c'est vrai, mais vous savez comme on était. Nous, les femmes, dans ces moments-là, leur faire plaisir de ce qu'on avait, à eux qui s'en

allaient risquer, on n'avait jamais assez presse. Et en passant aux permissions, ils nous serraient d'une si grande force, et les jours s'en allaient si vite qu'on en avait le cœur à la gorge et guère la tête à des projets. Mais eux, avec leurs airs bêtes, ils sont toujours les plus malins. Avec leur guerre, en s'en revenant, ils se sont donné les droits de tout. On sort de là-bas, ils disaient, il faut faire ci, il faut faire ça. Nous autres, on n'osait pas dire non, encore contentes d'avoir son homme. Au jour de maintenant, que nous voilà qu'on s'en va sur la quarantaine, il ne reste qu'à continuer. C'est bien commode. On dit quand on a des enfants. Bien sûr, quand on a des enfants. Mais les enfants, ils viendraient aussi bien en ville, et mieux élevés, je vous en réponds. Non pas que de traîner par les chemins avec des galvauds de la campagne, ils auraient des fréquentations. On dit quand on a des enfants. On dit aussi, il y a l'amour. Soi-disant, l'amour, ce serait tout. Mais on dit, c'est souvent pour dire. Vous, tante, vous arrivez de Paris. En ville et ici, ce n'est pas pareil. En ville, les hommes sont tellement sur la chose qu'il leur faut des femmes

en dehors et qu'ils les paient des fois vingt francs. Mais l'amour, chez nous, il n'a guère de place. Entre femmes, on peut en causer. Je n'ai rien à dire sur Hyacinthe, je croirais qu'il a plutôt de l'idée. Mais ce qui manque, c'est toujours le temps. Je vous prends par exemple l'été. Au moment qu'on aurait envie, ce serait surtout dans la journée et le travail est là qui vous pousse, si bien qu'on y pense et pas plus. Le soir, j'ai toujours bien assez d'ouvrage pour me coucher après tout le monde. Le lit est déjà endormi. Quand ça se trouve, c'est comme une rencontre. Je vous dis ça, mais n'allez pas croire. Non, pour moi, les idées là-dessus, c'est bien tout juste trois fois rien. Ce que je voulais, c'est vous représenter. Bien souvent, les personnes des villes, quand elles arrivent à la campagne, elles ont leurs raisonnements à elles. C'est comme sur la question de gagner, on croit que le cultivateur a des sous. Ça se peut pour plus d'un, mais pas pour chez nous. D'un moment, les affaires allaient, j'achetais des robes, j'achetais du linge, mais depuis, les prix sont tombés, on a du mal à arriver. Sans compter que pour la nourriture, on

ne va guère à l'économie. Quand il s'en est revenu de soldat, Hyacinthe avait le pli de bien manger. C'est viande à midi, viande le soir et sur le vin, il est solide. Les enfants pareils à leur père, il ne faut pas leur en montrer. C'est la crise, on dit, admettons. Mais s'il avait fait professeur, comme son oncle voulait qu'il fasse, il aurait quand même son traitement. Au fond, peut-être qu'il regrette. Il sait bien le mal qu'il m'a fait. Il sait bien qu'une femme, à mon âge, a encore le droit de voir devant. J'aurai quarante ans à l'automne, il n'est pas trop tard de penser. Avec l'instruction qu'a Hyacinthe, il aurait facile de trouver une place, professeur ou bien autre chose. Le travail d'écrire n'est pas fatigant, et il laisse du temps pour la distraction. J'aurais juste le mal d'un appartement ; qu'est-ce que c'est pour moi, vous pouvez penser. S'il voulait, bien sûr. Mais lui, il ne voudra jamais, parce qu'il a l'orgueil. Parce qu'il a l'orgueil et la chose de dire qu'il a tout bien fait. Pour le raisonner, il faudrait quelqu'un qui lui en impose... »

Tante Sarah écoutait les confidences de Marthe avec une attention émue. Les deux

femmes étaient assises devant la maison des Jouquier, la vraie, celle d'Hyacinthe. Le soleil s'était levé tard, le blé vert des Glantines était en velours de rosée, entre deux seigles plus hauts, d'un vert livide. Marthe épluchait des pommes de terre dont la peau tombait en spirales au creux de son tablier. Museau, assis à ses pieds, suivait ses gestes d'un air sérieux. Elle parlait d'une voix un peu sourde, avec des éclats, et levait parfois ses yeux noirs, brillant dans leurs cernes comme une eau profonde. Dans les moments de plus grande exaltation, un frisson lui descendait entre les omoplates et cambrait son buste. Tante Sarah était prise par cette ardeur d'une femme qu'elle voyait se débattre dans la trame de l'injustice et de la trahison. Elle imaginait Marthe jeune fille, dryade aux yeux chauds, jouant dans les bois au bord des étangs, et prise aux paroles de l'homme rusé qui l'enchaînait aux travaux de la ferme. En même temps lui revenait en mémoire la dispute qui s'était élevée huit jours plus tôt à propos des gages de Janette. L'attitude d'Hyacinthe, cette singulière morale qui se modelait comme à la main, lui devenaient maintenant suspectes.

Agréablement suspectes. D'autre part, l'aventure de Marthe lui semblait exemplaire et dépasser le cas particulier. Elle ne manqua pas d'y reconnaître la sienne, comme eût fait plus d'une femme à sa place. À faire le compte des sacrifices mutuellement consentis, le professeur Jouquier lui était largement redevable, elle le voyait bien.

« Mon pauvre mouton, dit-elle à Marthe, on a profité de votre jeunesse, on vous a menti, on vous a trompée, et, aujourd'hui, si vous vous plaignez, on aura l'air bien surpris. On dira que ce sont des imaginations, des raisonnements. On sentira que tout va pour le mieux et que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre. Je ne me lasserai jamais de le redire, la vie d'une femme doit être une alerte perpétuelle, une défense de chaque instant, sans quoi l'homme se vautrera dans sa vie comme il se vautre sur son corps. Je vois bien ce que c'est avec Victor... Mais vous, ma chérie, vous n'avez pas quarante ans, vous êtes en pleine jeunesse. Il vous est dû réparation. Voulez-vous que j'en parle à Hyacinthe ?

– Il vaudrait mieux que la chose vienne de son

oncle. Avec lui, Hyacinthe n'est pas à son aise, justement à cause de ce qu'il a fait... »

Tante Sarah parut d'abord un peu embarrassée.

« Je comprends, dit-elle enfin, vous désirez que j'en parle moi-même à Victor. L'ennui... Vous savez qu'autrefois il a été assez vexé de voir son neveu renoncer à l'enseignement. Au contraire, moi qui ne savais pas le fond des choses, j'étais séduite par le geste de ce garçon qui envoyait promener ses diplômes pour vivre à sa guise. Je l'ai toujours défendu, sans le connaître, avec beaucoup de chaleur... Mais soyez tranquille... »

Les pommes de terre épluchées, Marthe se leva. La voyant ôter son tablier, Museau comprit qu'on allait partir et se mit à tourner autour d'elle et à sauter, lui mettant les pattes aux épaules.

« Tranquille, Museau, ou tu vas voir, moi, si je t'attache.

– C'est une bête affectueuse, dit tante Sarah.

– Oh ! il ne vaut pas cher, allez. Si on voulait

passer par ses volontés aussi, à celui-là... Figurez-vous que, depuis un temps, il a de l'idée pour une chienne à chez Chantremain, qu'on en a toujours des histoires. L'autre jour, ils l'avaient battu à lui en faire saigner la gueule. Vous me direz, il avait cherché, mais ce n'est guère des façons non plus. Heureusement, il y a Gustalin, il est voisin aux Chantremain. Quand il l'entend crier battu ou même qu'il le voit qu'il y va, il nous le met à l'abri chez lui. Mais vous voyez tous les arias. Encore, quand il est là chez nous, il ne pense pas à s'en aller ou bien, s'il y pense, il n'ose pas. Mais sitôt qu'on l'emmène, son plus pressé c'est d'y filer. C'en est un salaud. »

Marthe s'en alla chez le sabotier avec tante Sarah qui, depuis trois jours, rêvait d'avoir une paire de sabots. Chemin faisant, tante Sarah parla de la visite que M. le curé lui avait rendue la veille. Un jeune homme tout à fait remarquable, l'air un peu niais, un peu falot, mais qui révélait à l'usage une très belle intelligence. Tout en regrettant de n'avoir pas lu le grand ouvrage de Victor Jouquier, il avait émis sur le jansénisme quelques réflexions d'une réelle finesse. De plus,

il s'intéressait vivement et pertinemment aux divers courants de la pensée catholique et, si ses informations dataient un peu, il avait une compréhension subtile de tous ces problèmes. L'oncle, agréablement surpris, avait manifesté le désir de le revoir et se proposait de faire porter au presbytère ses *Origines du Jansénisme,* ornées d'une dédicace. On avait, par la même occasion, arrêté la date du mariage qui devait être célébré la semaine prochaine dans l'intimité.

Marthe était un peu surprise qu'on fît grand cas du curé, une nature chétive, n'ayant à ses yeux d'autre importance que celle que lui conférait son ministère. D'ailleurs, elle écoutait distraitement, tout occupée de la conversation de tout à l'heure. L'accueil inespéré que venaient de recevoir ses confidences donnait de la sève à ses aspirations et aiguisait son impatience. Même en ces derniers jours, elle avait parfois douté si tous ses regrets et tous ses tourments étaient autre chose que des rêvasseries comme en portent tant de femmes qui pensent à d'absurdes revanches de leur condition de femmes. Elle se sentait rassurée, et plus forte d'avoir enfin trouvé un

écho.

Les deux femmes marchaient en silence. Tante Sarah, qui en avait fini avec les mérites du curé, réfléchissait à sa promesse d'intervenir auprès de l'oncle Victor et aux moyens d'engager le fer : au cours d'une querelle quelconque, choisir la minute où il deviendrait furieux pour se féliciter avec une ironie agressive de la décision prise autrefois par Hyacinthe.

Cependant, Museau suivait, le nez aux mollets de sa maîtresse, et songeant à la chienne de chez Chantremain. Au milieu de la matinée, l'heure était généralement favorable, il y avait des chances pour qu'elle fût seule à la maison avec les femmes. Pour l'instant, il n'était pas possible de fausser compagnie à Marthe. Le chemin passait entre des maisons et des haies n'offrant aucune échappée utile. Quant à prendre sa course et filer sur le milieu de la chaussée, il ne pouvait être question. Le premier appel de Marthe l'eût arrêté net, dressant un mur devant lui. Et quand même elle n'eût pas appelé, il aurait été empêché rien qu'à sentir son regard peser sur son échine. Il

fallait attendre l'occasion. Elle se présenterait au sentier d'entre chez Bringard et chez Boquillot. À intervalles réguliers, assez espacés, Museau donnait légèrement du nez contre la cheville de Marthe pour l'informer qu'il était là. En arrivant en vue du sentier, il n'y manqua pas, mais il choqua la jambe au revenir et assez rudement. Marthe faillit trébucher et gronda en le chassant de la main : « Ne reste donc pas dans mes jambes, tu vas me faire tomber. » En ralentissant sa marche, il ne comprit pas d'abord quelle chance lui était offerte. L'incident l'avait troublé. Mais à l'embranchement du sentier, il se vit à plus de dix pas derrière sa maîtresse, en sorte qu'il s'y engagea sans avoir besoin de ruser autrement. Masqué par une haie, il se mit à courir le galop et il était déjà très loin lorsqu'il entendit Marthe crier son nom. Haletant, la langue dehors, il s'assit dans le sentier et la solitude le rassura. Après un nouveau temps de galop, il déboucha sur la route et se mit au pas. Le chien de chez Bellefond aboya après lui, mais il ne prit le temps ni de s'arrêter ni même de répondre. Non pas qu'il le méprisât. Museau ne méprisait rien ni

personne. Tout ce qu'il connaissait lui semblait faire partie de lui-même. Ce roquet des Bellefond, à peine plus gros qu'un matou, avait pour lui autant d'importance que le dogue de chez Tournejai, entre autres. Il n'y avait du reste chez lui aucune incapacité à saisir un rapport de grandeurs. Par exemple, entre la vache noire à Granvalet, le bouc des Chabrier, et le chat de chez Vincent, animés à son égard d'une égale volonté agressive, il faisait très bien la différence. L'échelle de leurs volumes revenait même assez souvent à sa mémoire et jusque dans ses rêves. Pour les chiens, c'était autre chose. Le sentiment de l'espèce s'imposait à lui avec tant d'exigence qu'il faisait oublier les inégalités de la naissance. Ce qui le retenait chez un chien, c'était d'abord qu'il le fût et ensuite une certaine façon de l'être qui ne devait rien à la taille. Donc, Museau n'avait aucun mépris pour le chien des Bellefond. Simplement, le temps lui manquait pour prendre contact. Quand on est pressé d'une affaire, on ne s'attarde pas à des occupations de moindre importance. Et pourtant, il faillit oublier la chienne de chez Chantremain et, à vrai dire, il

l'oublia pendant plus d'une minute. Passant devant la ferme des Chabrier, un spectacle curieux, bientôt troublant, l'arrêta. Un très jeune chien, ses pattes semblaient encore molles, jouait à poursuivre des volailles dans la cour, mais non pas comme eût fait n'importe quel jeune chien, en courant au hasard. Il les poussait dans un angle que formait le mur de la maison avec le grillage du jardin. Les poules obéissaient à ces manœuvres dans un silence inquiet. Museau immobile au bord de la cour, regardait de tous ses yeux. Une étrange menace, qu'il sentait peser sur ce troupeau silencieux, éveillait en lui des instincts mal connus. Un frémissement l'agita des épaules à la queue. À plusieurs reprises, il eut un mouvement pour s'élancer et, chaque fois, il se sentit retenu des quatre pattes comme si le regard de Marthe eût été sur lui. Enfin, un aboiement lointain rompit le charme et le remit à son affaire.

Tandis qu'il trottait, l'esprit encore occupé des volailles craintives, il aperçut Gustalin bâillant sur le seuil de son garage. Pour l'éviter, il aurait fallu faire un détour très long. Museau n'y songea même pas. La présence de Gustalin, fâcheuse,

était un des risques normaux de l'aventure. Il prit le côté de la route le plus éloigné du garage, mais sans modifier son allure, l'air étranger et indifférent aux lieux, le regard droit, la queue modeste. Il se sentait presque invisible, lorsqu'il entendit crier : « Museau... » Malgré lui, ce premier appel ralentit son allure. Au second, il s'arrêta, inquiet, sans toutefois désespérer de l'issue des événements.

« Allons, viens-t'en ici, va, grand niauld... »

Ce disant, Gustalin traversait la cour. Alors, Museau comprit que l'aventure tournait court. Il piqua de la tête sur ses pattes de devant et la releva en montrant la maison des Chantremain. Mais Gustalin était sur lui. Il le saisit par le collier et l'entraîna vers le garage.

« Allons, viens, je te dis, au lieu de te laisser tirer comme un âne. Comme si tu n'étais pas mieux d'être avec moi. Chantremain se trouve justement chez lui, tu n'as qu'à voir. Je ne comprends pas qu'on ne soit pas plus raisonnable. Remarque bien, je ne suis pas ennemi non plus qu'on cherche l'amusette. Mais

pourquoi s'entêter sur la même quand une fois on connaît les risques ? Tu ne viendras tout de même pas me dire que tu ne peux pas trouver ailleurs... »

Avec une courroie, Gustalin attacha au cou du chien une roue de bicyclette, comme il faisait d'habitude. Tout en gardant une certaine liberté de mouvements, Museau n'était pas tenté de se présenter dans cet appareil à la chienne de chez Chantremain. Après une promenade dans la cour, il se coucha devant la porte du garage et Gustalin vint lui demander des nouvelles d'Hyacinthe.

« J'aurais cru qu'il passerait hier soir sur le coup de sept heures et il n'est pas venu. Ce Hyacinthe. Mais je te dirai que voilà un temps, il n'est pas dans son ordinaire. Quand je l'ai vu, c'est avant-hier, il avait l'air à des soucis. Toujours tranquille, toujours d'aplomb, et le cœur à tout ce qu'il disait, mais une façon qu'il a des fois de vous regarder plus loin que dans les yeux. Tiens, je me suis dit. Parce que mon Hyacinthe, je le connais. Des personnes qui le connaissent mieux que moi, tu peux chercher. Peut-être pas

seulement la Marthe. Il ne m'a pas dit ce qu'il avait. Son oncle qui vient d'arriver ? C'est possible. La famille, n'est-ce pas, on se trouve obligé de repenser. On recommence la vie, on compare, on voit ce qui n'est pas à sa place. Et les morts qui viennent réclamer. Le coup de se revoir après longtemps, bien souvent ça vous met du vague. Je te prends l'exemple de mon aînée, quand elle est venue l'année passée. Mon aînée, c'est ma Marguerite, celle qui s'est placée à Paris. Elle est qu'elle a vingt et un ans. Tu n'as qu'à compter, elle est venue au monde que moi j'allais sur mes vingt-quatre... »

Gustalin, après avoir entretenu Museau de ses deux filles, alla travailler dans le garage. La besogne était si mince qu'il lui fallait l'économiser pour ne pas l'épuiser d'un seul coup et se trouver sans plus rien à faire. De temps à autre, il venait jusqu'à la porte informer Museau de ce qu'il avait fait.

« Ça y est. J'ai remonté le pédalier, mais je sens qu'il reste quelque chose. Je m'en vais toujours le redémonter... »

Pendant qu'il était occupé, Museau entra dans le garage et alla s'aplatir contre le mur du fond. Sa maîtresse venait d'apparaître sur la route en compagnie de tante Sarah. Gustalin s'avança à leur rencontre dans la cour. Il détaillait Marthe sans gêne, admirait ses jambes, sa taille, son visage, et il était fier de ce qu'Hyacinthe eût une femme aussi belle.

« Tu as eu toute la peine, lui dit-elle. Mais tu peux compter que je suis en colère de la façon qu'il s'est sauvé. Il finira bien qu'un beau jour, je le ferai châtrer, pour lui apprendre.

– D'un côté, il serait plus tranquille, mais je trouve, ce serait dommage aussi. »

À l'appel de Marthe, le chien s'approcha, la tête basse et les reins creusés, en traînant sa roue de bicyclette.

« Regardez-moi qu'est-ce qu'il a l'air. Il mériterait je ne sais pas quoi. Mais tu vas voir la correction.

– Marthe, mon enfant, vous n'allez pas le battre, pria tante Sarah.

– Laissez donc, si j'allais le manquer, il serait trop fier. »

À son tour, Gustalin intervint en faveur de Museau.

« Écoute voir, Marthe, je m'en vais te dire. Il s'est sauvé, c'est entendu, mais je croirais assez qu'il n'avait pas d'idée en tête. À le voir passer comme je l'ai vu, ce n'était pas celui qui cherche. Tellement qu'il n'en avait pas l'air, moi j'ai manqué le laisser courir, pensant qu'il ne gênait personne.

– Ah ! vous êtes bien tous les pareils, dit Marthe, et toujours prêts à vous soutenir... Je vais le calotter un coup quand même, pour lui remettre l'obéissance... »

Museau eut une claque sur les oreilles, qui arracha un gémissement à tante Sarah. Marthe s'informa ensuite où était la Flavie.

« Elle est dans les champs, répondit Gustalin. Avec les beaux jours de maintenant, ce n'est pas la besogne qui lui manque. Question de se donner des maux à l'ouvrage, tu la connais, dure comme

un homme.

– Quand la saison vient, c'est chacun qui en est de ses peines », dit Marthe, et elle ajouta par courtoisie : « Tu as bien tes affaires aussi.

– Moi, rien du tout, dit Gustalin. Je n'ai jamais eu moins de besogne. Entre nous, n'est-ce pas, comme je dis souvent à Hyacinthe... Je vois plutôt l'avenir en vilain. Et la Flavie, il faut l'entendre... J'arrive à me dire qu'elle a raison, qu'un garage ici, ce n'est pas sérieux. Après tout, c'est vrai, le pays ne se prête pas. Vous voyez la route. Quand il faut compter sur l'auto de passage...

– Mais pourquoi vouloir rester ici ? dit tante Sarah. Il faudrait chercher un endroit plus convenable à un garage.

– On voit bien que vous ne connaissez pas la Flavie, riposta Gustalin. Allez lui dire qu'on va vendre les champs pour acheter un garage en ville. Non, vous comprenez, la Flavie, comme je dis des fois, ce ne serait pas la mauvaise femme, mais elle n'a pas l'intelligence. Pour elle, c'est le travail de la terre, les cochons, les vaches, le

fumier, mais le reste, elle ne comprend pas. Avec ça, têtue comme une mule. J'aurais raison, elle le verrait, que jamais elle ne dirait oui.

– Mais enfin, vous êtes le maître ! fit tante Sarah, un peu gênée d'avoir laissé échapper cette exclamation.

– Le maître. Naturellement, que je suis le maître. Seulement, j'ai une femme. Et puis, à bien dire, je ne vois guère non plus la Flavie en ville. Pour le monde de là-bas et pour les clients, elle n'a pas le genre assez plaisant.

– C'est vrai, dit Marthe, il faut reconnaître. La Flavie n'a pas le genre qu'il faut pour aller en ville. »

# V

L'oncle Victor se refusait à accompagner sa femme dans le village depuis le jour où, s'étant trouvés ensemble chez Tournejai, elle avait tenu devant la famille du menuisier les propos suivants : « Cette petite église de Chesnevailles, je l'aime de tout mon cœur. Hier après-midi, je priais devant l'Immaculée-Conception accrochée à un pilier, vous savez, la Vierge, et tous ces angelots avec leurs petits culs roses. Un chromo de quatre sous, un pauvre article de bazar à bondieuseries... mais la présence de Dieu en faisait un pur, un adorable chef-d'œuvre, mille fois plus touchant qu'un tableau de maître parce qu'il ne devait rien qu'à Lui. Vos biscuits à la cuiller sont délicieux. Ils viennent de chez Taille, n'est-ce pas ? Tout ce qu'il a est très bon. Et quel personnage pittoresque, ce M. Taille, avec son ventre et son tablier à bavette. Je vous dirai qu'il m'intimide... »

En sortant, l'oncle Victor avait épluché ces gentillesses de tante Sarah avec âpreté :

« Vous voilà contente, vous avez brillé... Ce n'est pas ce que vous avez cherché ? Avec ça ! Ce qui est sûr, c'est que vous n'avez pas été heureuse. Croyez-moi, on en rira longtemps chez Tournejai. On en rira pour n'en pas pleurer. En tout cas, on ne vous pardonnera pas d'avoir tourné en dérision cette image de l'Immaculée-Conception... mais oui, en dérision ! Vous avez parlé d'un chromo de quatre sous et d'une bondieuserie, c'est faire bien peu de cas d'une chose à laquelle ils sont probablement très attachés. Est-ce que Tournejai s'est permis une réflexion de ce genre sur la peinture futuriste qui orne votre chambre ? Pourtant, elle a dû lui paraître d'une incroyable ineptie. Et d'abord, pourquoi diable dire à ces gens qu'hier après-midi vous étiez en train de prier à l'église ? Allez-y trois fois par jour puisque je ne peux pas vous attacher, mais n'en parlez pas. La femme d'Ernest est assez dévote (quoiqu'elle se contente d'aller à la messe le dimanche)... Eh bien, soyez sûre que votre zèle lui paraît au moins singulier.

Il ne faudrait tout de même pas oublier qu'ici, vous faites partie d'une famille anticléricale. Et puis, cette façon de parler des anges... je vous assure, tout le monde s'est regardé. Petits culs roses ! Non, c'est insensé. Petits culs roses !... Oh ! je sais bien, vous avez mis dans cette réflexion une intention artistique. En réalité, ils y auront vu une obscénité. Moi-même qui ne crois pas aux anges, je vous avoue que ces culs m'ont choqué. C'est comme la présence de Dieu et sa collaboration au pur chef d'œuvre. Je ne veux pas mettre en discussion la qualité de cette littérature, mais les Tournejai n'y ont rien compris. Une acrobatie de femme savante, voilà le souvenir qu'ils en garderont. À tout prendre, j'aime encore mieux les petits culs. Mais le comble, c'est le pittoresque de Taille ! Le pittoresque, vous savez ce que j'en pense... Soit, mon opinion ne vous intéresse pas, mais vous devriez sentir ce que cette notion de pittoresque a d'essentiellement citadin et, dans le cas particulier, d'insolemment citadin. Les gens de Chesnevailles ne sont nullement flattés de vous fournir des personnages d'album et, quoi que vous puissiez penser, ils ont

d'autres raisons d'être. Aussi bien, vous auriez pu vous dispenser de dire que Taille vous intimide, puisque ce n'est pas vrai... Il vous intimide ? Allons donc !... Alors, s'il vous intimide, comme vous dites "d'une certaine façon", mieux valait n'en pas parler. Ce langage impressionniste n'aura pas non plus produit l'effet que vous en escomptiez. On croira tout bonnement que Taille vous fait peur. »

En réalité, l'oncle se trompait sur l'opinion que les gens pouvaient se faire de tante Sarah d'après de semblables propos. Ils y reconnaissaient évidemment l'empreinte de la ville, mais rien ne leur paraissait moins surprenant. Ils trouvaient naturel qu'elle eût sur les choses de chez eux des idées un peu singulières et quand il lui arrivait de parler de choses inconnues, trop savantes ou trop subtiles, ils n'étaient même pas tentés de l'accuser de maniérisme. Ce qui les choquait, au contraire, c'était sa simplicité, son empressement à vouloir être des leurs.

En présence de tierces personnes du village,

Victor Jouquier était toujours sur des œufs, presque dans la situation d'un fils de bonne et austère bourgeoisie, qui introduirait dans sa famille une rien du tout, épousée après sommations. Il interrompait sa femme, s'épuisait à faire dévier la conversation et paraissait grincheux, contracté. Il ne lui demandait pas de faire un effort de compréhension et d'adaptation. Au contraire, il aurait voulu qu'elle restât distante avec les gens du pays.

En face d'elle, même dans l'ordinaire de la vie, il avait toujours un peu l'air de défendre un patrimoine et, quand surgissait un des menus problèmes que posaient les relations avec le village, il devenait hargneux, souvent méchant, à moins qu'il n'affectât, pour la conseiller, la négligence hautaine d'un professeur de maintien. À mesure qu'elle se poussait dans le monde de Chesnevailles, ces occasions de heurt se multipliaient. Venant une huitaine de jours après la conversation de chez Tournejai et son commentaire, il y eut une scène terrible, entre la colère et le désespoir. Tante Sarah avait, ni plus ni moins, invité la femme à Bringard et celle de

Granvalet à venir prendre le thé à la maison. Prendre le thé ! Quand il l'apprit, l'oncle Victor en resta d'abord interdit, à se demander si sa femme était folle ou consciemment criminelle. Prendre le thé. Il eut un rire douloureux, un rire de damné. Prendre le thé ! Mais vous ne sentez rien, vous n'avez donc pas un cœur, vous n'avez donc pas des boyaux ? Prendre le thé ! La femme à Granvalet prendre le thé ! J'aurai pourtant vu ça. Et puis, non, ne parlons même pas de prendre le thé... je m'y perds, j'en oublie... mais inviter ! Inviter la femme à Granvalet comme une femme de cher poète ! Mais, au moins, dites-moi que vous sentez ce qu'il y a de grotesque, d'odieux, dans ces simagrées... Allons, répondez !

Tante Sarah avait répondu, l'oncle Jouquier gueulé un peu plus fort, mais on n'avait pas pu décommander les invitées. Le jour du thé, il disparut depuis le matin et ne reparut que très tard dans la soirée. Jamais il ne voulut savoir comment les choses s'étaient passées. Il y pensait comme à un trou noir qui s'ouvrait dans la suite des jours, un abîme de honte et de ridicule.

Tante Sarah découvrait son époux sous un jour nouveau. Elle n'accusait plus l'Université de lui avoir imposé un uniforme. Au contraire, elle croyait apercevoir, sous l'écorce professorale, ce qu'elle appelait déjà le génie tortueux des Jouquier et qui s'acharnait après elle. Il était bien de la famille d'Hyacinthe. Même méthode pour reconnaître le bien et le mal en les tâtant avec la main, comme une poire ou un camembert ; même façon de se dérober et d'opposer à des raisonnements solides et subtils une affirmation brutale, impossible à contrôler. « Je sens que... vous devriez sentir que... c'est une chose que tout le monde sent... » Depuis qu'elle s'était convaincue de cette parenté de caractères, il semblait à tante Sarah qu'elle comprît mieux le chagrin de Marthe. Elle découvrait à ses confidences une signification secrète qui la touchait singulièrement : une jeune femme de quarante ans espérait trouver dans un changement de vie et de milieu une chance d'échapper à cette tyrannie domestique que le tête-à-tête de la solitude campagnarde rendait intolérable. Ces raffinements psychologiques étaient très loin de

Marthe, mais ils contribuèrent à resserrer l'intimité des deux femmes. Tante Sarah entrait décidément dans le complot contre Hyacinthe et en faisait maintenant une affaire personnelle. Il s'agissait en somme d'une entreprise où elle était elle-même intéressée, car l'oncle et le neveu s'encourageaient de leur voisinage pour devenir plus insupportables. Pourtant, elle ne songeait pas sans tristesse au jour où Hyacinthe emmènerait sa femme à la ville. L'existence à Chesnevailles perdrait beaucoup de son attrait. Rien n'annonçait du reste que ce grand jour fût proche. Les efforts de tante Sarah n'avaient d'autre résultat positif que d'entretenir les illusions de Marthe et d'enraciner en elle la certitude du succès.

Un jeudi, elles prirent ensemble l'autocar qui faisait le service deux fois par semaine entre Dôle et Chesnevailles. Tante Sarah allait voir les Kohn, des parents éloignés, commerçants au chef-lieu. Ces Kohn de Dôle étaient cousins aux Blumenfeld de Colmar, eux-mêmes cousins aux Morhange d'Épinal, lesquels venaient de marier leur fils à une demoiselle Lyon, de Fontainebleau, qui était la petite-fille d'une tante

maternelle de Sarah Jouquier. C'était une famille aisée, accueillante, égayée et civilisée par la nombreuse postérité du grand-père qui n'avait jamais réussi à se faire entendre utilement en français. Les Kohn attendaient avec curiosité cette singulière parente, doublement apostat, puisqu'elle était chrétienne et campagnarde. Ils lui firent, ainsi qu'à Marthe, le meilleur accueil. Tante Sarah, crânement, consacra un quart d'heure à les évangéliser. « Dépêchez-vous, dit-elle à l'octogénaire qui suçait sa pipe de porcelaine dans un coin du salon, dépêchez-vous, je suis venue vous avertir, je vous apporte la chance du Seigneur. » Le vieux en avait l'haleine raccourcie et, tout en rauquant et en crachotant son jus de tabac, lui roulait des yeux furieux. La conversation prit bientôt un autre tour et l'on parla Bloch, Lévy, Ullmann, Dreyfus de par ici, Dreyfus de par là. Tante Sarah conta ensuite avec enjouement les étapes de son initiation à la vie paysanne et les Kohn s'en amusèrent. Ils étaient gais, loquaces, aimables, et Marthe fut très vite à l'aise avec eux. Des jeunes gens l'entraînèrent à une partie de ping-pong. En prenant le thé, on fit

un coup de phono et, à l'heure du départ, tante Sarah promit de venir déjeuner un jour avec son mari et sa nièce. De cet après-midi passé chez les Kohn, Marthe devait garder un souvenir exaltant. Le salon, le thé, le ping-pong, les bavardages, le phono, fixaient ses regrets, lui composant une image heureuse de l'existence que lui avait fait manquer l'humeur capricieuse d'Hyacinthe.

L'oncle ne soupçonnait nullement l'existence d'un complot où il eût un rôle à jouer. De temps en temps, une fois même en présence de Marthe, sa femme lui arrachait quelques mots de regret à propos de la carrière d'Hyacinthe. Mais c'était pour lui une affaire sur laquelle il n'y avait pas à revenir. D'ailleurs, il n'était pas fâché d'avoir son neveu à Chesnevailles et, au fond, se fût presque félicité d'une décision qui lui avait paru blâmable quinze ans plus tôt. Il se montrait aimable avec Marthe, toutefois sans excès, l'appréciant, elle aussi, en homme du pays. Ce genre de femme ne lui semblait pas convenir parfaitement aux exigences de la vie des cultivateurs. Il eût préféré pour Hyacinthe une simple paysanne à cette fille des bois, dont les yeux noirs s'illuminaient

parfois d'une flamme inquiétante. Du reste, sa méfiance était plutôt instinctive. Il considérait qu'à quarante ans, l'âge des surprises est pratiquement passé pour une femme.

Tante Sarah comptait beaucoup sur le curé pour amener l'oncle Victor à son point de vue. Non pas qu'elle eût une idée bien haute de sa diplomatie, il en était justement dépourvu. Ce long jeune homme blême, qui venait maintenant chez eux très souvent, semblait fort mal averti des réalités de la vie campagnarde et même de la vie tout court. Après trois ans de ministère, il restait parmi ses ouailles comme un étranger et n'avait sur eux aucune autorité. Le plus clair de son temps passait à des lectures. Deux fois par mois, il allait à la bibliothèque municipale de Dôle s'approvisionner d'ouvrages divers, philosophie, politique, exégèse sacrée. M. Seguin, le conservateur, avait compassion de cette triste figure de ronge-livres et tentait parfois de l'aiguiller vers des lectures plus toniques, qui l'eussent servi dans son métier : mémoires et chroniques du pays, traités de cuisine ou d'agriculture, relations de voyages, poèmes

épiques et galants, grands romans d'amour et de haine, toutes choses qui parlent de la vie quotidienne des pauvres pécheurs et qu'on néglige au séminaire. Mais rien de ce qui était un peu saignant ne pouvait retenir le curé de Chesnevailles. Il n'avait sur le monde que des vues transcendantes et, incapable d'entretenir l'un de ses paroissiens sans ânonner ni bafouiller, il aurait discouru une heure d'affilée sur l'essence de l'être. Sa présence chez l'oncle et la tante Jouquier suffisait à recréer l'atmosphère de leur vie de Paris. Quand il était là, on discutait comme autrefois dans le salon du professeur, avec ce sentiment de légèreté et de parfaite liberté que procure l'oubli des nécessités. Tante Sarah songeait précisément à introduire dans l'une de ces conversations le cas d'Hyacinthe Jouquier, sous son aspect le plus théorique, sachant très bien que d'un tel débat, maintenu dans les régions abstraites, il peut sortir n'importe quelle conclusion. Par la suite, en effet, l'oncle conclut plusieurs fois selon les vœux de sa femme et de façon catégorique, mais il sut toujours se reprendre, n'étant pas homme à mélanger les

vérités du dimanche avec celles qui font de l'usage.

Rien n'avertissait positivement Hyacinthe de ce qui se tramait contre lui, mais il devinait sans mal, au visage de Marthe et à son attitude, qu'il se passait quelque chose. D'ailleurs, il ne croyait pas à une véritable conspiration et accusait surtout l'ambiance. La présence des Jouquier de Paris, leur trop élégant intérieur, les allées et venues entre les deux maisons, les quinze tomes des *Origines*, les bavardages de tante Sarah, lui expliquaient suffisamment l'état dans lequel était sa femme. Il songea plusieurs fois, et assez vaguement, à espacer les relations avec l'oncle Victor. Il aurait pu, sans froisser personne, représenter que le travail de la ferme souffrait de ces assiduités réciproques et, en donnant lui-même l'exemple, introduire plus de discrétion dans leurs habitudes de voisinage. Mais en dépit de ses préventions à l'égard des Victor Jouquier, qui ne tenaient peut-être pas toutes à la même inquiétude, le visage de Janette Bonpain suffisait à lui rendre leur maison aimable et il eût souffert d'y aller moins souvent. Lorsqu'il était à

travailler dans les champs, ou à rêvasser sur l'avant de sa voiture, les guides molles et le nez sur la queue de son cheval, ou à marteler sa faux dans la lumière du matin, ou à brouetter le fumier de l'écurie, ou à relever les lignes de fond qu'il tendait parfois dans la rivière, ou encore à ne rien faire, il lui arrivait de penser qu'il aimait bien sa femme, mais qu'il aimait bien Janette. Qu'avec elle, ce n'était sûrement pas la même chose. Et il essayait de se représenter. Vu les âges si mal accordés, Hyacinthe convenait être un triste individu, mais, comme tout se passait dans sa tête, il n'en avait pas de remords bien vif. Il se montrait d'ailleurs très réservé avec Janette.

Plusieurs fois, pourtant, à la vue de ses bras nus et de son cou hâlé, il ne sut pas se défendre d'y toucher en faisant entendre une sorte de bêlement assez juvénile. Janette le regardait en souriant d'un air doux et sérieux qui n'eût pas découragé un homme un peu résolu.

Hyacinthe pensa racheter ces faiblesses par une grande fermeté à l'endroit des quinze tomes de l'oncle Victor. Un matin qu'il était seul dans

la cuisine, il les fit descendre du rayon de bois blanc et les rangea dans l'armoire de la chambre à coucher. En rentrant à midi, il trouva les livres revenus à la place qu'ils occupaient depuis un mois. Le surlendemain, il les remit dans l'armoire et Marthe les remit sur le rayon. Au retour de la troisième navette, Hyacinthe fit observer que les couvertures claires commençaient à noircir du fait des fumées de la cuisine et des innombrables mouches qui s'y posaient. Marthe en convint et fit faire à Tournejai une vitrine à leur mesure. Le soir, les rayons du couchant qui pénétraient jusqu'au fond de la pièce allumaient cette cage de verre et mettaient sur les quinze tomes des *Origines du Jansénisme* une gloire provocante.

# VI

Vers 11 heures du matin, Hyacinthe coupait la dernière langue de foin sur son pré de la rivière et, après un coup d'œil complaisant à ses andains qui semblaient alignés au cordeau, s'en allait acheter un paquet de tabac chez Taille, le buraliste, en même temps épicier, quincaillier et cafetier. En s'engageant, la faux sur l'épaule, dans un raccourci à travers champs, il eut l'ennui de voir apparaître le curé au bout du sentier. Nez à nez, une politesse du chapeau ne suffirait pas, il allait falloir entrer en conversation. Hyacinthe était sans hostilité, au contraire ; mais, en face de ce curé malingre qui lui inspirait déjà un sentiment de pitié gênante, il avait l'impression plus gênante encore d'avoir affaire à un être manqué, ni homme, ni curé. Anticlérical modéré, il regrettait pourtant que cet apprenti fût si peu à son métier, le comparant aux décrasseurs de paroisse qu'il avait connus autrefois : des mâles

autoritaires, indiscrets, retors, des entêtés de la bannière, durs sur les sous, portant sous la robe tout ce qui fait un homme et, s'ils ne s'en servaient pas, c'était là quand même. Avec son museau pointu, son nez transparent, le menton qui fuyait d'une seule ligne vers le col, le pauvre grand garçon n'y ressemblait pas. Il gardait la dégaine d'un séminariste mal nourri, mal fini, pâle de partout, la poitrine creuse et point d'épaules. Sûrement que le ventre qui l'avait porté n'avait pas dû éclater. Hyacinthe voyait ça d'ici. La mère, une petite belette à pèlerine, trottinant aux messes de 6 heures. Le père, un tâcheron de la paperasse, à Dôle ou à Lons-le-Saunier, en train de mûrir pour l'emprunt russe. Sur le coup de 1905, 1906, il enceintre sa femme. Le gamin grandit, cireux, végétal, enrhumé, sujet aux mals blancs, grandit entre le plat du chat et la corbeille à ouvrages de sa mère. Et puis, patronage le jeudi, patronage le dimanche, les bons frères pensent à lui après la guerre, quand la belle vie et les places en veux-tu rendent le recrutement difficile pour les séminaires et qu'il faut prendre le tout-venant. De ce coup-là, mon

gamin se trouve embarqué dans les orémus sans seulement avoir eu le temps de s'y reconnaître. Son affaire est claire. Dans ces classes creuses du clergé, tous les curetons lymphatiques de son espèce sont voués aux petites utilités, aux paroisses perdues entre bois et rivière, là où la religion va toute seule. Quand même, pensait Hyacinthe, à quoi diable avaient pensé les épiscopants de Saint-Claude d'envoyer ce fifrelin à Chesnevailles ? Même passé au latin et roulé dans une soutane, ça ne faisait jamais un curé. Ils auraient bien pu le garder dans leur évêché à gratter du papier, au moins le placer dans une commune du haut Jura pour lui faire des poumons. Enfin, ils s'étaient arrangés à leur idée. Lui, Hyacinthe, il se faisait ces réflexions-là sans y attacher autrement d'importance, surtout que les ustensiles de l'âme, depuis qu'il s'était mis le nez dans les jansénistes, il en avait rasibus.

Le curé se dandinait, l'air gêné à son ordinaire, ne sachant quoi faire de ses mains, à les balancer de chaque côté, à se les mettre derrière le dos, à se les remettre en balançoire, comme s'il essayait de se débarrasser du Saint-

Esprit ou de lui trouver un étui. Et son écharpe nouée sur ce torse minable, Jésus de bois, un parapluie dans un rond de serviette, on aurait dit. Hyacinthe était lui-même un peu gêné de se sentir aussi plein de force, d'aplomb, abondant, le muscle souple, la peau bien cuite, et c'est comme le coup de n'être pas rasé depuis deux jours, frais de la gueule il restait quand même, ses quarante ans n'y étaient pas.

À ses propos sur le temps et sur le printemps, le curé répondait par monosyllabes, mal dans son assiette, et tout d'un coup, il se mit à parler d'un débit pressé :

« J'ai fini le tome XII cette nuit. Je vais d'émerveillement en émerveillement, mais je crois que j'ai atteint le sommet avec les chapitres sur la géographie de l'idée de la grâce et ses affinités ethniques. Rien que l'idée était déjà géniale, mais pour la suivre dans ses méandres, ses entrelacs, ses interférences, il fallait... ne parlons pas d'érudition, c'est une chose qui va de soi... il fallait une sensibilité de l'esprit, si je puis risquer... mais vous comprenez ce que je veux

dire... Tenez, je pense à cette conclusion du tome X, vous vous souvenez ?

– J'ai voulu lire tous ces livres-là, confessa Hyacinthe, mais c'est trop fort pour moi, j'ai laissé en plan.

– Comment ? tout ça est pourtant limpide, lumineux. Il n'y a rien là-dedans qui doive vous rebuter et c'est une belle occasion de vous remettre dans le courant. J'ai bien souvent entendu votre oncle et votre tante regretter de vous voir cantonné dans un genre d'activité qui n'exige, en somme, pas grande gymnastique intellectuelle. Et c'est dommage... après avoir fait des études déjà très sérieuses... oui, c'est dommage. M. Jouquier me le disait hier encore, vous étiez très doué. Mais j'espère que vous ne tarderez pas à vous y remettre... »

Hyacinthe plissait les yeux et pinçait les lèvres (je t'écoute). Et il pensait que ce drôle de corps, si soucieux de ses études, n'avait jamais songé à lui demander pourquoi il n'allait pas à la messe.

« Vous savez, pour ce que je veux faire, j'en sais toujours assez...

– Ne parlez pas ainsi, monsieur Jouquier. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. La crise peut vous obliger un jour à quitter la campagne. S'instruire, c'est justement s'y préparer. Je sais bien que vous avez du travail, mais il suffirait de quelques efforts. Ce qui vous a le plus manqué, pendant de longues années, c'est l'ambiance, et vous l'avez justement maintenant...

– Bien sûr, dit Hyacinthe. Question d'ambiance, j'ai tout ce qu'il faut. Est-ce que vous avez vu qu'il pleuvait dans l'église ?

– Mais non, mais comment, tiens, par exemple, ah, eh bien, il pleut dans...

– Dans l'église. J'ai vu ça l'autre jour à l'enterrement de la Louise Quedont, près de Saint-Joseph, juste dans le coin. Ce n'est pas grand-chose, mais vous ferez bien d'avertir le maire.

– Oui, je vais lui écrire.

– Lui écrire ? mais non... »

Un peu plus, Hyacinthe eût haussé les épaules.

Il abrégea la conversation. D'ailleurs, le curé recommençait à bafouiller et à ne plus savoir où mettre ses mains. Hyacinthe rompit assez brusquement et se hâta sur le chemin de chez Taille. Il songeait distraitement aux exhortations du curé et d'absurdes images flottaient dans sa tête. Monté sur un canasson historique, l'oncle Victor s'en allait au pas noble par la route de Dôle et voilà ce qu'il avait en main : la hampe d'un drapeau bordé en peau de lapin blanc, sur lequel on lisait le mot instruction en majuscules dorées, et d'un côté, c'était les sciences, de l'autre c'était les lettres. Derrière lui, et disputant ferme, il y avait tante Sarah, il y avait le curé, et il y avait Marthe qui marchait en roulant la croupe, en retroussant sa jupe tant haut qu'elle pouvait, avec des manières des mains, du petit doigt, des deux coudes, du col, du menton, des yeux. Puis elle se détachait du groupe, le laissait se perdre dans la poussière, et ôtait son tablier, son corsage, dégrafait sa jupe. « Je me demande bien, pensa Hyacinthe. Encore, ce ne serait pas ma femme, je comprendrais. » Et tout à coup, l'image de Marthe jupe en bas lui rappela une

autre image si semblable à un rêve qu'elle avait fondu dans le sommeil de la nuit. La veille, il était couché depuis une heure, Marthe le croyait endormi et se déshabillait dans l'obscurité. Dehors, il faisait un grand clair de lune qui projetait dans la pièce un rectangle de lumière bleue. Ayant dépouillé ses vêtements, elle était entrée dans cette clarté, les mains jointes sur la nuque pour relever sa lourde poitrine, et creusant son ventre d'un effort qui se devinait à la cadence de la respiration. Elle regardait son corps, non pas avec l'attention d'une femme qui surveille les atteintes de l'âge, mais comme pour en retenir une vision tendre et heureuse. Elle se levait sur la pointe des pieds, caressait son épaule avec la joue, tordait la hanche pour faire jouer un rayon de lune sur les arrondis. La lumière lunaire durcissait un peu les formes trop pleines, donnait à la chair une patine de métal. Hyacinthe avait été ému et de toutes façons. Il avait eu peur pour elle, peur de l'âge, du chiffre quarante. Aujourd'hui qu'il y repensait, l'apparition, presque incertaine, lui semblait plus touchante encore. Il plaignit sa femme et voulut croire qu'il portait toute la

responsabilité de ses tourments. Ce qu'elle attendait d'un nouveau genre d'existence, c'était, à n'en pas douter, le miracle qui prolongerait sa jeunesse, la lumière favorable où faire resurgir la douceur de son corps. La raison ? toujours la même chose. Quand la femme est pour ainsi dire délaissée, qu'à moins de la voir se mettre dans des états au clair de lune, son homme ne la remarque pas ou à peine, elle finit par se rattraper sur les idées, c'est connu. Jugeant qu'il était devenu paresseux à l'amour, Hyacinthe, dans un mouvement vertueux, faillit courir chez lui faire réparation à l'épouse. Il irait chez Taille une autre fois. Même, il le dirait à sa femme : « J'étais sur la moitié du chemin, que je me suis mis à penser à toi et l'idée m'a pris tout d'un coup. Aller plus loin, je n'aurais pas pu... » Marthe serait sûrement contente. Elle allait pâlir un peu, ses yeux s'enfonceraient, leurs cernes grandiraient. Hyacinthe était bouleversé par le remords, la tendresse, le désir, et toutefois, il allait chez Taille d'un pas décidé, en songeant que si les hommes s'écoutaient, ils se laisseraient facilement sans un paquet de tabac rien que pour

faire plaisir d'un mot aimable à leurs femmes.

Talentine, la tante de Marthe, était dans la boutique à choisir des sucres d'orge sous le regard vigilant de l'épicier. C'était une petite vieille à l'œil rond et rusé, aux mouvements furtifs, d'ailleurs timides, qui lui donnaient des airs de gibier peureux. À l'entrée d'Hyacinthe, elle rougit et fit semblant de s'intéresser à des camemberts. Elle avait une grande peur qu'il ne l'eût aperçue penchée sur le bocal aux sucres d'orge et ne rapportât la chose à la maison. Marthe, en effet, tenait la vieille en tutelle et rien ne l'irritait davantage que ce penchant pour les sucres d'orge, d'autant plus qu'il lui arrivait de les chaparder. Il y avait déjà eu des histoires chez Taille. Avec une mauvaise foi passionnée, Marthe avait défendu Talentine et rappelé à l'épicier que son bisaïeul avait été condamné à un an de prison pour vol. Pas besoin donc d'accuser les autres. Taille avait l'injure sur le cœur. Quand l'une ou l'autre des deux femmes faisait ses achats chez lui, il affectait de surveiller ses moindres gestes.

Sans prendre garde au bocal de sucres d'orge que Taille semblait pourtant lui désigner du regard, Hyacinthe vint donner le bonjour à Talentine et la conseilla sur le choix d'un camembert. Effrayée à l'idée d'acheter un fromage de quarante sous, elle ne savait comment sortir de ce mauvais pas, n'osant objecter ni le prix ni la qualité, dans la crainte que son alibi ne vînt à paraître suspect. À la fin, elle perdit la tête et dit à l'épicier :

« Je sais que j'aurais besoin d'une casserole.

– Une casserole comment, Valentine ? Vous voulez la casserole en terre, en fer-blanc, ou bien en émail ?

– Montre-moi en émail. »

Connaissant le fond de l'affaire, Taille s'empressait, dans l'espoir de mettre à profit la panique de sa cliente. Hyacinthe ne crut pas pouvoir se désintéresser d'un achat aussi important et accompagna la vieille femme au rayon des casseroles. Insistant, il donna encore des avis. Talentine, la gorge sèche, lui jetait à la dérobée des coups d'œil anxieux. Elle avait en

mains une casserole de huit francs cinquante, qu'elle tournait et retournait sans trouver rien à lui reprocher. Les exigences de son alibi devenaient monstrueuses. Elle se sentit perdre pied dans un cauchemar de dépense. Les regards des deux hommes s'attachaient à ses gestes. Un silence menaçant pesait dans la boutique.

« Alors ? » demanda l'épicier et il avait une voix terrible.

Elle baissa la tête, écarquillant les yeux sur la casserole. Il fallait répondre. Taille et Hyacinthe ne pouvaient pas attendre indéfiniment. À sa propre surprise, elle articula d'une voix grêle, lointaine :

« Une plus grande, qu'il me faudrait, une bien plus grande.

– C'est facile. Tenez, regardez ça, c'est ce que j'ai de plus grand. La taille au-dessus, vous ne trouverez nulle part, non, pas même à Dôle. Et voyez la queue, et l'attache, et tout. Ce qui fait la casserole, c'est la queue. La preuve en est dans les casseroles jetées au rebut, c'est presque toujours la queue qui leur manque. Mais dans la

fabrique que j'achète, ils travaillent les queues par des procédés. Celle-là, Valentine, vous pouvez dormir, elle ne vous restera pas dans la main, et équilibrée, sentez-moi... Alors, vous la prenez ?

– Je la prends, murmura-t-elle, je la prends. »

Hyacinthe lui fit des remontrances. Qu'avait-elle besoin d'une casserole aussi grande, elle qui vivait seule ? On y eût fait cuire pour au moins douze personnes. Talentine, ses oreilles bourdonnaient un peu, l'entendait à peine et il lui semblait du reste que plus rien n'eût d'importance à présent. Elle répétait d'une voix stupide : « Je la prends... Je la prends... »

Tandis qu'il enveloppait l'ustensile, Taille songeait à tous les sucres d'orge que la vieille avait dû lui voler depuis quinze ans et à l'affront qu'il avait reçu en paiement. Il ne put résister à saisir l'occasion d'une revanche cruelle et, montrant le bocal, demanda d'un air faussement innocent :

« Et vos sucres d'orge, vous en prenez combien ? »

Talentine, écrasée, demeura muette et leva sur Hyacinthe des yeux effrayés.

« Bien sûr, Talentine, il faut prendre vos sucres d'orge », dit Hyacinthe.

Et comme elle hésitait à comprendre, il la poussa vers le bocal. Taille la regardait avec une joie mauvaise. Pour une fois, ses sucres d'orge allaient lui coûter cher. Elle en prit deux parfumés à l'absinthe et posa vingt sous sur le comptoir.

« Ça nous fait dix-huit francs, dit l'épicier. Vingt sous de sucres d'orge et dix-sept francs la casserole.

– Quelle casserole ? demanda Talentine.

– La casserole que vous venez de m'acheter, tiens. La voilà toute ficelée.

– Une casserole, je n'en ai pas besoin. Je ne vois pas ce que je ferais d'une casserole.

– En tout cas, vous venez de m'acheter celle-là.

– Si jamais j'avais besoin d'une casserole, sûrement je viendrais l'acheter chez toi. »

Sentant lui échapper sa vengeance, l'épicier commençait à hausser la voix. Talentine ne répondait plus que par des hochements de tête et regardait Hyacinthe, consciente d'être mineure en sa présence, et s'en remettant à lui du soin d'arranger les choses. Il était du reste assez embarrassé d'intervenir dans ce différend.

Les apparences étaient contre Talentine, mais il devenait clair que Taille avait abusé de la situation. Pris à témoin par l'épicier et invité à user de son autorité, il répondit tranquillement :

« Je ne peux pourtant pas l'obliger à acheter une casserole si elle n'en veut pas.

– Pas question d'acheter, puisque c'est fait. Je réclame seulement d'être payé.

– La casserole est toujours là, tu n'as rien perdu.

– Alors, toi aussi, tu vas venir prétendre qu'elle n'a rien acheté ? Je ne te savais pas menteur... »

À ces mots, Hyacinthe devint sérieux et fit observer :

« Je n'ai jamais dit qu'elle n'avait pas acheté. Mais tout à l'heure, quand je suis entré, si tu avais parlé tout de suite des sucres d'orge, il n'aurait pas été question de casseroles. Sachant ce qui était, même si tu ne voulais rien dire, il ne fallait pas la pousser à acheter. »

L'épicier devint rouge, il voyait l'incident tourner décidément à son désavantage.

« C'est plus fort que tout, ricana-t-il en poussant la casserole au bord du comptoir. Ils s'entendent pour ne pas me payer ce qu'ils me doivent et, par-dessus le marché, ils me font des observations ! »

Hyacinthe haussa les épaules et dit d'une voix sèche :

« Donne-moi un paquet de gris, qu'on s'en aille. J'ai assez discuté. »

Ce ton de commandement, certaine lueur de gaieté qu'il crut apercevoir dans les petits yeux de Talentine, achevèrent de donner à Taille le sentiment de la défaite et sa griserie amère. Pour ne pas crever de rage, il eut besoin d'une

revanche. Enfin, il crut avoir trouvé :

« Tu n'es pas si pressé quand la servante de ton oncle est dans la boutique...

– Donne-moi un paquet de tabac, je te dis.

– L'autre jour, j'ai peut-être rigolé. Pas plus tôt que tu étais sorti, elle était à me prendre les mains en me suppliant pour que je la saute... »

Taille allait expliquer comment le souci de ne pas aventurer à la fois sa santé et sa dignité dans les bras d'une coureuse lui avait fait décliner ces propositions brûlantes. Le temps lui manqua. Hyacinthe enfilait déjà l'étroite ruelle ménagée entre le comptoir et le rayonnage et parlait de lui faire rentrer d'une part ses paroles au fin fond de la gueule, d'autre part la casserole litigieuse dans le derrière. Il était si menaçant que Taille prit un grand couteau sur un rayon et le pointa contre lui. Sans ralentir, Hyacinthe rafla au passage une cloche à fromage et s'en fit un bouclier. Il y eut un bruit de verre éclaté et les deux hommes s'empoignèrent. Ils étaient du même format, sauf que Taille avait du ventre plein le pantalon, mais Hyacinthe avait l'avantage de la surprise, car une

pareille violence était loin de ses habitudes. Dans tout le pays, on le renommait pour sa douceur, sa maîtrise de soi, et nul ne se rappelait l'avoir jamais vu entrer en colère. Il jeta l'épicier sur le dos et, accroupi sur lui, une main à la gorge, il tenta un moment de saisir le couteau qui gisait à quelques pas, dans les débris de la cloche à fromage.

« Attends ta gueule, mon cochon, si je te vais faire ton affaire », grognait-il.

Talentine, accoudée au comptoir et tout en fourrant des sucres d'orge dans son panier, suivait le combat sans trop d'émoi. La vie offre de ces spectacles curieux dont l'utilité apparaît plus tard quand ils reviennent à la mémoire comme les jalons d'une époque passée. Voyant les efforts que faisait Hyacinthe pour atteindre le couteau, elle lui demanda avec sollicitude :

« Est-ce que c'est le couteau que tu cherches, mon petit ?... Attends, je vais te le donner. »

Cette parole sauva peut-être la vie à l'épicier. Le concours de Talentine donnait à la bagarre une physionomie suspecte et Hyacinthe, à l'idée

qu'on pût lui mettre le couteau en main, regrettait déjà d'être allé aussi loin. Taille, qui avait des raisons de craindre pour sa vie, balbutiait une rétractation en haletant sous le genou de son adversaire. Hyacinthe le lâcha et revint à sa place de client attendre son paquet de tabac.

Dehors, Talentine se mit à babiller :

« Avec les hommes, c'est souvent ça, ils ont besoin de se bousculer. Moi, je me rappelle mon frère Narcisse, qu'est-ce qu'il avait ? vingt-deux, trois ans, qu'il s'était battu avec Louis, l'aîné des garçons à Maindret. Ils se donnaient des coups de hache, tu sais, les haches d'équarrissage, le tranchant large, fin affilé. Je vois encore ce pauvre Louis quand la tête lui a éclaté. On l'a enterré dans les bois. Il était pour aller soldat, la gendarmerie l'a cru déserteur, mais les parents avaient de la peine quand même. Il en arrive des fois des drôles. C'est comme hier soir, je m'en revenais d'aller, j'étais donc vers chez Granvalet, est-ce que la gaille à Juste Lombard ne vient pas traverser le chemin, que tout par un coup la peur me prend d'être coursée, si bien que de marcher,

me voilà passer par chez Victor. Eh bien, ton oncle, il m'a donné un livre d'images.

– J'y pense, dit Hyacinthe, pour le coup de tout de suite, il vaudrait autant ne rien dire à Marthe. Vous comprenez, si elle venait à savoir que vous étiez dans les sucres d'orge... »

En arrivant vers l'église, il regarda l'heure au clocher, onze heures un quart, et s'arrêta, indécis, à se demander s'il avait le temps de se rendre chez Gustalin.

« J'oubliais que j'avais encore affaire, dit-il enfin. Je vous laisse aller, Talentine. Pour rentrer au bois, vous n'avez pas besoin de passer par chez nous. Vous aurez aussi court de prendre par le chemin derrière chez Desgenets. »

Gustalin se tenait immobile au milieu de la cour, le dos tourné à la route, le front sévère, les yeux clignés. Il détruisait sa maison par la pensée pour édifier sur l'emplacement un garage important. Une première fois, il y avait mis le feu en oubliant que la Flavie était restée couchée, en sorte qu'il ne restait de sa femme qu'un petit tas d'ossements noircis. À bien regarder, c'était

affreux. Alors, il recommençait tout. Cette fois, il attendait qu'elle fût partie en voyage pour raser la maison. Il bâtissait en ciment armé, c'était l'affaire de quinze jours. Voilà la Flavie qui rentrait. Il allait la chercher à la gare de Dôle, se gardant bien de l'avertir. Mais d'abord, il s'était acheté un lorgnon avec une chaînette, pour l'inquiéter, la troubler. « Tiens, elle disait, tu as mal aux yeux ? » Il faisait signe que non. Mais enfin, ce lorgnon. « Rien, disait-il, je l'ai acheté comme ça. » Plusieurs fois, pendant le trajet, il arrêtait la voiture, soufflait la buée sur ses verres et les essuyait avec une laine. Sa femme était mal à l'aise, il l'entendait avaler sa salive. En arrivant en vue de Chesnevailles, elle poussait un grand cri et montrait du doigt une construction métallique. Là, Gustalin devenait inférieur à la situation. Il s'était promis de répondre à l'étonnement de la Flavie avec un air négligent : « Ah ! oui... le garage que j'ai fait construire... » et de parler aussitôt d'autre chose. En réalité, il se hâtait de l'apaiser : « Je vais t'expliquer... » L'église venait d'être classée monument historique, on avait découvert une grotte dans la

forêt, les touristes affluaient de toutes parts. Ou alors, pour garder tout son flegme, il avait besoin de mesurer deux mètres dix de haut sur un mètre d'épaules, et c'était déjà moins sérieux. Voyant venir Hyacinthe, Gustalin alla se mettre au travail dans son atelier, pour l'accueillir avec honneur.

« Figure-toi, commença Hyacinthe et pour terminer : à bien réfléchir, le rapport des âges, ça n'a rien à voir.

– Pas question non plus, dit Gustalin, mais qu'est-ce que tu viens me comparer une gamine comme ça à ta femme !

– Je ne te parle pas de ma femme.

– Justement. Moi, si on me donnait à choisir, j'aimerais cent fois mieux faire l'amour avec ta femme. Qu'est-ce que je dis, mille fois !... La Marthe, c'est la grande nature, grande taille, grand col, grandes jambes, et ces cuisses ! Je peux en parler, je les ai vues en 1925, le vent lui faisait claquer la robe...

– Pour t'en revenir...

– Et la façon de se tenir, on jurerait qu'elle a

été éduquée. Mais c'est malheureux, il faut que ce soit moi qui vienne te dire ça.

– Attends donc, je ne t'ai pas raconté. Hier matin, non, qu'est-ce que je dis, avant-hier je passe, il était à peu près 6 heures. Pieds nus dans ses sabots, un jupon et un corsage, une vraie feuille de Job. Les jambes fraîches, elle venait de marcher dans l'herbe mouillée. Alors, mon vieux, tout par un coup, je ne sais pas ce que j'ai, la rosée qui me monte à la tête, voilà que je me sens dix-huit ans. Je lui prends la tête entre mes mains et sa tête qui roule, qui roule sur mon bras, qui vient se poser sur mon épaule...

– Dirait-on pas ! sur mon épaule...

– Elle me regardait, les yeux sérieux, des yeux clairs, tu sais, mais tellement sérieux...

– Des façons, oui, on sait ce que c'est. Les filles, c'est bien comme les voitures...

– Mon vieux, moi j'en étais retourné. J'avais jamais vu ça. Les femmes...

– Ah ! ils sont tous pareils ! J'avais jamais vu ça ! Je connais la chanson. Et alors ?

– Non, rien, tu m'embêtes.

– Allez, quoi, Hyacinthe...

– Mais non, mais c'est vrai, à la fin, tout le temps en train d'ouvrir ta gueule.

– Tu ne peux pas comprendre non plus. Tout ce que je te dis, c'est pour ton bien. Une fille comme celle-là, c'est frais, c'est coquet, joli si tu veux, mais ça reste bergerette. À côté de ta femme, qu'est-ce qu'elle représente ? »

Hyacinthe convint qu'en effet, Marthe était la plus belle, affirmant d'autre part n'avoir jamais eu l'intention de rien.

# VII

Comme tous les dimanches avant l'heure de la messe, Museau était attaché à sa niche. Le jour du Seigneur, outre le déplaisir d'être ainsi enchaîné, il avait des angoisses, des pressentiments, rêvait à des abîmes mortuaires, à des portes sans prétextes. En semaine, il disposait à son gré des choses et des événements. C'était lui qui mettait la maison en branle, qui préparait ensuite le café, envoyait les enfants à l'école, attelait le cheval, sciait le bois, coulait la lessive, étendait le linge, allait en commission, lui enfin qui lisait le journal. Rien ne se faisait sans lui et sa présence suffisait à tout. Le dimanche, au contraire, la maison s'animait sur un rythme perfide, insaisissable. Il avait beau tourner dans la cour, s'asseoir, bâiller, aller, venir, rien n'arrivait, rien ne se produisait. La maison s'éveillait tard et les gens sortaient, rentraient, sans raison utile. Par exemple, on suivait Hyacinthe, il traversait la

cour, s'arrêtait au coin du jardin, regardait un moment du côté des bois, et revenait sur ses pas. Pendant une partie de la matinée, l'accès de la cuisine était interdit. Il en venait un bruit de casseroles, d'eau chaude, et des plaintes d'enfants, dominées par la voix coléreuse de Marthe. Les gens sortaient un à un dans des vêtements qui les rendaient lents, maladroits, maussades, et leurs pieds avaient une curieuse odeur de cochon ébouillanté.

Couché devant sa niche, Museau considérait d'un morne regard les rigoles d'eau savonneuse qui coulaient dans la cour, sources dominicales jaillies par la fenêtre de la cuisine. Les enfants, déjà habillés, se tenaient immobiles et muets à côté du puits. Marie-Louise avait une jupe trop courte à son gré et une veste façon boléro. Paraît qu'à Dôle c'était le grand genre, que chez Dreyfus on ne faisait pas mieux. N'empêche que l'autre dimanche, les filles à Chantremain lui avaient demandé si elle avait pleuré pour avoir sa jupe et si son frère lui avait prêté un paletot de quand il était petit. Lucien, lui, était plutôt content de son complet. Ce qui le rendait enragé,

c'était son béret de marin, portant « Jeanne d'Arc » en lettres d'or. Plusieurs fois déjà, les copains l'avaient appelé Jeanne d'Arc et ce n'est vraiment guère agréable. Tous les dimanches, il rêvait à des canotiers, à des feutres mous, à des casquettes, en particulier à celle de Tintin Courtet, un très beau plateau, couleur de rouille, un peu poilu, et recouvrant toute la visière. Voyant Marie-Louise toucher la manivelle du puits, il posa le béret sur la margelle dans l'espoir qu'un faux mouvement de sa sœur l'enverrait par le fond. La manivelle couina et, depuis la cuisine, Marthe cria : « Déchire tes affaires, tiens, pour voir. » Marie-Louise s'écarta du puits en tirant sur sa jupe. Lucien remit son béret, les lettres dans le dos, puis se mit à jeter des cailloux sur la route. Sa mère lui demanda s'il avait tellement envie d'une paire de claques qu'il prît à cœur de se salir les mains pour après maculer ses effets. Ils n'avaient donc que du vice, tous les deux. Elle avait pourtant assez d'affaire avec leur père qu'il fallait habiller des pieds à la tête, sans avoir encore le souci de les surveiller. Hyacinthe n'allait pas à la messe, mais, comme tout le

monde devait à midi déjeuner chez l'oncle Victor, Marthe voulait qu'il fût prêt avant son départ, sans quoi, livré à lui-même, il eût travaillé jusqu'à se faire attendre. Même elle avait insisté afin qu'il accompagnât toute la famille à l'église. Pour une fois, il n'en serait pas mort. Mais Hyacinthe avait refusé fermement. Il trouvait peu viril d'aller à la messe en dehors des grandes occasions, sans compter qu'on a vite fait de prendre des habitudes. Présentement, Marthe travaillait à lui ajuster son faux-col. Elle disait que depuis dix-sept ans qu'ils étaient mariés, c'était la même chose : il faisait toujours exprès de gonfler le cou pour ne pas laisser à ses doigts un espace utile et compliquer ainsi sa tâche. Hyacinthe disait mais non, à quoi lui eût servi ? Elle lui pinçait déjà bien assez la peau du cou entre le bouton et l'apprêt de la chemise. Enfin, le bouton passa les quatre épaisseurs glacées, gaufrées, amidonnées, et on vint à la cravate. Marthe y pensait depuis l'aube. En place de sa petite cravate noire d'ancêtre, elle lui avait acheté sans rien dire une régate à rayures rouges et jaunes, et pas question de monture, non, un nœud

à la main. En la voyant, Hyacinthe chercha une issue, mais Marthe la lui avait déjà passée autour du cou. Alors, seulement, elle s'aperçut qu'avant d'ajuster le faux-col, il aurait fallu glisser la cravate entre les deux épaisseurs. Elle le défit aussitôt pour, ensuite, le remettre. Le col, farci d'étoffe, se gondolait, sautait entre les doigts comme un ressort. Hyacinthe geignait, Marthe ahanait. Mais le plus dur était de faire le nœud. La cravate ne coulissait pas, restait coincée. Il fallut à Marthe mettre son genou au ventre du patient tandis qu'elle tirait à force sur l'un des pans de la régate. Hyacinthe fut assez déprimé par toutes ces violences. Il y perdit de son aplomb et, pendant près d'une heure, se trouva dans l'état d'inquiétude où était Museau, à pressentir et entrevoir des abîmes métaphysiques, y tombant parfois et s'accrochant à des chairs de femme qu'une parole de l'oncle Victor rendait pareilles à ces mains sèches de l'Écriture, si bien que de sécher, elles s'effritaient, il retombait, tant mieux si c'était par terre, autrement de quoi il coulait encore une fois dans le pressenti jusqu'à rencontrer une nouvelle chair et recommencer.

Cependant, tante Sarah arrivait dans la cour et Marthe finissait de s'habiller dans la chambre à coucher, s'habillait d'un tailleur gris clair, tailleur léger, tailleur d'été, un pied de poule blanc, un pied de poule rose, l'un après l'autre en diagonales tendres et les seins comme des pivoines, aussi lourds, mais bien plus gros. Un grand chapeau de paille clair, elle le mettait en arrière comme une rondelle de madone. Tout était neuf, grand neuf, à l'étrenne. Marthe décrocha la glace dorée pendue au-dessus du pot à eau, la posa par terre pour se regarder les pieds, leva sa jupe à mi-mollet, au mollet, au genou, au tiers la cuisse, à moitié, et, tellement ses jambes faisaient bien dans les bas de soie, elle eut regret de n'avoir là personne à qui les montrer. Enfin, elle sortit.

« Oh ! mon enfant, comme vous êtes jolie ! cria tante Sarah dans la cour. D'un chic !

– Moi ? mais non, pensez-vous... mais non... un tailleur, je l'ai acheté comme ça... mais non, pensez-vous...

– Ravissante, vous êtes, ma chérie. Dites,

Hyacinthe, n'est-ce pas qu'elle est ravissante ?

– Oui, tu sais, fit Hyacinthe, tu es bien. Je n'aurais quand même jamais cru. »

Il la regardait avec admiration. Forte, mais grande et les rondeurs solidement maintenues, sa silhouette montée sur talons hauts avait encore l'élan des jeunes années. Marthe n'avait pas de maquillage, sauf un trait de rouge à lèvres, qui allait jusqu'aux commissures et lui faisait une grande bouche saignante. D'ailleurs, vue sous certaines incidences, elle faisait penser à du bœuf. En plus, des airs de cavale en pleine course : les hommes, qui avaient tous plus ou moins l'habitude des chevaux, ne pouvaient pas s'empêcher de lui regarder la croupe pour voir si elle fumait. Mais toute cette puissance était tempérée par une certaine gaucherie campagnarde et par le fin visage mat. Hyacinthe n'en finissait pas d'examiner sa femme, cherchant sous la robe, cherchant dans les yeux, attendri et émerveillé à la pensée qu'une compagne aussi familière pût encore lui réserver telle surprise.

Par contre, Lucien et Marie-Louise n'étaient pas fiers de la toilette de leur mère. Ils pensaient n'avoir pas besoin, pour se faire remarquer, de cette recherche d'élégance. Le béret Jeanne d'Arc et l'ensemble boléro suffisaient déjà. De plus, un besoin de communion faisait désirer d'avoir comme les autres, comme les Percebois, les Granvalet ou les Dreuvin, une mère taillée à coups de serpe, fanée, brûlée, vêtue d'une ample robe noire, trois doigts de gros grain à la ceinture, et coiffée d'une capote à fleurs de perles. On était loin de compte. Du reste, la toilette de tante Sarah, qui visait à l'extrême simplicité, ne leur donnait pas plus de satisfaction. Sa robe de quatre sous et son chapeau de jonc faisaient peut-être rustique, mais dans la note grandes vacances.

Heureusement, Talentine venait racheter, par sa mise classique, toutes ces extravagances de la tribu. En arrivant dans la cour, elle conta comment Urbain Réveillat, la voyant passer devant chez lui, l'avait interpellée pour savoir où elle allait, le pas si franc et la taille si droite, et sur sa réponse à la messe, il lui avait fait part de son désir de l'accompagner pourvu qu'elle voulût

bien l'attendre le temps de passer les vêtements convenables. Or, ce Réveillat n'était pas grand-chose, ivrogne et socialiste, si pas pire.

« Je lui ai dit que je l'attendrais chez Hyacinthe. Il fallait bien que je vienne vous prévenir. Partez devant, moi je resterai...

– Plus souvent, fit Marthe qui avait écouté avec impatience. Allons, en route, il est temps d'aller. Le premier coup de la messe a déjà sonné.

– Puisqu'il m'a dit de l'attendre, je l'attends.

– Vous savez, Marthe, nous ne sommes pas en retard, plaida tante Sarah, nous pouvons très bien attendre quelques minutes.

– Mais vous ne comprenez donc pas qu'Urbain s'est moqué d'elle ? s'écria Marthe. Il lui a déjà fait le coup il y a deux ans pour la messe de Pâques, qu'elle a posé devant chez lui une demi-heure d'horloge, pendant qu'il la regardait derrière ses carreaux...

– C'est la vérité, affirma Hyacinthe. Quand Urbain parle d'aller à la messe, il n'y a guère à le

prendre au sérieux. »

Tante Sarah eut l'air de douter. Pourquoi cet Urbain Réveillat ne connaîtrait-il pas ce matin son chemin de Damas ? Marthe et Hyacinthe, de prendre les choses aussi légèrement, lui semblaient manquer d'amour, tandis qu'elle voyait au contraire une très belle flamme mystique jaillir d'entre les fleurs mauves qui ornaient la capote à brides de Talentine. Celle-ci, à vrai dire, ne s'en doutait pas du tout. Calée sur son riflard à bec de corne, elle secouait la tête à petits coups en fixant sur sa nièce un regard méfiant. Marthe jugea qu'il était vain de vouloir lui faire entendre raison et décida de l'appréhender purement et simplement pour l'entraîner de force sur le chemin de l'église. Elle fit un pas et étendit le bras, mais Talentine se mit à sauter comme une puce au travers de la cour. Il y avait dans sa robe noire des baleines secrètes et telle était l'agilité de ses soixante et onze ans que Museau en fut égayé et les enfants aussi. Marthe, retenue par le sentiment de ce qu'elle devait à son tailleur neuf, la poursuivait sans beaucoup de vigueur et se dépensait surtout à crier :

« Vous n'aurez donc jamais fini de nous faire honte devant tout le pays ? Les gens vont passer sur la route... Hyacinthe, arrête-la donc... »

Mais Hyacinthe n'avait guère d'entrain à la poursuite et se contentait de barrer les issues en étendant les bras en croix comme on fait pour intimider les chevaux échappés. Cependant, le chien tirait sur sa chaîne, les enfants manœuvraient sournoisement pour favoriser la fuite de Talentine et tout ce mouvement faisait penser à la fois à une partie de quatre coins et à un commencement d'émeute. Tante Sarah voulut encore s'entremettre.

« Voyons, dit-elle, essayez plutôt de vous entendre. Après tout, il est fort possible que ce M. Urbain Réveillat ait eu le désir d'accompagner Talentine à la messe. Le cas est plus grave que vous ne semblez croire, votre responsabilité est engagée...

– On voit bien que vous ne le connaissez pas, répondit Marthe. Urbain, c'est le renie-Dieu, le vrai païen, et vous ne trouverez non plus personne dans toute la commune qui soit aussi

avancé. Il ne dessoûle pour ainsi dire pas. »

Tante Sarah se demanda s'il fallait entendre que les opinions avancées sont un vin fort et généreux ou bien, en prenant les choses au pied de la lettre, que l'abus des boissons alcoolisées incline l'esprit à des vues révolutionnaires.

À la vérité, pour Marthe, comme pour tant de villageois, l'intempérance était un vice d'extrême gauche. Il y avait là un fait d'expérience. Quand, après avoir dissipé son bien au café et au bordel, un propriétaire campagnard se trouvait réduit à vivre chichement, il devenait d'un républicanisme provocant et fournissait ainsi des armes à la réaction, car les pauvres sont toujours compromettants. C'était à peu près l'histoire d'Urbain Réveillat. Hyacinthe, qui savait tout cela, fut d'autant plus froissé de l'expression que Marthe venait de donner à sa pensée et il crut devoir se défendre :

« À t'entendre, on croirait qu'il suffit d'avoir des idées avancées pour être un soûlot... Il ne faut tout de même pas oublier que je suis de gauche... »

À ces derniers mots, tante Sarah eut un air d'ironie qui ne lui plut pas bien. Plusieurs fois déjà, en d'autres occasions, il l'avait surprise à sourire de ce même air alors qu'il faisait état de ses opinions radicales.

« Au fait, demanda-t-elle, quelle est la position politique de cet Urbain ?

– Réveillat est socialiste. C'est ce que Marthe a voulu dire.

– En l'accusant d'ivrognerie ? curieuse association... »

Tante Sarah était visiblement choquée et Hyacinthe en fut bien aise.

Talentine s'était retranchée derrière l'auge de pierre accotée contre le puits, et relevait sa jupe pour atteindre son mouchoir dans la poche d'un jupon violet garni d'un volant froncé. Marthe lui faisait observer que le temps passait, sans qu'on vît venir Urbain Réveillat. Tout en disant, elle avançait sournoisement. Talentine avait maintenant son mouchoir à la main et, tout en surveillant les mouvements de sa nièce, essuyait

les yeux du canard figuré par la poignée de son parapluie. À trois pas de l'auge, Marthe s'arrêta et interrogea d'une voix menaçante :

« Et qu'est-ce que c'est encore que cette affaire de casseroles que la Germaine Taille m'a causé hier ? Je n'y pensais plus, moi, à ces casseroles... »

À ce coup-là, Talentine fut démontée et laissa tomber son mouchoir. Tandis qu'elle le ramassait, Marthe fit un grand pas et, par-dessus l'auge, la saisit par le bras.

« Je vous tiens quand même... allons, venez-vous-en. Il faudra tirer tout ça au grand clair. Des casseroles... Voilà que maintenant vous achetez des casseroles ! Mais vous êtes donc infernale, Talentine ? »

La vieille ne résistait plus et trottinait dans une grande anxiété. Lucien et Marie-Louise, qui avaient jeté un cri d'alarme et de douleur au moment du péril, marchaient à côté d'elle avec un murmure d'amitié qui finit par agacer leur mère.

« Lucien, veux-tu me remettre ton béret comme il faut ?... Lucien, vas-tu m'obéir et me remettre les lettres par-devant ? Ou bien si j'y vais ?... Ah ! si on était raisonnable, on ne leur achèterait rien, à ces dévorants-là... C'est vrai, regardez-moi ce qu'ils font de leurs affaires... un béret que j'ai pourtant payé vingt et un francs. La vendeuse me disait bien soigné, il pourra lui faire ses dimanches jusqu'à passé quinze ans. Mais pensez-vous... il faudrait des bérets en fer. C'est comme les robes... »

Talentine retrouvée, rien ne pouvait plus retarder le départ. Tante Sarah priait Dieu de tout son cœur pour qu'Urbain Réveillat sortît de chez lui dans un complet honorable.

Hyacinthe savait qu'Urbain Réveillat n'irait pas à la messe. Il y avait à cela une impossibilité pour ainsi dire essentielle, qu'à l'exception de Talentine, tous les gens du pays sentaient très bien. Pourtant, il n'était pas tout à fait tranquille et redoutait une surprise : le hasard est souvent avec l'étranger qui passe et que rien n'étonne. Comme la tribu s'ébranlait, tante Sarah lui dit :

« Talentine déjeunera avec nous. Vous serez gentil de prévenir Janette en arrivant à la maison », lui dit-elle.

Hyacinthe resta seul dans la cour avec le chien retombé à sa somnolence. La silhouette de Marthe, dominant de haut la famille Jouquier, s'éloignait dans une lumière de moissons. Il la suivait des yeux avec orgueil et regrettait un peu de ne l'avoir pas accompagnée pour entendre la rumeur flatteuse qui ne manquerait pas de se lever derrière elle. Toutefois, il songeait que ce tailleur léger, acheté trois cent vingt-cinq francs chez Dreyfus, était une folie. Jadis, et pas si loin, on se fût contenté de prendre une couturière en journée. Aujourd'hui même, bien rares étaient les hommes qui, après quinze ou vingt ans de mariage, habillaient leurs femmes à Dôle. Il fallait une occasion exceptionnelle, un mariage dans la famille, une première communion ou un autre événement brillant. Encore n'y avait-il personne d'assez déraisonnable pour aller dépenser trois cent vingt-cinq francs à une fantaisie qui dût faire aussi peu d'usage.

Selon l'habitude, Hyacinthe détacha Museau environ une demi-heure après le départ de Marthe. Ignorant de ce qui allait suivre, le chien ne lui témoigna nulle reconnaissance. D'ailleurs, l'homme et l'animal, tout en vivant en bonne intelligence, entretenaient des rapports plutôt distants, ils s'accordaient mutuellement peu d'importance et, malgré son admiration pour une manière alerte qu'avait Hyacinthe de lui pousser le nez de son sabot dans les flancs, Museau lui obéissait moins promptement qu'à sa maîtresse et toujours en marquant un temps d'hésitation, comme s'il voulait d'abord s'assurer qu'il s'agissait d'un ordre raisonnable. Chose curieuse, Marthe leur parlait souvent à tous deux sur le même ton de suspicion et d'irritation contenue. Le chien, en partant de cette observation, s'était habitué à regarder son maître comme un compagnon assez bien doué sous quelques rapports, mais d'une sensibilité rudimentaire. Du moins n'avait-on pas de surprises avec lui, et les coups de sabot dont il avait le privilège étaient-ils toujours équitables et toujours attendus. De son côté, Hyacinthe n'éprouvait pour Museau qu'un

sentiment d'amitié très modéré. Du reste, il n'avait pas les chiens en grande estime, les rangeant parmi les espèces domestiques plus particulièrement soumises à l'autorité des femmes qui chérissent en elles une disposition impudique à l'humilité.

Museau ne se hâta point de profiter de sa liberté en gambadant par la cour. Il voulait manifester contre l'atmosphère du dimanche et marquer en même temps qu'il n'y avait pas de joie pour lui dans cette maison sans la présence de Marthe. Comme il paraissait peu disposé à se rendre à son appel, Hyacinthe lui dit en quittant la cour :

« Ne fais donc pas tes manières. Avec moi, ce n'est pas la peine. Tu penses que je ne vais pas aller te chercher. »

De fait, Hyacinthe s'éloigna sans s'inquiéter autrement de savoir s'il était suivi. Museau, mortifié, se décida à l'accompagner, d'abord en marchant assez loin derrière lui et, la distance diminuant, le nez sur ses talons. Ils n'étaient pas fâchés de se tenir ainsi l'un près de l'autre. Le

matin de ce jour de Dieu en était moins menaçant. Le dimanche, sur la campagne, Hyacinthe se sentait fragile comme du verre. Lui qui avait le sommeil si tranquille et les digestions si aisées, il regardait avec une petite inquiétude les bois, d'ordinaire si doux et profonds, durcir en décors au bord de la plaine. Et la campagne lui rappelait un appartement vide qu'il avait vu un jour en ville ou bien certaines mélancolies fulgurantes de sa petite enfance, alors qu'il se représentait la guerre de Cent ans comme un dimanche métallique dans lequel erraient des soldats fourbus, mal rangés, et poursuivis par une petite voix de tête. Museau, lui, n'avait pas de ces souvenirs. Pourtant, alerté par le silence de la plaine, il eut le sentiment obscur d'un retour du temps et fut ému d'une sourde épouvante. En marchant, il songea plusieurs fois à la chienne de chez Chantremain, mais sans aucune espèce d'exaltation. De temps à autre, son anxiété lui faisait chercher d'être en contact plus étroit avec son compagnon.

« As-tu fini de me faire tomber ou si tu veux mon pied par la gueule », disait Hyacinthe, mais

d'une voix débonnaire.

Museau sortit brusquement de sa torpeur en apercevant le bouc de chez Chabrier, broutant la haie sur le bord du chemin. Par là passait en même temps un chien de mauvaises mœurs, un nommé Clairon qui, après avoir appartenu à Urbain Réveillat, faisait présentement le désespoir d'une vieille femme. Batailleur, coureur, voleur, ce Clairon ne connaissait ni Dieu ni maître et en voulait surtout aux bons chiens qui tenaient pour la famille et la propriété. Museau avait là deux adversaires décidés et belliqueux. Le bouc des Chabrier n'était pas le moins dangereux et, quand il se détendait, les cornes basses, le mieux qu'on eût à faire était encore de s'écarter. À moins de tourner autour de lui et de le mordre aux gigots, on ne lui pouvait pas grand-chose. Museau comprit qu'en l'attaquant, il courait le risque d'être lui-même assailli par Clairon qui donnait déjà de la voix.

Les crocs découverts, le poil debout, il se mit à gronder dans les jambes de son maître. Il se savait à l'abri auprès de lui et la sagesse lui

commandait d'y rester, mais cette alliance révoltante d'une bête de sa race et d'un bouc le jeta dans un accès de fureur indignée, et il bondit en avant, sans rien voir, en sonnant la charge. Il allait passer devant le bouc et offrir le flanc à un coup facile, mais Clairon avait fait la moitié du chemin. Les deux chiens roulèrent dans la poussière et le bouc, surpris, recula d'un pas. Hyacinthe ramassa dans le fossé un solide morceau de bois et se mit à frapper les deux combattants en insistant sur les côtes de Clairon qui finit par prendre la fuite. Le bouc parut se désintéresser de l'aventure et, comme si rien ne se fût passé, retourna tondre la haie. Hyacinthe, en s'éloignant, le regarda sans bienveillance. Cette sorte d'animal, peu répandue dans la région, lui inspirait un certain dégoût.

Malgré les coups de trique qu'il venait de recevoir, Museau se sentait débordant d'allégresse et tellement qu'il coursa les poules de chez Michelet. L'héroïsme l'avait remis à l'amour et il se démenait comme si la chienne aux Chantremain eût été là. Hyacinthe dut le prendre par le collier en entrant chez l'oncle et,

afin de lui inspirer des pensées paisibles, il lui décocha dans l'arrière-train un coup de son soulier du dimanche.

L'oncle Victor travaillait dans son vieux bureau 1905 en bois verni clair, pas propre, pas bien solide non plus, et il avait sous sa plume et autour de sa plume des livres ouverts, des revues, des notes, des feuillets raturés, des en blanc, des cahiers, des crayons de couleur. Il préparait une ingénieuse édition des *Pensées*, dans laquelle tout ce que Pascal eût rejeté de son ouvrage définitif devait être imprimé en italiques. Le professeur Jouquier prétendait s'entourer de toutes les garanties et, pour chaque phrase ainsi mise à l'index, il était en mesure de fournir au moins deux pages de glose justificative. Un pareil travail serait bien utile pour la jeunesse et il avait en outre l'espoir très secret que toutes ses notes feraient oublier un peu le texte de Pascal.

Dans le vestibule, tout en tirant sur le collier du chien, Hyacinthe serrait en sa main droite la hanche de Janette pour se récompenser d'une pensée vertueuse qui lui était venue devant elle et

si impérieusement qu'il avait eu le désir de lui donner des conseils de sagesse.

L'oncle Victor accueillit son neveu par une citation latine. Depuis un mois, il s'était donné la tâche de le faire renaître au langage et à la pensée classiques. Pressé par tante Sarah qui ambitionnait toujours pour Hyacinthe une carrière libérale et par le curé qui le voyait plutôt en philosophe laboureur, il s'était arrêté à une résolution plus sage, plus modérée, où il était tenu compte des préférences de l'intéressé. Celui-ci devait, non pas se remettre à l'étude, mais exercer son esprit d'une façon qui lui fût profitable dans son métier et lui permît en même temps de faire figure dans la maison de son oncle.

Hyacinthe avait oublié son latin avec application et ne comprenait rien aux citations. Il souriait néanmoins d'un air compréhensif, par naturelle bonté d'âme, et aussi parce que l'oncle Victor était un oncle à héritage. Il ne se faisait aucun scrupule d'envisager l'éventualité de cette succession. Le travail de la terre n'était pas d'un tel rapport qu'il pût mépriser de pareilles

promesses. Tant que son oncle était à Paris, il n'y avait pas pensé, mais depuis son arrivée à Chesnevailles, il y réfléchissait souvent. La question était de savoir lequel des deux vieillards s'en irait le premier et il était naturellement souhaitable que ce fût tante Sarah. Parfois, Hyacinthe se laissait aller à calculer leurs chances respectives. Dans la famille Jouquier, on faisait généralement long feu, et l'oncle Victor avait une vie bien réglée qui devait normalement le mener très loin. Pour tante Sarah, de presque dix ans moins âgée, la partie semblait belle, mais elle avait le foie et l'estomac malades. Il était d'ailleurs bien difficile de rien prévoir sur son compte. La première inconnue était celle de la race juive. On ne savait pas si ces gens-là vivaient très vieux, ni la tête qu'ils avaient quand la mort était sur eux.

L'oncle se mit à parler de la moisson que plusieurs avaient déjà commencée, et de la culture en général. Il avait découvert, disait-il, en épurant sa bibliothèque et comme par hasard, quelques livres fort intéressants qui traitaient de toutes les questions agricoles, soit d'un point de

vue technique, soit d'un point de vue économique ou encore moral. Hyacinthe promit de les lire, mais ne put se tenir de faire observer que pour cette campagne de petite culture, les livres n'apprenaient pas grand-chose. À Chesnevailles, les cas prévus par la science des agronomes se présentaient rarement à l'état pur. Tout y était nécessairement empirisme et tradition. Qui voulait l'oublier s'en repentait presque toujours. Par exemple, on supprimait une haie dont l'existence semblait un défi au bon sens et l'on s'apercevait ensuite qu'elle empêchait certains courants de vent de griller les jeunes pousses au printemps. Sur ce chapitre-là, particulièrement en ce qui concernait l'épuisement et l'économie de la terre, Hyacinthe connaissait des choses bien curieuses. L'oncle Victor commençait à être agacé, Museau s'était couché aux pieds de son maître et approuvait à tout ce qu'il disait.

Vers onze heures arriva le courrier contenant entre autres choses la *Revue des Travaux,* dont l'article de tête, signé Louis Montagnon, était

intitulé : « À propos du pari. » Il répondait assez ironiquement à un article traitant du même sujet, paru précédemment sous la signature de Victor Jouquier. Le professeur prétendait que le fameux Pari de Pascal était une idée en l'air, une simple amusette, gonflée par des générations de cuistres, et que son auteur eût lui-même condamnée avec un haussement d'épaules s'il avait eu le temps de peigner son ouvrage. Louis Montagnon disait en substance, qu'une telle façon de voir était bien commode pour qui avait la compréhension dure et il citait des vers latins qui étaient vraiment corrosifs.

Hyacinthe eut la surprise de voir son oncle branler du chef en ricanant et en disant d'une petite voix pointue qu'il ne lui connaissait pas :

« Bourrique... espèce de con... il est bouché... quelle brute... quel con... »

Il eut tellement envie de rire qu'il se hâta de quitter la pièce en disant qu'il allait prévenir Janette d'avoir à mettre un couvert de plus pour Talentine. Museau, dérapant sur le tapis, tant il était pressé de sortir, lui emboîta le pas et l'oncle,

trop heureux d'avoir la paix dans une circonstance aussi grave, avança dans la lecture de l'article en grinçant des dents.

Pendant que son maître parlait à Janette, Museau sortit de la cuisine par la porte ouverte et se mit à courir et à sauter dans le jardin, d'une manière qui était dangereuse pour les fleurs et pour les légumes. Janette courut derrière lui et Hyacinthe à sa suite. Tout en courant, il observa qu'elle n'avait presque rien sur la peau, à cause du grand été, et, sans bien savoir pourquoi, il glissa les deux mains sous ses aisselles. Janette se retourna pour lui mettre ses bras autour du cou, leur élan les fit trébucher et tomber sur un lit de gravier au creux d'une allée étroite, encaissée entre deux hautes bordures d'œillets. Le chien, voyant que la poursuite tournait court, revint sur ses pas, resta un moment à l'entrée de l'allée sans oser avancer et s'éloigna, soucieux, vers la cuisine.

# VIII

Avant de quitter l'allée, Hyacinthe remonta la robe de Janette avec de tendres précautions et elle, qui semblait endormie, aidait à ses efforts par des flexions du torse. L'élastique de la ceinture s'arrêta sur le haut des seins, marquant la peau d'une dentelle rouge, tandis que le bas de la robe moussait sous le menton comme une collerette. Dans la lumière de presque midi, il regarda se détendre le corps durci par le plaisir, puis effleura le ventre nu de ses gros doigts cornés en murmurant :

« Ce soir, je sortirai pour tendre des cordes dans la rivière. À neuf heures et demie, je viendrai dans le pré là-bas, au bout du jardin. Autrement, on ne voit rien ? Mon veston n'est pas sale aux coudes, non, mais sérieusement, regarde. »

Janette ouvrit les yeux, le regarda tourner sur

lui-même et fit signe que tout était en ordre.

« Lève-toi, dit encore Hyacinthe, ne reste pas là. On pourrait venir, mon oncle ou bien les femmes. La messe ne va pas tarder à sortir. »

Toujours silencieuse, elle s'assit, rabattit sa robe et resta ainsi sans mouvement à fixer la pointe de ses souliers. Il en eut un serrement de cœur, prenant pour de la tristesse ce qui était encore l'étonnement du plaisir. Croyant entendre un bruit de pas, il s'éloigna très vite, à la fois heureux et tourmenté. La vision de ce jeune corps de fille, arqué sous le soleil, le laissait ébloui et renouvelait et élargissait en lui une certaine notion de l'amour qui était presque un héritage. D'autre part, l'attitude de Janette, ce regard en elle-même, qu'elle avait eu en revenant à la conscience, le contrariait, par instants même le bouleversait. À son émotion venait s'ajouter une petite peur, celle de se trahir par une attitude, un faux pli de ses vêtements, une tache. Il pensait à l'air cafard qu'il aurait tout à l'heure quand il répondrait à sa femme et à tante Sarah. Surtout dans ses habits du dimanche.

Marthe rentra dans un état d'excitation qui permit à son mari de passer inaperçu. Ses cris de douleur, ses imprécations, ses grands rires sardoniques, emplirent la maison pendant trois quarts d'heure et il fallut entendre deux fois comment Lucien avait essayé de se débarrasser du ruban de son béret, gravé en lettres d'or au nom de Jeanne d'Arc.

« Pas plus tôt que la messe était finie, voilà mon apôtre qui se coulait dehors par la grande allée, non pas que de s'en aller avec les autres galvauds par la porte basse, comme il fait d'habitude. De le voir passer par entre les grands bancs, moi je me pensais : "Tiens." Enfin, c'est bon, le monde se met à sortir, nous aussi. Chacun s'en va retrouver ses morts. Et voyez ce que c'est : d'habitude, je commence toujours par la famille du Hyacinthe, sur le côté de chez la Joséphine au Clinclin, mais ce matin, une idée que j'ai eue, je m'en vais tout droit vers les miens, donc du côté gauche quand on se trouve de sortir par le porche ou, si vous aimez mieux, en retirant vers les morts au notaire. Je vous dirai, de causer aux uns et aux autres, j'avais bien

oublié le gamin, quand voilà-t-il pas que justement, j'aperçois qui donc ? mon sujet qui se tenait planté devant la tombe de son grand-père Clovis. Et un air sage, un air poli, béret en main, oui, s'il vous plaît, la tête baissée, vous auriez dit qu'il se retenait de ne pas pleurer. Mais vous pensez comme avec moi, ça pouvait prendre. Remarquez, je ne dis pas qu'il ait mauvais cœur, quoique, au fond, il ne vaille pas cher. Pour le sentiment, je le croirais même plutôt porté vers ses grands-parents maternels que sur le côté du père. Mais n'empêche. Un gamin qui s'en va tout seul sur la tombe de son grand-père, je dis ce n'est pas naturel. D'un autre côté, qu'est-ce que vous irez lui reprocher ? Je le regardais, je le regardais, et tellement qu'il avait de la peine ou plutôt qu'il avait le semblant, moi j'en étais intimidée. Et puis, voilà que de penser, le sang me tourne un coup dans la tête. "Mets voir ton béret, avec ce soleil." Lui, comme s'il n'avait pas entendu. Mais son béret, moi je le voyais qui se resserrait dans ses deux mains. "Montre ton béret ", je lui dis. J'attrape le béret. Plus de ruban au béret. Vous entendez bien, plus de ruban. Et un

béret de vingt et un francs que la vendeuse me disait, il lui ferait ses dimanches pour encore au moins trois ans. Lui, il avait perdu le ruban. C'était fort quand même. "Le ruban, il me répondait, c'est les autres qui me l'auront pris..." Mais je l'ai calotté une belle affaire. On n'aurait pas été pour venir manger ici, il se couchait sitôt rentré, et le ventre vide, ah ! je vous assure. Un béret de vingt et un francs. Mais attendez ! il l'aurait perdu, on dirait, quoi, il l'a perdu. Mais je vous dis, attendez le plus beau. Je me baisse pour désherber la tombe et, grand comme une oreille de chat, j'aperçois, qui dépasse de terre, devinez quoi : un bout du ruban du béret. Vous croyez d'un impossible, il avait pourtant caché son ruban sur la tombe de son grand-père, pauvre homme, qu'il aimait tant Lucien. Ah ! il faut n'avoir guère de cœur quand même et pas beaucoup de fierté non plus... »

Jusqu'à l'heure du déjeuner, Lucien fut dans une position difficile. S'il s'échappait au jardin, sa mère voulait qu'il fût là pour s'entendre reprocher le ruban et quand il était là, sa présence lui semblait un défi.

Le ruban passait de main en main, de pièce en pièce, claquait dans les courants d'air, et puis il était brossé, passé à la benzine, étiré, repassé à sec et à la pattemouille, pour enfin être fixé au béret, et si jamais il venait à être reperdu, ah ! s'il était reperdu ! autant valait n'y pas penser. Du reste, le compte de tout à l'heure n'était pas réglé, il s'en fallait. Ce serait trop commode. Il n'y aurait qu'à recommencer. Un béret de vingt et un francs.

Tante Sarah était visiblement excédée par toute cette histoire et commençait à prendre la défense de Lucien d'un ton acide. Cependant, l'oncle Victor la harcelait avec l'article de la *Revue des Travaux.* Il n'eut pas de repos qu'elle ne se mît à le lire, si bien qu'elle passa à table avec des idées de vengeance. Du reste, tout le monde était un peu nerveux, sauf pourtant Talentine qui se recueillait dans l'attente des nourritures que le luxe inouï de cette salle à manger faisait présager abondantes et choisies. Les premières bouchées furent avalées en silence. Marthe avait le souci de surveiller Talentine qui dévorait, si menue, avec un incroyable appétit et

sans guère se soucier des convenances. Sur la fin du premier service, elle fit compliment de l'habileté de Janette en s'adressant à son oncle qui était à côté d'elle. Il approuva très distraitement et tante Sarah, dont l'humeur s'était encore aggravée, jugea qu'il était presque impoli.

« Victor n'aime pas beaucoup qu'on lui parle de Janette, dit-elle à Marthe. Il sait trop ce que nous lui devons. »

La querelle des gages de Janette venait ainsi de se ranimer. L'oncle riposta sèchement et tante Sarah en vint à dire :

« Ce n'est pas une raison parce que vous venez de vous faire étriller par ce jeune professeur Montagnon...

– Étrillé ? Vous dites étrillé ?... par ce... comment l'appelez-vous déjà ?... Colignon... Montagnon...

– Il a répondu point par point à votre article du mois de mai...

– À côté ! rugit l'oncle. Il a répondu à côté ! Il n'a rien vu, rien de rien !

– En tout cas, ses arguments toucheront beaucoup de monde, croyez-moi. Et cette ironie, charmante pour mon goût...

– Son ironie ! si vous saviez ce que j'en fais, de son ironie !... un gamin d'à peine quarante ans ! un morveux qui n'a jamais rien compris à Pascal et suffisant comme tous les ignorants de son espèce et qui ose parler des "latences pascaliennes du cœur automatique", en feignant d'oublier que le mot m'appartient ! Quel monde ! des larrons, des mufles, des imbéciles... »

Entre l'oncle Victor et sa femme qui, n'ayant jamais lu Pascal, avait fait d'assez bonnes études pour en pouvoir parler de façon piquante, il y eut une discussion passionnée sur le Pari et sur les gains qu'il convient d'attribuer aux servantes dans quelques cas particuliers. Talentine bâfrait sans précipitation, mais sans perdre de temps non plus, la tête dans son assiette et, parfois, levant sur les autres convives un regard furtif. Hyacinthe, tout en écoutant la dispute, souriait à la suspension électrique. Les enfants admiraient la méchanceté des vieillards et regrettaient que,

sur les instances de leur mère, on les eût mis chacun à un bout de la table, Lucien étant placé de façon à avoir la vue de son béret Jeanne d'Arc, pendu à l'espagnolette de la fenêtre.

Tout à coup, l'oncle Victor devint bon et proposa à sa femme de rentrer en soi-même. Mais c'était une feinte, car il profita de l'accalmie pour démontrer que Pascal n'eût jamais consenti à augmenter les gages de Janette. Cela ressortait de son œuvre tout entière et il fallait être Juif pour ne pas comprendre. Marthe, sans saisir la portée exceptionnelle du débat, désirait apaiser les scrupules de tante Sarah. Elle déclara qu'elle était du même avis que Pascal et que cent quarante francs par mois était un juste prix, surtout dans une maison aussi agréable, où il n'y avait point de bêtes.

Tante Sarah fut peinée de voir Marthe se ranger à l'opinion du professeur et lui en voulut. Mais sa surprise fut d'autre sorte quand Hyacinthe prit la parole, le regard toujours angélique, perdu dans la suspension.

« Au fond, dit-il, quand on veut réfléchir, cent

quarante francs par mois, ce n'est quand même pas beaucoup. Il faut bien se dire que les filles placées à Paris et qui se font leurs trois cents francs l'un dans l'autre, n'ont pas seulement la moitié de la besogne de Janette. Oh ! non, ni la moitié ni le tiers. La maison est grande, n'est-ce pas, et avec des personnes déjà d'âge, le travail est tout de suite minutieux. Tenez, l'autre matin, je passais, je suis sûr, il n'était pas six heures. N'empêche, elle était déjà debout. Vous l'auriez vue pieds nus dans ses sabots, pieds nus, jambes nues, sur le dos presque rien non plus, et les cheveux tout emmêlés. Eh bien, vous ne me croirez peut-être pas, mais elle paraissait bien plus claire. Plus claire de teint, plus claire de cheveux et, j'ai trouvé, plus jeune aussi. Peut-être à cause de ses jambes nues. Quand la rosée les a mouillées, c'est des jambes pour aller en classe. Surtout qu'elle était habillée court, un jupon court à tout aller. À l'âge de vingt ans, le creux du jarret, c'est souvent gracieux. Le jarret, le genou, n'est-ce pas, et puis le ventre aussi... C'est bien pour vous dire que Janette ne regarde pas à se lever de grand matin et qu'elle prend son ouvrage

à cœur. Naturellement que cent quarante francs, pour une n'importe quoi qui ne tiendrait pas vos intérêts, ce serait encore bien honnête. Mais avec Janette, vous n'avez besoin de penser à rien et c'est ça qui compte, justement. Remarquez, je ne suis pas non plus pour qu'on s'emballe. Au contraire, moi, c'est tout le contraire. Mais il faut être juste aussi. Pour cent quarante francs, vous trouverez des filles autant que vous en voudrez, mais des comme Janette et même à cinq cents, vous chercherez pendant dix ans. »

Tante Sarah, le regard mouillé, accueillait en extase les paroles d'Hyacinthe.

« Évidemment, fit l'oncle Victor, c'est ce que j'ai dit moi-même dès le premier jour. Quand elle sera chez nous par exemple depuis six mois, rien ne nous empêchera de lui donner vingt ou vingt-cinq francs de plus...

– Vous avez bien trop de bonté, dit Marthe sans aucune ironie.

– Il fait la part du feu, dit tante Sarah, mais trop tard. Ah ! mon pauvre Victor, parce que Hyacinthe, connaissant votre orgueil, n'a pas

voulu assombrir votre première journée à Chesnevailles, vous avez pensé qu'il vous donnerait éternellement raison contre l'évidence, raison contre la raison. Voyez dans quelle situation votre entêtement aura mis ce pauvre enfant. Obligé d'infliger la vérité à son oncle... Mais qu'on en finisse une fois pour toutes et qu'on donne à cette petite les trois cents francs auxquels elle a droit... »

Janette entra sur ces mots et la dispute fut suspendue. Elle avait un visage doux, un tablier blanc et de repenser à son ventre au soleil, il lui venait aux bras les gestes ronds d'une danseuse. Ayant changé les assiettes, elle apporta le gigot et, au passage, Hyacinthe ne sut pas résister au désir de lui effleurer les jambes avec sa main pendante. Janette le regarda longuement. Elle le regardait encore en levant le gigot pour le poser sur la table, en sorte qu'elle heurta le crâne de l'oncle Victor avec un bruit ferme.

« Faites donc attention ! » cria-t-il furieux.

Les enfants s'étaient mis à rire, tout heureux de cette occasion de se détendre, et tante Sarah et

Hyacinthe, quoique le choc eût été assez rude, ne purent garder leur sérieux. Marthe elle-même n'y résista pas et toute la table fut secouée, excepté Talentine qui mangeait et buvait.

« Vraiment, dit l'oncle Victor, quand Janette fut sortie, voilà une petite personne qui a de la chance. Ici, on récompense la bêtise et la maladresse... »

La discussion reprit, plus âpre, plus venimeuse. Pour finir :

« J'aime mieux la renvoyer que de lui donner trois cents francs.

– C'est ça, renvoyez-la, je la prendrai comme femme de chambre, riposta tante Sarah, et je lui donnerai trois cent cinquante francs. »

L'oncle Victor eut une pensée homicide qui dégénéra tout de suite, à cause de son éducation. Il fut quand même sur le point d'informer que, puisqu'il en était ainsi, il quitterait le pays dans la semaine pour n'y revenir jamais. Et puis, songeant aux frais d'un nouveau déménagement, aux commodités de la vie campagnarde et,

surtout, au cimetière de Chesnevailles, il se contint. Ce cimetière était pour lui l'endroit le plus agréable du village. Il allait le voir souvent, sous prétexte de visiter sa famille, en réalité pour sentir la terre sous son pied, arpenter un emplacement qu'il convoitait pour sa dépouille et en jouir par avance. Depuis qu'il était près de sa tombe, il pensait à la mort avec un sentiment de sécurité parfaite. Aller mourir ailleurs, quand même on dût le ramener, c'était déjà autre chose. Plutôt que de gâter une situation aussi avantageuse, mieux valait céder sur la question des gages. L'oncle s'en tira par un très joli mot latin qui signifiait à peu près : « Donnez trois cents francs à la servante, flanquez l'argent par les fenêtres, j'en aurai toujours assez pour moi puisque je ne dépense pas tout mon revenu et, quant au principe, je n'abandonne rien. »

« Bon, dit tante Sarah, quand il eut traduit son mot en français, voilà qui est donc entendu. Trois cents francs et déjà pour le mois qui court. »

Elle sourit à Hyacinthe, en pensant que ce garçon-là, sous des dehors parfois rugueux,

cachait une vive sensibilité, une compréhension délicate des êtres, des choses, des situations, en tout beaucoup plus fin que Marthe, la pauvre, car elle manquait vraiment d'antennes.

La question des gages étant réglée, on n'y revint pas. L'atmosphère en fut assainie. Pendant tout le gigot, on parla des moissons, de la chaleur, d'un crime curieux relaté par le journal du jour et qui venait d'être commis dans la Nouvelle-Galles du Sud. Hyacinthe versait souvent à boire et tout le monde parlait à la fois, sans écouter le voisin, comme quand on s'entend bien. Talentine, plus rouge qu'une pomme de moisson, commençait à rire sans raison.

« Je me rappelle, disait l'oncle Victor, il y a seulement soixante ans, le cimetière était loin d'être ce qu'il est maintenant. N'est-ce pas, Valentine ? Tu te rappelles, il y a soixante ans ?

– Ah ! oui. Ils étaient bien moins.

– D'abord, ils étaient moins nombreux. Dans ce temps-là, les morts ne duraient pas longtemps, on n'avait pas tant le moyen de les garder et surtout, on était moins orgueilleux. Et l'endroit

où ils étaient, tu te rappelles ? »

Talentine pouffa dans son verre, non, elle ne se rappelait pas.

« Ils étaient derrière l'église, tout derrière. Il y a d'ailleurs encore des tombes. Le chemin qui va à l'église n'avait pas le tracé d'aujourd'hui et la place de la mairie n'existait pas. Ceux qui venaient à la messe depuis le Carrouge rangeaient leurs voitures justement sur l'emplacement où l'on enterre maintenant. Et c'était dommage, parce qu'enfin, on ne pouvait pas rêver meilleur endroit.

– C'est bien vrai, fit Hyacinthe. On ne pouvait pas trouver mieux.

– Un endroit élevé avec à peine de pente.

– Et bien exposé.

– Le soleil du matin au soir.

– Abrité du vent, mais pas trop.

– Le terrain est tout de suite ressuyé.

– Surtout comme la terre est légère.

– Clinclin le disait, la dernière fois qu'il

creusait pour la Louise Quedon : au cimetière de chez nous, il y a une jolie terre.

– Bien sûr, légère, une terre légère. Dans la main, on ne la garde pas, elle vous coule par entre les doigts.

– Oui, comme dit Clinclin : au cimetière de chez nous, il y a une jolie terre. Que dans la commune d'en face, ils voudraient bien avoir la même.

– Quand on sait ce que c'est, leur cimetière à eux... »

Les Jouquier, sauf tante Sarah, se regardèrent avec orgueil et un rire de mépris courut autour de la table.

« Chez eux, ils ont une terre lourde, une terre grasse... de la glaise...

– Par temps humide, ils sont dans l'eau...

– C'est forcé, elle ne s'écoule pas.

– Et par grand sec, la terre se fend, et des fois jusqu'au bois, misère.

– Ah ! ils ne durent pas comme chez nous... »

L’oncle resta un moment rêveur.

Pour Marthe, ces propos sur le cimetière lui avaient remis en mémoire l’affaire du ruban Jeanne d’Arc. Depuis un instant, elle regardait Lucien avec dureté. Il entrait du reste quelque calcul dans cette colère. En allant à la messe, elle avait médité avec tante Sarah de tenter pendant le déjeuner une manœuvre contre Hyacinthe. L’heure lui semblait venue et, en outre, elle croyait avoir trouvé une transition habile.

« Quand je pense, un béret de vingt et un francs... Et il ose se montrer, pourtant... Et il fallait voir les airs qu’il prenait... »

Tandis qu’elle racontait, Marthe clignait de l’œil à l’intention de tante Sarah qui feignait d’être toute à son fromage.

« Mais je lui dis "Lucien, tu vas me dire pourquoi. Quand on devrait coucher ici et manquer à manger chez l’oncle. Tu vas me dire pourquoi tout de suite."

– Taille a vraiment du bon fromage, disait tante Sarah.

– Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

– Taille est d'ailleurs très bien approvisionné.

– Qu'il avait assez du ruban ! »

Marthe fit encore un clin d'œil et se résolut à amorcer elle-même la manœuvre que tante Sarah semblait avoir oubliée.

« Oui, voilà pourtant ce qu'il m'a répondu. Je peux le dire, depuis bientôt un an, c'est fini d'en venir à bout. Ah ! il est temps qu'il s'en aille pensionnaire au collège de Dôle.

– Ce sera certainement une bonne chose », dit enfin tante Sarah, mais sa voix manquait d'accent et l'approbation allait passer inaperçue.

Marthe frappa sur la table du manche de son couteau et prononça, en regardant Hyacinthe :

« Tu entends, Lucien, ce que dit ta tante Sarah ? Qu'en octobre, tu seras pensionnaire au collège de Dôle.

– Pas si vite, protesta Hyacinthe, pas si vite...

– Rassurez-vous, fit tante Sarah en riant, je n'ai rien dit de pareil. Marthe présente l'affaire

comme si j'avais qualité pour décider...

– Évidemment, c'est à Hyacinthe d'en décider, dit l'oncle Victor, mais il n'est pas interdit non plus d'en parler entre nous. A-t-il vraiment des dispositions ?

– Il apprend ce qu'il veut, affirma la mère.

– Oui, on dirait qu'il a des dispositions, convint Hyacinthe, mais vous savez ce que c'est : à douze ans, on est bon élève, et à quinze ans, des fois, plus rien. S'il est recalé à son bachot ou pire, s'il a du mal à le passer et qu'il échoue plus tard à tout ? Les concours deviennent difficiles.

– On a tout de même le droit d'espérer une réussite normale. Ce n'est pas plus aventuré que de compter sur sa bonne santé pour en faire un laboureur.

– Admettons, dit Hyacinthe, il réussira. Est-ce qu'il sera heureux pour autant ? Voyez donc moi, je n'ai jamais pu m'habituer à être en ville.

– Peu importe. Il ne s'agit pas de bonheur. On fait faire des études à un enfant, parce que c'est pour lui une occasion de se développer et surtout

de contribuer au développement de l'espèce humaine. Il sera heureux s'il peut...

– Vous savez, le développement de l'espèce... Avant de voir si large, il vaudrait peut-être mieux s'occuper de sa commune. C'est devenu la règle que les gamins les plus intelligents, on les envoie en ville, comme s'ils étaient trop bien pour rester dans un village. Résultat, c'est que bientôt il n'y aura plus que des idiots par les champs. Mais vous pensez, bien sûr, que pour faire pousser des pommes de terre, il n'y a pas besoin des plus intelligents ? C'est vrai, mais quand les meilleurs sont partis, le pays devient moins plaisant et il y a moins de chances de retenir les autres, ceux qui rêvent à une place aux chemins de fer. »

Tante Sarah, sans prendre garde à l'inquiétude de Marthe, l'approuvait avec ferveur :

« Hyacinthe a raison. Voilà une menace à laquelle on ne pense pas assez !

– Vieille chanson, répondit l'oncle Victor. C'est la même chose pour le prolétariat des villes. Quand on raflera automatiquement les gosses d'ouvriers, capables de faire des ingénieurs, des

médecins, des professeurs, le prolétariat ne sera plus qu'un déchet, un troupeau d'esclaves méprisés, auquel on ôtera régulièrement tous ceux qui pourraient le défendre.

– Justement, fit tante Sarah, voilà ce qu'il faut combattre. Vous ne souhaitez pas, tout de même, l'avènement d'un régime d'esclavage ?

– Moi ? Mais je suis persuadé que l'esclavage est le dernier mot de la civilisation. Que chacun soit libre selon ses mérites. Que voulez-vous ? je trouve inique, par exemple, qu'Hyacinthe ne jouisse pas de plus de libertés qu'un individu comme Urbain Réveillat. Notez d'ailleurs qu'aujourd'hui déjà, les fous, les voleurs et les assassins sont théoriquement sous les verrous. Il ne s'agit que d'élargir le système.

– Moi, je l'ai toujours dit, fit observer Marthe. Rester à la campagne, c'est rester en arrière. En tout cas, je ne veux pas que Lucien devienne un esclave. Il ira au collège en octobre. »

L'oncle Victor eut une crispation du visage, marquant un certain agacement de ce que Marthe ne fût pas dans le ton. Avec elle, il n'y avait pas

moyen de disputer un peu élégamment. C'était tout de suite les réalités.

« Laissez-nous faire le tour de la question, dit-il sèchement. Puisque vous semblez n'être pas d'accord avec Hyacinthe, il est bon que quelqu'un examine le pour et le contre avec une impartialité vraiment objective. À vous de décider si Lucien ira ou non au collège...

– Au fait, cet enfant, lui a-t-on demandé son avis ? » dit tante Sarah.

Lucien, depuis que la discussion s'était égarée sur des généralités, avait cessé de s'y intéresser et jouait à des jeux de mains avec Talentine.

« Lucien, interrogea sa mère d'une voix menaçante, ça te plairait bien d'aller au collège à l'automne, hein ?

– Il faudrait lui dire entre quoi il choisit, dit Hyacinthe. Aimerais-tu mieux être comme moi, avoir une maison, des bêtes, aller, venir, à travers les champs, ou alors être professeur, à lire, et à rester assis ? »

Et l'oncle, qui était pour le collège, ajouta

perfidement :

« Professeur ou encore médecin, ou officier aviateur, ou officier de marine... »

Lucien se taisait, intimidé par les regards qui étaient sur lui et par l'importance du choix proposé. Ses préférences étaient incertaines, il avait besoin de se recueillir. Officier aviateur lui semblait dangereux, mais de marine, il voulait bien. Médecin, on avait une auto et on voyait le derrière des femmes. D'autre part, les bœufs, le sillon, le grain qu'on jette, la ferme et tout ce qu'elle enferme, l'ouvrage mâle et l'ouvrage femelle, le dimanche matin aller à la messe, tout en noir avec une grande deffe, l'après-midi, c'est jouer aux quilles, sortir cent sous de dedans son mouchoir, crier bordel de Dieu, je repique, foutre en bas les neuf quilles d'une boule, la plus belle fille vous voyait faire, on l'enlève après la partie. Lucien n'en finissait pas d'hésiter. Tout à coup, il vit son béret pendu à l'espagnolette, il pensa au collège, il aurait une casquette d'uniforme, qui le débarrasserait pour toujours du ruban Jeanne d'Arc.

« Je veux aller au collège », dit-il.

Hyacinthe soupira et se défendit encore.

« C'est bien joli, mais il y a la question de l'argent.

– Ne t'en inquiète pas, dit l'oncle. Quoi qu'il arrive, j'y aurai pourvu. Ce sera d'ailleurs peu de chose, parce que j'espère bien qu'il sera reçu au prochain concours des bourses. N'est-ce pas ?

– Oui, oncle, fit Lucien.

– Et pour le trousseau, je m'arrangerai, dit Marthe, et pour l'uniforme aussi. Par exemple, au lieu de la casquette, je demanderai qu'on lui laisse son béret au moins la première année. Après, il le mettra pour son tous les jours. »

La conversation dévia. Il y eut pour les grandes personnes un quart d'heure d'euphorie et, au dessert, tante Sarah fut si contente de la crème au chocolat, qu'elle dit à la servante :

« Ma petite Janette, à partir du mois qui court, vous gagnez trois cents francs. C'est à Hyacinthe que vous le devez. Il vient de parler pour vous comme il le fallait. »

Janette, qui servait le café, en eut le jet coupé. Son visage devint rouge et sa bouche se mit à trembler et sa main aussi.

« Je ne veux pas d'augmentation, dit-elle d'une voix rageuse. Je vous remercie, mais je n'en veux pas. C'est cent quarante ou bien je m'en vais. »

Il y eut dans la salle à manger un silence de stupéfaction. Tante Sarah ne comprenait rien à ce refus, et l'oncle non plus. Pour Hyacinthe, il avait rougi et, tout d'un coup, il se sentit très inquiet.

# IX

Chez Gustalin, la moisson durait toujours longtemps, car il y travaillait sans amour. Pourtant, la surface ensemencée n'était pas considérable, à peine un demi-journal, et la récolte était en outre une des rares occasions où il consacrât à la culture un peu de son activité. Encore l'effort de faucher lui était-il épargné par le locataire de ses champs, qui lui coupait son blé à la mécanique, comme il faisait également pour la soiture de pré qui s'étendait derrière sa maison.

L'un suivant l'autre, les époux marchaient courbés sur le chaume et, de temps en temps, la Flavie se retournait pour le voir trimer, rageur, maussade, esquinté. C'était plaisir de le regarder quand il redressait sa petite taille dans le soleil d'août et que la courbature lui arrachait un gémissement. Et, tellement il avait la salive crémeuse, et rare aussi, il n'arrivait pas à s'en

humecter le palais, non pas même un peu. C'était bien fait. C'était pour les jours où il se tenait au frais dans son garage, pendant qu'elle s'usait au travail de la terre.

Gustalin travaillait avec de vieux gants et les manches de chemise rabattues, disant qu'à manier des javelles, toutes pleines de chardons, il n'avait pas envie de se gâter les mains et de perdre ainsi le doigté aux ouvrages de finesse. C'était sa dernière invention et il avait bon air, avec ses gants. Quand, arrivée au bout du champ, la Flavie revenait sur ses pas, elle disait à Gustalin en passant près de lui :

« Avec des gants, on ne peut rien faire. Et d'un sens, c'est dommage pour toi, parce qu'autrement que ça, tu as bonne main pour la culture. On voit que tu es mieux à ton aise là-dedans qu'après les moteurs. »

Vers quatre heures après midi, elle alla jusqu'au bout du champ prendre une bouteille de vin mise au frais sous une haie.

« Regarde voir, cria Gustalin, si le soleil n'aurait pas tourné sur mes roues de bécane. »

Il venait toujours travailler à bicyclette pour, le cas échéant, être au garage en quelques minutes. Il avait laissé là-bas un gamin qu'il payait vingt sous par jour, à tâche de surveiller le passage des autos et de l'avertir si quelqu'une s'arrêtait. Pour qu'il n'y eût point de temps perdu, Gustalin lui avait donné une trompe au son perçant et d'ailleurs original, qu'il était impossible de confondre avec aucune autre. Depuis deux jours, l'occasion ne s'était pas encore présentée de sonner de la trompe, mais la tentation était si forte que l'enfant n'y résistait pas toujours. Trois fois déjà depuis le matin, Gustalin avait sauté sur sa machine et pédalé à perdre haleine jusqu'à son garage.

Ils s'étaient assis sur le chaume. La Flavie déboucha la bouteille, en torcha le goulot au creux de sa main et, comme juste, l'homme but le premier. Plusieurs fois, il s'interrompit, éloignant de lui la bouteille pour évaluer ce qui restait de vin, avec le souci de n'en pas laisser trop à l'épouse. Il avait droit aux deux tiers, mais c'était là un partage calculé sur un rapport de capacités. Le savoir-vivre, l'honnêteté voulaient encore que

la Flavie ne bût pas tout et abandonnât sur son tiers une bonne gorgée de liquide. D'habitude, elle n'y manquait pas, non qu'elle souhaitât plaire à son homme, elle s'en moquait bien, mais par souci de sa propre dignité. Cette fois, elle vida jusqu'à la dernière goutte, expira un grand coup d'air et, jetant la bouteille, se mit à rêver. Gustalin, qui espérait encore le bonheur de boire, ressentit vivement cette façon de faire. Il ne pouvait croire qu'il s'agît là d'un oubli pur et simple et il attendait bien qu'elle lui fît une querelle. Du reste, il était à peu près sans crainte. Les jours où il travaillait sur la glèbe, il se sentait vraiment irréprochable, martyr et méritant. La Flavie n'avait pas d'intérêt non plus à le provoquer. Mais tout à l'heure, en allant chercher la bouteille, elle avait longuement regardé du côté des bois. Sur une terre de Gustalin louée aux Chabrier et joignant le champ qu'ils moissonnaient, elle avait vu un beau blé, haut, serré, et lourd de la tête. À côté, en forme de potence, c'était un pré à eux, un bon pré qu'il avait fallu vingt ans pour gagner sur une terre difficile, à l'engraisser, à le gorger de purin, et

toujours un coin pelé à ensemencer, à recommencer, et tout coûte ; aujourd'hui qu'il était bien gras, loué pour deux cent soixante francs. Plus loin, qui allait jusqu'à la lisière du bois, il y avait encore un pré. Il ne leur appartenait pas, mais la Flavie avait souvent rêvé de le posséder pour prendre appui contre les bois. Sans son feignant, elle y serait parvenue depuis longtemps, car le pré avait changé plusieurs fois de propriétaire en ces dernières années.

À présent, le dos tourné à la forêt, elle regardait le village, ses maisons clairsemées sur une grande étendue et la plus proche, celle de Noré Maréchal, qui se présentait de profil avec son toit descendant presque par terre du côté nord et, au premier plan, un grand tas de fumier doré par la sécheresse.

« Quand je pense », dit la Flavie.

Elle parlait de la voix dure qu'elle avait toujours, mais avec une lenteur mélancolique, presque poignante, et ses yeux s'emplissaient de rêve et de regret.

« Quand je pense au fumier de chez nous.

Quand je pense à ce qu'il a été, quand je vois ce qu'il est au jour de maintenant, avec nos deux vaches, point de cheval, point de bœufs non plus, rien qu'un cochon. Est-ce qu'on peut avoir du fumier avec ça ? Et pourtant, quand on s'est mariés, on avait pour faire. »

Gustalin ne voulait pas entendre et remettait ses gants qu'il avait ôtés pour prendre la bouteille. La Flavie le voyait sans le regarder.

« Un joli fumier, dit-elle avec un rire acide. On croirait à peine le fumier d'une veuve. »

Elle tourna la tête, regarda l'homme dans les yeux et poursuivit avec violence :

« Sûr encore que si j'étais veuve, les affaires iraient plus faciles. Je m'arrangerais à mon idée et point d'homme pour manger mon bien.

– Allons, fit Gustalin, c'est bon. Si tu veux me chercher des raisons, plutôt que de rester avec toi, j'ai mieux à faire dans mon garage.

– Ton garage, tu peux en parler. Un garage pour les hirondelles. Et si tu n'avais pas ta femme, il n'ouvrirait pas souvent, ton garage... »

Gustalin montra le champ d'un coup de menton et soupira comme un homme accablé :

« Si je n'avais pas double souci... »

À ces mots, la Flavie se leva et vint lui parler sous le nez.

« Tu oses encore ! Double souci... pour un coup de main que tu m'auras donné dans l'été ? Pour un coup de main que l'ouvrage n'en va seulement pas plus vite ? Venir se plaindre qu'il en fait trop. Moi toute seule, j'avancerais autant. Double souci, tiens, fous le camp, va-t'en attendre tes voitures, va-t'en, je te dis ! »

Elle jetait la tête en avant pour lui parler de plus près et ses mains semblaient prêtes à le prendre aux épaules, à le mettre debout, et à le pousser hors du champ.

« J'ai bon caractère, fit observer Gustalin, mais j'ai ma dignité aussi. Je veux bien que tu fais ta ménopause, mais comme je dis des fois à Hyacinthe, carne, tu l'as toujours été, et moi, je ne suis quand même pas obligé que tu passes toutes tes colères sur moi. On a beau avoir de la

patience, l'homme finit par se révolter. Quand je dis double souci, je dis double souci. C'est vrai, c'est bien la vérité. Non pas que d'avoir une femme à toujours japper après moi et des champs qui ne rapportent rien, j'aurais mon garage et pas plus, je suis bien sûr qu'il marcherait.

– Ne viens pas dire ça, ragea la Flavie, je te claquerais aussi bien la tête. Ton garage, tu le sais pourtant bien qu'il ne marchera jamais. Un garage, pour qu'il fasse des sous, il faut tout de même bien qu'il passe des autos, et pas seulement une, et pas seulement dix. Combien qu'il en passe, réponds-moi. Allons, dis, combien et tu attends quoi ? »

Le ricanement insistant qui suivit la question fit flamber les joues à Gustalin. Il méprisa les arguments qu'il opposait d'ordinaire : développement du tourisme, aménagement des routes, reprise des affaires, abaissement du prix des voitures. La Flavie dit encore :

« Ce qui est, c'est que tu t'étais mis en tête l'idée d'un garage parce que justement tu savais qu'il n'y aurait rien à faire.

– Non, rien à faire ! cria Gustalin qui souleva ses fesses de sur le chaume en s'appuyant sur ses deux poings gantés. Rien à faire ici, parce que j'ai été trop bête, trop bon pour ma femme, parce que j'ai toujours été du côté du sentiment. Ce que j'aurais dû faire, c'était de vendre tous les champs et la maison et aller réinstaller en ville. Tu serais venue ou tu serais restée. Mais moi, aujourd'hui, j'aurais un garage avec un sous-sol et un ascenseur et j'aurais berline et auto grand-sport pour mener promener mes deux filles. Elles auraient des bagues, elles auraient des robes et des fourrures à cinq cents francs. Mais non, je passe à côté d'être riche pour une vieille mule qui ne veut pas sortir de ses mottes de terre.

– Feignant et glorieux, et ça se croit capable.

– Oui, capable plus que toi.

– Juste bon à coller des pièces sur des roues de bécane. D'abord tu le sais bien. Tu dis des champs, que tu aurais bien dû les vendre, mais pas de danger...

– Il n'est pas trop tard. Un de ces jours, tu pourrais bien voir... »

Le grand soleil et la chaleur leur enflammaient le visage et injectaient les yeux. Ils échangeaient maintenant des injures brèves, d'une voix presque basse, en essayant de se délier la langue avec une salive cotonneuse. L'été les brûlait jusqu'au fond du gosier et ils s'étaient si bien dépensés dans la querelle que leur soif était plus ardente qu'avant d'avoir bu. La fatigue vint à bout de leur fureur. Détournant la tête, ils posèrent leurs regards sur les alignements des gerbes et des javelles, puis, sans se concerter, presque tentés par l'automatisme reposant de la besogne, ils se levèrent en même temps.

Ils travaillaient en silence. Gustalin, songeant qu'il avait été hardi, s'admirait un peu et craignait en même temps d'avoir mérité des représailles. Il se pressait dans sa tâche, avec un air bourru qui devait balancer ce qu'un pareil zèle pouvait avoir de trop complaisant à l'égard de la Flavie. Celle-ci besognait toujours au même rythme, sans prendre garde qu'il regagnait son retard. Gustalin calculait déjà qu'ils arriveraient ensemble au bout du champ. Un bruit de moteur, qui s'entendait comme le bourdonnement d'une

guêpe, lui fit dresser l'oreille. À un kilomètre par-delà le village, une auto changeait de vitesse dans la montée d'avant le pont. Il crut l'apercevoir dans une trouée de feuillage et, un instant, s'efforça de la suivre au son dans sa course vers le village. Il était resté courbé sur une gerbe, mais les mains immobiles et tout son corps attentif. Redressant sa taille, il prononça d'une voix anxieuse :

« C'est drôle. Tu entends quelque chose ? Moi, je n'entends plus rien... mais non, plus rien... »

La Flavie, qui n'avait rien entendu, demanda sans s'interrompre ni même tourner la tête :

« N'entends plus quoi ?

– L'auto... on la croirait arrêtée à l'autre bout du pays. »

Tandis qu'elle marmonnait dans sa paille, il ajouta :

« Elle s'est peut-être arrêtée pour demander un renseignement. »

Il demeura suspendu dans l'attente qu'un bruit

de moteur vérifiât la supposition.

« Ou bien ce serait que le chauffeur s'est arrêté pour boire un coup... mais non, chez Taille, c'est plus bas, bien plus bas. Ou alors... à moins, mais le gamin m'aurait appelé... »

Le visage contracté, il tendit l'oreille. La Flavie se releva à son tour et ricana en tournant la tête vers lui :

« Heureusement que des autos, il n'en passe pas souvent.

– Ta gueule, voyons », fit Gustalin avec douceur.

Elle voulut riposter, mais lui, sans l'attendre, fit demi-tour et se mit à courir vers sa bécane, dérangeant au passage une javelle et, plus loin, foulant des épis. Avant de joindre la route, il pédala dans un mauvais chemin aux ornières durcies par l'été, qui le faisaient sauter sur sa selle. Sa femme criait feignant, salaud, dormeur. Mais il rêvait sans distraction à l'énorme voiture qui avait dû s'arrêter devant son garage pour faire le plein d'essence.

Une chose l'inquiétait, le gamin n'avait pas sonné de la trompe et il n'y regardait pourtant pas. Tout d'un coup, la vérité l'envahit : l'auto n'était pas arrêtée devant chez lui, mais à l'autre bout du village. Elle était en panne, elle cherchait un dépanneur. Sans égard aux inégalités du chemin, il se mit à pédaler de toutes ses forces. Pour s'animer à la course, il se faisait peur d'un concurrent imaginaire qui eût rôdé autour de la voiture. Devant chez Hyacinthe, il passa comme le vent et alla du même train jusqu'au bas de la montée. À mi-côte, une voiture de paille coupa son élan, l'obligeant à pédaler en danseuse. Le vieux Machelier, qui venait à sa rencontre, une fourche sur l'épaule, lui cria de loin :

« Voilà que tu t'en reviens ?

– Oui, cria Gustalin, je m'en reviens. Vous pareillement !

– Moi pareillement, oui. »

En arrivant à hauteur du vieux, Gustalin, quoique pressé, ne résista pas à mettre un pied par terre.

« Bien forcé de rentrer, dit-il. J'ai un dépannage qui m'attend.

– Et alors, ça fait que tu t'en reviens ?

– Mais oui, vous voyez. Vous pareillement ?

– Ma foi oui. On vient de faire une voiture au Quart-Pint.

– Moi, je m'en reviens pour un dépannage. Dans nos métiers de mécaniciens, on ne devrait jamais s'absenter. Mais vous savez ce que c'est, on a des affaires qui vous demandent partout.

– Chacun ses maux », dit le vieux en s'éloignant.

Gustalin se remit en marche avec le remords d'avoir perdu là plusieurs minutes. Devant chez Taille qui l'interpellait amicalement, il jeta sans s'arrêter :

« J'ai un dépannage qui m'attend. »

Le gamin chargé de la surveillance des voitures n'était ni dans la cour ni dans les environs immédiats. Du reste, Gustalin passa sans entrer et poussa vers l'endroit où la route faisait une boucle dans laquelle pouvait se dissimuler

une voiture. En arrivant, il ne trouva point d'auto et s'informa si quelqu'un l'avait vue. On lui dit non et, une seconde, il douta s'il avait vraiment reconnu tout à l'heure le bruit d'un moteur. Il se rassura, lui semblant qu'il l'eût encore dans l'oreille. L'auto était sûrement dans le village, rangée au bord d'un chemin communal. À l'intérieur de Chesnevailles, la route était si mauvaise qu'on pouvait très bien la quitter sans s'en apercevoir. Il chercha des traces dans la poussière, interrogea des gens, mais personne n'avait rien entendu. D'ailleurs, presque tout le monde était sur la plaine et il ne restait guère, dans les maisons, que les vieilles femmes et les enfants en bas âge. Impossible d'en tirer un renseignement utile. Peut-être avaient-ils aperçu quelque chose, il leur semblait bien, en effet, mais aucun d'eux n'y avait fait attention. Sentant qu'une auto en détresse dans un coin du village réclamait ses soins, Gustalin perdait peu à peu son sang-froid. Il pédalait dans toutes les directions, criant par les chemins qu'un dépannage l'attendait, qu'on lui dît où aller, qu'on le mît sur la voie. Plusieurs fois, pris de

panique à la pensée que le chauffeur l'attendait peut-être au garage, il rentra chez lui. Il passait pour la deuxième fois auprès de l'église lorsque tante Sarah en sortit.

« J'ai un dépannage qui m'attend, lui dit-il. Vous n'auriez pas vu une voiture ? »

Par déférence il avait posé les deux pieds par terre et tenait d'une main sa bécane.

« Mon pauvre ami, répondit tante Sarah, comment aurais-je vu une voiture ? Vous savez bien qu'il n'en passe jamais à Chesnevailles. Gustalin, pourquoi vous entêtez-vous ? Comprenez donc que vous n'espérez même pas l'impossible. Non, ce que vous attendez est humainement, platement possible...

– C'est drôle qu'elle se soit perdue », fit Gustalin.

Elle regarda son front plissé, ses yeux inquiets.

« Mon pauvre garçon, vous vous rendez malheureux avec des soucis et la vie pourrait être si simple. Il suffirait que vous démolissiez votre garage et que vous vous remettiez à cultiver vos

champs. Il n'y a de vrai travail que la terre... Notez bien, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous alliez vous établir en ville. C'est même le seul endroit où vous puissiez être garagiste. L'erreur est de faire un métier là où il ne peut pas y avoir de clientèle. »

Ces propos ne plaisaient guère à Gustalin, bien qu'il eût dit à peu près la même chose à sa femme tout à l'heure. En réalité, sa vocation de garagiste était balancée par un instinct de prudence paysanne et il n'était pas fâché de se sentir quelques sûretés. Il n'en fut pas moins impressionné.

« Bien sûr, dit-il, c'est vous qui avez raison. À bien regarder... »

Il s'interrompit. Deux sons de trompe, de hauteurs très différentes, et dans l'un desquels il reconnut celui de son gardien, venaient d'éclater presque à ses oreilles. Il se haussa sur la pointe des pieds et découvrit enfin à quelque cent mètres, par-dessus deux haies, une auto arrêtée devant la cour d'une ferme. Il sauta sur sa bécane sans même un mot d'adieu à tante Sarah et fonça

dans un raccourci.

Son employé, qui arrivait à toutes jambes par le même sentier, faillit se jeter sous sa bicyclette. C'était un garçon de six ans, presque sans épaisseur. Il avait sa trompe à la main et son cœur battait très fort. Ayant fait fonctionner la trompe de l'auto pour la comparer à la sienne, il avait craint la colère du chauffeur et s'était enfui.

« C'est comme ça que tu fais ton travail ? gronda Gustalin qui avait tout compris. Moi, je te crois devant le garage et toi tu cours par le pays. Je ne sais pas ce que je te ferais, tiens. C'est vrai, ça. Il faudrait toujours être sur le dos du personnel. Ils sont tous les mêmes. »

Le gamin était rouge et baissait la tête.

« Remarque bien, dit Gustalin, ce que j'en dis, c'est autant pour toi, parce que je ne voudrais pas que tu prennes des mauvaises habitudes de travail. Bien souvent, on dit, les patrons. Comme si les patrons, ils pouvaient tout voir. Tu comprends, moi, j'ai mes affaires. Il faut bien que j'aie confiance en toi. Enfin, je reconnais quand même que tu es tombé sur l'auto. Et qu'est-ce

que c’est ? un dépannage ?

– C’est le médecin qui est chez Narcisse... »

À cette réponse, Gustalin sentit le monde se rétrécir et regarda avec dégoût la campagne chaude, lourde et feuillue. Il lui revenait maintenant que la femme de Narcisse Clouon était gravement malade depuis plusieurs jours. Un reste d’espoir au cœur, il poussa jusqu’à la voiture. Le docteur sortait de chez son client.

« Je suis le garagiste d’ici, lui dit Gustalin.

– Et qu’est-ce qui ne va pas ? demanda le médecin avec intérêt. Un malade chez vous ? »

# X

Dans la deuxième quinzaine du mois d'août, qui fut la plus chaude, un vent de discorde souffla sur la famille Jouquier. Du reste, l'union était compromise depuis le dimanche du grand déjeuner chez l'oncle Victor. Après avoir, pendant des semaines, entretenu sa nièce dans l'illusion d'un recommencement prochain et s'être dépensée pour le succès de sa cause, tante Sarah faisait machine en arrière et très tranquillement. L'opinion d'Hyacinthe sur la question des gages avait ruiné tout d'un coup un système du monde, qu'elle avait édifié deux mois plus tôt sur une autre opinion, et Marthe devait se mettre au pas, renoncer à ce qui s'avérait une entreprise parfaitement déraisonnable.

Le lundi qui suivit les agapes, les deux femmes se rencontrèrent comme chaque jour. Tante Sarah évita le sujet de conversation qui leur

était habituel et que Marthe attendait. Il n'y eut d'ailleurs pas d'autre transition que ce silence d'une journée. Le lendemain même, elle prenait le taureau par les cornes :

« Ma petite fille, il faut que je vous parle aujourd'hui en toute humilité d'un projet qui nous a beaucoup trop occupées toutes les deux. Marthe, je me suis trompée sur vos véritables intérêts comme je me suis trompée sur votre mari et, ce qui est bien plus grave, je vous ai induite en erreur... »

Elle était assise dans la cuisine et, tout en parlant, regardait les enfants jouer dans la cour avec le chien. Marthe, qui dressait la table de midi, ne l'interrompit pas une fois, mais ses lèvres se pinçaient, le cerne de ses yeux devenait plus noir et une lueur s'allumait au fond de ses prunelles. Tante Sarah discourut longtemps, avec une éloquence chaleureuse, affectueuse. Elle s'inquiétait pourtant de n'obtenir aucune réponse, fût-ce un reproche. Quand elle eut fini, il y eut un long et lourd silence. Malgré la besogne qui la pressait à cette heure de la journée, Marthe s'était

assise en face d'elle, les mains posées à plat sur les cuisses et, dans son visage fermé, le regard seul pouvait trahir la colère qui la remuait. Tante Sarah, sans bien se rendre compte qu'on la traitait comme une dame en visite, sentait quelque chose d'inaccoutumé dans cet accueil. Marthe, lorsqu'elle fut assurée que sa voix ne tremblerait pas, lui dit d'un ton cérémonieux et dans un français irréprochable :

« Je ne vous demande pas si vous voulez déjeuner avec nous, puisque mon oncle vous attend. Mais vous boirez peut-être quelque chose ?

– Je vous remercie, je ne prends rien », répondit tante Sarah en se levant.

Il n'y avait plus à se tromper sur l'attitude de Marthe. Tant d'étroitesse et d'ingratitude l'indignèrent. Néanmoins, elle fit la part de la surprise et voulut tenter un effort de conciliation.

« Allons, mon enfant, ne boudez plus. Je comprends bien que vous soyez déçue... Oh ! oui, je sais, je peux paraître changeante... mais plus tard, vous verrez bien que j'avais raison et qu'il

faut se tromper beaucoup avant d'arriver à la vérité. Il faut se dire que l'erreur est un don de Dieu... »

Tante Sarah compara l'erreur à la nuit réparatrice qui enfante les travaux des jours. Marthe était debout et tenait les yeux baissés, sans manifester qu'elle comprît. Tante Sarah la regardait avec une douceur insistante, comme pour l'engager à rompre le silence. Après un long temps, Marthe dit avec froideur :

« Je ne vous dis pas d'attendre Hyacinthe. Il rentre souvent tard. »

Il n'y avait plus à insister. Tante Sarah prit congé d'un air amusé qui ne devait pas non plus arranger les choses. Elle sortit du reste fort tranquille, ne doutant pas qu'un jour ou l'autre, ses raisons seraient entendues. Mais, par la suite, toutes ses tentatives de rapprochement devaient se heurter à une politesse distante.

Il semblait à Marthe que cette femme se fût poussée dans ses confidences pour mieux la trahir ensuite. Elle croyait, non sans raison, que tante Sarah allait s'employer à faire échouer son

entreprise avec la même adresse que naguère à la servir. Toutefois, cette défection ne lui ôta pas l'espoir d'aboutir et ne fit qu'augmenter son impatience. La réussite serait sa vengeance.

Hyacinthe demeura ignorant de cette querelle ou bien ne sut pas s'y intéresser. Dans un autre temps, il eût senti chez sa femme un état de mélancolie et d'exaltation et s'en fût inquiété. Il avait, en ce qui la concernait, une divination sûre de ces sortes de choses et une façon discrète d'en surveiller les progrès, qui était souvent apaisante. Marthe éprouvait avec une certaine reconnaissance la douceur de cette sollicitude et s'était même habituée à compter dessus quand elle pouvait craindre de se laisser mener par sa violence. Hyacinthe était justement le frein qui lui avait toujours manqué. Or, depuis le jour du déjeuner chez l'oncle, il semblait ne plus savoir qu'il eût une femme et sa vie domestique avait cessé de lui être présente. Il n'était jamais bien à ce qu'il disait. À table, même en parlant, il rêvassait encore et jusque dans son lit et aussi bien dans les bras de sa femme, quand par hasard. Souvent, il paraissait mécontent de lui-même,

haussait les épaules, rougissait, parlait entre ses dents. Autour de lui, on s'étonnait discrètement.

Hyacinthe pensait beaucoup à Janette. Leur étreinte du jardin avait été sans lendemain, car l'après-midi même, profitant de quelques minutes de tête-à-tête, elle avait décommandé le rendez-vous sur un ton qui n'invitait pas à parler d'amour. Sans doute sa colère aurait-elle fondu dans une embrassade, mais Hyacinthe demeura les mains molles et ballantes et se garda de lui demander aucune explication, sachant trop la raison de son mécontentement et ne trouvant pas de quoi l'apaiser.

Il lui semblait bien qu'en plaidant pour l'augmentation des gages, il n'avait pas été de ses intentions de faire régler par autrui une dette personnelle, mais il n'en était pas tout à fait sûr. Il ne pouvait pas se dissimuler qu'en raison de la grande différence des âges, il avait éprouvé, sous une forme d'ailleurs décente, le sentiment de contracter une dette envers Janette.

Hyacinthe se demandait s'il avait été maladroit ou au contraire calculateur subtil. En

général, il était pénétré du sentiment de sa culpabilité. Ses remords et ses tourments amoureux de toute sorte lui semblaient la juste rançon qu'il avait peut-être voulu acquitter frauduleusement. En tout cas, il s'appliquait à éviter Janette.

Ainsi, sans être fâché avec aucun des membres de sa famille, en était-il séparé par tout un tas de nuages et de rêveries. Et ce qui l'attristait encore le plus était de se sentir perdu dans des idées.

« Je ne sais pas ce que j'ai, disait-il à Gustalin, mais je pense tout le temps.

– Une année, j'ai eu mon père qui était comme ça, répondait le garagiste. Finalement, il s'est guéri avec des herbes et des cataplasmes. »

Hyacinthe n'essaya d'aucune médication ou plutôt pensa que le remède à ses maux était maintenant hors de sa portée. Ainsi, à côté de Marthe, vivait-il solitaire, malheureux, distrait, retranché.

L'oncle Victor ne s'aperçut pas tout de suite qu'il y avait moins d'intimité entre les deux

maisons. Pendant une semaine, il fut occupé à écrire pour la *Revue des Travaux* un article vraiment mordant contre l'impudeur et l'ignorance des jeunes gens qui écrivent de Pascal. La semaine suivante, son article le hantait encore et ce fut assez distraitement qu'ayant eu un jour l'occasion de remarquer l'attitude de Marthe, il en toucha un mot à sa femme, soulignant toutefois combien ces gens des bois étaient capricieux, rêvasseurs, et orgueilleux.

Passé l'Assomption, la chaleur devint insupportable. Par un après-midi brûlant, passant devant chez Taille, tante Sarah vit, contre la maison de l'épicier, une table en fer et deux chaises de fer. Elle avait si chaud qu'elle alla s'y asseoir et comme elle épongeait la sueur à son front, Taille apparut sur le pas de la porte. Après quelques mots de conversation, elle demanda qu'on lui servît une bouteille de bière. Taille, pensant qu'il s'agissait d'une bouteille à emporter, la lui donna sous un papier fort. Détrompé, il bâilla : « Madame Jouquier, quelqu'un de riche, chopiner en suisse par-devant le pays comme n'oserait pas faire une soûlarde, et

un jour de semaine. » Bien entendu, il sut ne rien laisser voir de son étonnement. De son côté, tante Sarah était très à l'aise et ne soupçonnait pas ou presque pas qu'il y eût là matière à un scandale. Elle s'efforçait de trouver aussi naturel de s'asseoir devant chez Taille qu'à Paris à la terrasse d'un grand café.

Cependant, l'oncle Victor, demeuré à la maison, avançait son grand travail, si utile, sur les *Pensées* et, ce jour-là, il n'eut vent de rien. Oubli ou prudence, sa femme passa la chose sous silence et trois jours de suite. Un après-midi, l'oncle eut envie d'aller dans les bois pour y retrouver une certaine idée de Dieu sur laquelle il butait de la plume et, passant à son tour devant chez Taille, il vit l'épouse attablée devant une bouteille et un verre. Il la reconnut très bien, mais n'en voulut pas croire ses yeux. Divers témoignages très sûrs l'obligèrent enfin à se rendre et il courut, malgré ses soixante-treize ans, s'asseoir auprès de tante Sarah pour qu'au moins elle ne fût plus exposée à la honte de cette beuverie solitaire en public. À ses reproches douloureux, elle répondit qu'il n'y avait pas de

mal à boire une canette à la terrasse d'un café.

« Une terrasse ! gémit le pauvre homme. Comme si Taille avait une terrasse... Enfin, vous n'étiez pas là depuis très longtemps, on pensera que c'est moi qui vous avais dit de m'attendre, quoique, à deux ou trois cents mètres de chez nous, une telle supposition ne vienne pas très naturellement...

– Voyons, Victor, ne vous perdez pas dans d'inutiles complications. Ce n'est pas la première fois que je m'installe ici... Je viens tous les jours. »

L'oncle se congestionna, se voûta. Il sentait sur lui les regards sérieux et réprobateurs de toute la population, il entendait bruire dans le soleil d'août, comme un essaim dérangé, la conscience révoltée du village. Il avait perdu pour une minute son humeur combative.

« Mon Dieu, soupira-t-il, vous ne comprendrez jamais, Sarah... non, jamais... Si encore vous étiez alcoolique, le mal serait moins grand. Les gens diraient : "C'est une femme qui boit." On en rencontre, des malheureux affligés

de femmes alcooliques, ce n'est pas très rare. On les plaint, on dit qu'ils n'ont pas de chance, on sait que leurs femmes sont capables de n'importe quoi. Mais vous... on sait que vous n'êtes pas portée sur la boisson... alors, on ne comprend pas. Ah ! ricanez ! souriez ! allez-y de votre ironie ! C'est entendu, vous vous fichez de tout. Que le village comprenne ou non vous est bien égal, n'est-ce pas ? Et pourtant, si vous réfléchissiez... Voyons, Sarah, comment ne sentez-vous pas que dans un village de trois cents âmes, la volonté de rester incompréhensible a quelque chose d'inamical, d'hostile même, au regard des habitants ? Comment ne le comprenez-vous pas ? »

Elle faillit se laisser toucher et renoncer à venir s'attabler ainsi seule devant chez Taille, mais l'oncle, qui était déjà en train de se ressaisir, eut des paroles mâles et blessantes. Dès lors, elle ne pensa plus qu'à défendre sa position. Ils engagèrent un très long duel qui dura une heure rien qu'à la table de Taille et qui devait être sans fin à la maison. Elle plaignit les femmes de Chesnevailles auxquelles il était refusé d'avaler

un verre de bière sans ameuter le village contre un geste aussi simple.

« Mais j'espère que mon exemple sera salutaire. C'est pour elles que je bois, dans leur intérêt, pour leur dignité...

– Mon Dieu, Sarah, si vous saviez comme vous me déplaisez... ces façons de roquet... Ayez donc la modestie de croire que vous ne savez pas toutes les raisons des choses. S'il est refusé tout ce que vous dites aux femmes d'ici, faites l'effort d'imaginer que ce peut être à leur bénéfice. Combien de fois faudra-t-il vous rappeler que vous êtes une Juive, une parleuse, une créature des villes, pour qui les forêts n'ont pas plus de profondeur que le Bois de Boulogne. »

L'oncle finit par accuser sa femme de perversité. Impossible, disait-il, d'expliquer autrement ces stations solitaires devant la bouteille, car de boire, elle n'était pas privée à la maison et n'était jamais si altérée qu'elle ne pût marcher encore trois cents mètres.

« Pas sûr, dit tante Sarah, mais enfin, admettons que je puisse faire trois cents mètres.

Ce qui m'intéresse, c'est qu'ici, tout en buvant, je vois passer des gens, je leur parle, et eux-mêmes me voient boire...

– Hélas !

– Tenez, hier après-midi, est venu s'asseoir à ma table Urbain Réveillat... vous savez, qui joue des tours à Talentine...

– Non, ce n'est pas vrai, supplia M. Jouquier. Vous n'avez pas fait asseoir cet homme-là près de vous ?

– Mais si..., nous sommes restés ensemble trois bons quarts d'heure...

– Réveillat, un ivrogne, un... ah ! comment avez-vous pu ? Un socialiste ! Mais oui, un socialiste, vous le savez bien...

– Et puis, quelle importance ? Il me semble que des socialistes, vous en avez eu plus d'un parmi vos collègues et vos amis. Et quand il s'est agi pour vous d'avoir la cravate de commandeur, vous avez laissé colporter avec assez de complaisance que vous étiez socialisant. Alors, à quoi rime cette indignation d'aujourd'hui ?

Vraiment, Victor, j'admire votre hypocrisie...

– Taisez-vous, gronda l'oncle, vous savez très bien que ce n'est pas vrai. Vous savez bien que l'hypocrisie, c'est quand on feint de croire qu'une certaine chose est la même chose partout. Vous savez très bien qu'à Paris le socialisme est un noble jeu et qu'il ne peut être à Chesnevailles qu'un mouvement de haine et de cupidité. Oh ! vous le savez mieux que personne et, pourtant, vous refusez d'en convenir, même dans votre caboche. Mais bon Dieu, mais l'hypocrisie, c'est aussi quand on vient s'asseoir devant chez Taille comme on irait à la terrasse de la *Coupole*, tout en sachant parfaitement qu'il n'existe entre les deux endroits aucun rapport possible et en se disant néanmoins : le devant de chez Taille est au village ce que la *Coupole* est à Montparnasse. Relativement. Proportionnellement. Compte tenu. Toutes choses égales. Vous m'écœurez. Vous me venez dans le nez. Ne ricanez pas, je vous dis... Si j'avais vingt ans de moins, seulement vingt ans, je vous ramènerais à la maison à coups de semelle dans le cul. À la fin.

– Ne dites donc pas des gros mots, Victor, vous n'avez jamais autant l'air universitaire. »

Tante Sarah, au lieu de céder, vint assidûment chez Taille, certains jours deux fois. À la maison, elle eut à soutenir de durs combats. Aux repas, les époux avaient tant à se jeter à la tête qu'ils parlaient en même temps avec un grand bruit que Janette entendait de la cuisine. L'oncle Victor ne décolérait pas, il pensait que sa vie était brisée et il aurait voulu pouvoir le dire sans faire sourire. Il en voulait aux Juifs, aux femmes, aux habitants des villes. Le jour que Marthe vint le trouver pour le mettre dans son jeu, il était malheureusement dans ces dispositions.

Depuis sa brouille avec tante Sarah, Marthe n'avait aucun moyen de gagner l'oncle Victor à sa cause, sauf à l'entreprendre elle-même. Elle y pensait, mais, par esprit d'économie, elle hésitait à jouer ce qui lui semblait être une de ses meilleures chances. S'il se dérobait à son tour, elle restait réduite à elle-même, à ses frêles espoirs de naguère.

L'oncle se montra brutal et non pas seulement

par mauvaise humeur, mais par méchanceté. Il n'aimait pas Marthe. Il s'étonna plus que de mesure. Pourquoi s'avisait-elle de vouloir changer d'existence après dix-sept ans de mariage ? Il était trop tard. Hyacinthe ne pouvait plus entrer dans l'enseignement et il n'avait pas la moindre chance de trouver en ville un emploi à faire vivre décemment quatre personnes. Voilà qui réglait la question. Subsidiairement, il déclara que quand un homme se consacrait de toutes ses forces à la tâche de faire vivre une famille, l'épouse devait se tenir pour trop heureuse et ne pas contrarier ses efforts par une volonté capricieuse et égoïste. Marthe fut constamment maladroite. Elle n'avait retenu aucune des habiletés dont tante Sarah lui avait donné le modèle, les quelques fois où le problème avait été effleuré en famille. Le meilleur de ses arguments était la promesse implicite faite par Hyacinthe avant son mariage. Elle avait cru, et tout le monde avait cru et l'oncle lui-même, qu'elle épousait un professeur. On avait abusé de sa jeunesse.

« Admettons que vous ayez à vous plaindre

des hasards de la vie, disait M. Jouquier. En tout cas, n'accusez personne. Si Hyacinthe est revenu vivre de la vie des paysans, c'est bien à cause de vous. Il aurait pu, quand il préparait ses examens, connaître une jeune fille de la ville. Je l'avais introduit chez plusieurs de mes collègues. Normalement, il devait épouser la fille de l'un d'eux. Il ne l'a pas fait parce qu'il vous a connue. Mais croyez-vous que s'il était devenu le gendre d'un professeur ou de n'importe quel homme de la ville, il serait revenu à sa charrue ? Mais non, il ne le pouvait qu'avec vous. En réalité, c'est donc vous qui lui avez fait manquer sa destinée de citadin. »

Marthe en était tout éberluée. L'oncle eut encore quelques réflexions pointues sur les forestiers et leurs défauts de caractère. Pour finir, il se mit à ironiser et à parler plaisamment des sauvageonnes qui rêvent automobiles et bals de préfecture.

Ce nouveau coup laissa Marthe désemparée. Non seulement ses espérances étaient anéanties, mais ses rêves lui semblaient vains, presque

stupides. Elle n'avait pas l'habitude de l'ironie et les coups assenés par l'oncle Victor avaient porté beaucoup plus qu'il ne croyait lui-même. De tous ses projets, il ne restait que de la honte et de l'amertume. Elle se méprisa d'avoir été assez naïve pour attendre le changement d'un miracle. Mais le plus douloureux pour elle était de penser qu'avec une autre femme, Hyacinthe eût connu d'autres destins.

Quelques jours démontée, la rage et la haine lui rendirent le goût de vivre. Elle rêva de vengeances. La plus belle eût été de s'enfuir, de recommencer la vie à Dôle ou dans quelque autre grande ville, et d'infliger ainsi un démenti à l'oncle Victor. Malheureusement, la preuve semblait faite que de telles ambitions étaient irréalisables.

Dans le courant de septembre, Marthe fit des confitures. Quand elle eut couvert ses pots, il lui vint une idée. Retirant de leur vitrine les quinze tomes des *Origines du Jansénisme*, elle leur substitua deux rangs de ses pots de confitures. Ceux de la rangée du haut étaient presque tous

aux prunes : de la rangée du bas, pour un tiers aux abricots ; pour le deuxième tiers, aux tomates vertes et, pour le dernier, aux coings, aux groseilles et aux fraises. Cela faisait une très belle vitrine. L'oncle Victor, à qui il arrivait de rendre visite à son neveu pour la seule joie de voir son grand œuvre en belle place, ne put cacher son dépit à la vue des pots. Dans le mois qui suivit, il ne vint qu'une seule fois chez Hyacinthe.

# XI

Après avoir délaissé pendant plus d'un mois la chienne de chez Chantremain, Museau rêva d'elle un après-midi qu'il dormait dans l'ombre de la margelle du puits. Couché sur le flanc, il croyait courir dans un sentier dangereux que rien ne défendait contre le regard de Marthe et il se sentait si nu, si exposé, qu'il allait de toutes ses forces. Endormi, ses pattes de devant marchaient, sans trouver d'appui, à une cadence pressée. Parfois, rêvant qu'il était fatigué, il poussait un très long soupir, ses pattes ramaient plus lentement et finissaient par s'arrêter. Le sentier lui était inconnu et semblait ne mener nulle part. Museau craignait d'être égaré sur une terre sans maisons, sans pays, sans fin, lorsqu'il fut ému d'une odeur qu'il reconnut aussitôt pour être celle de Follette Chantremain. Il prit le vent, ne sentit plus rien et demeura immobile, plein d'incertitude, le ventre à l'amour, la tête au

mystère. D'anxiété, il cessa de ronfler et se mit à gémir, d'abord à petits coups, et de plus en plus fort.

« Viens-t'en avec moi, grand capucin, non pas de pialer on ne sait pas pourquoi », dit Marthe, et du pied, elle lui toucha l'arrière-train.

Museau s'éveilla et se dressa sur ses quatre pattes aussitôt, la gueule levée vers sa maîtresse. Une seconde leurs regards s'appuyèrent l'un à l'autre et celui du chien vacilla un peu. Depuis quelque temps, il lui semblait que Marthe lui accordât plus d'importance, comme cherchant à supprimer la distance qui les séparait d'habitude, et il en était bouleversé. Baissant la tête non pas servilement, mais en adoration, il se poussa dans ses jambes, se frotta à elle de tout son poil, lui lécha un pied, une main. Elle le laissa faire et, ce qui n'était jamais arrivé, le caressa. Il perdit la tête et se mit à japper, sautant après elle et la bousculant.

« Finis de pousser, sale carne », dit-elle d'une voix déjà irritée.

Derrière la maison, dans le pré, Hyacinthe et

les deux enfants étendaient le regain dont l'odeur violente venait jusqu'à Marthe. Lucien apportait à son père presque l'aide d'un homme, travaillant sans distraction. Pour Marie-Louise, c'était plutôt un jeu sérieux, assez amusant pour qu'elle eût refusé à sa mère de l'accompagner en commission. On lui avait donné un semblant de fourche, taillée dans une branche de frêne et durcie au feu. Elle était moins vive que le garçon, mais sur la qualité du travail, il n'y avait guère à redire. De temps à autre, Hyacinthe se retournait pour jeter un coup d'œil sur ses enfants et apprécier leurs efforts. Il les entretenait gravement, comme des compagnons sur lesquels il eût compté pour la récolte, et non pas comme des bénévoles. À de grandes personnes, il n'eût point parlé d'un autre ton. Son attitude n'avait du reste rien d'étudié, c'était celle qu'il adoptait ordinairement avec Lucien et Marie-Louise sans même y penser.

Marthe, déjà sur la route, s'arrêta pour regarder son mari et ses deux enfants qu'elle pouvait apercevoir au fond du pré. Tout à l'heure, elle travaillait avec eux et, songeant à un achat

qui ne pouvait se remettre, elle avait laissé la fourche pour un moment. Il s'agissait d'aller chez Taille choisir de la tresse, certaines espèces de boutons, et d'autres accessoires dont elle avait besoin pour travailler au trousseau de Lucien, car le garçon entrait au collège en octobre. À l'instant de quitter le pré, elle avait proposé à Marie-Louise de l'accompagner et la fillette répondait non, avec un regard vers son père, qui semblait lui faire hommage de sa bonne volonté. Sur le coup, Marthe en avait eu un pincement au cœur. Depuis, elle n'avait presque pas cessé d'y penser. Le refus de Marie-Louise, qu'elle eût trouvé naturel en un autre temps, lui faisait d'autant plus mal qu'il lui arrivait maintenant de faire des confidences à l'enfant. L'abandon, la trahison, lui semblaient gagner autour d'elle comme une peste. Chaque jour, sa solitude devenait plus sourde. Au bout du pré, elle vit les enfants s'approcher du père, lui parler, et le tableau de cette intimité la fit souffrir. Elle se détourna, les cils battants, et songea : « Voilà que je suis jalouse d'eux, maintenant. » Museau, qui s'était arrêté, reprit le départ avec une certaine

exubérance, car son rêve de tout à l'heure revenait l'inviter.

« Tranquille, charogne ! ne viens pas commencer ! » cria-t-elle.

Museau, honteux, prit le pas de compagnie, marchant de front avec sa maîtresse. Elle l'avait déjà oublié, toute aux sombres jouissances de remâcher sa peine, de compter ses plaies : en quelques jours, les deux vieux Jouquier étaient devenus ses ennemis. Lucien la quittait pour aller au collège. Marie-Louise lui tournait le dos, lasse d'une mère malheureuse. Hyacinthe l'ignorait, montrant même parfois une indifférence hostile. Rien qu'en faisant le tour de la famille, Marthe pouvait se saouler de tristesse. Et dans le village, elle n'était ni moins seule ni moins perdue que parmi les siens. Depuis plus de quinze ans qu'elle vivait sur la plaine, elle n'y avait recherché l'amitié de personne et s'était au contraire complu à l'idée de n'être à Chesnevailles qu'un hôte de passage.

Assise devant chez Taille, tante Sarah vidait une canette de bière avec la Léontine Granvalet.

À la vue de Marthe, elle tendit les mains et s'écria :

« Chérie, quelle bonne surprise ! Mais venez donc vous asseoir, il fait si chaud !

– Je vous remercie, dit Marthe. Mais j'ai du travail qui m'attend.

– C'est vrai, fit tante Sarah, nous sommes brouillées. Je n'y pensais déjà plus. »

Elle rit et ajouta pour la femme de Granvalet :

« Vous ne savez donc pas que notre petite écervelée avait projeté de quitter le pays avec Hyacinthe et toute la famille pour aller vivre en ville ? et que moi, bien plus folle encore, j'ai cru bon de l'y encourager, jusqu'au jour où, naturellement, je me suis reprise... »

Elle parlait sur un ton d'aimable papotage, comme à un thé.

« Depuis ce jour-là, dit-elle encore, on m'en veut ! Ah oui, on m'en veut... »

La femme de Granvalet se mit à rire, par politesse. Marthe, les joues empourprées, resta un moment sans voix. Pour se donner une

contenance, elle appela Museau et, tournant la tête, s'aperçut que le chien n'était plus là.

« Tiens, il est parti, balbutia-t-elle.

– Ne vous inquiétez pas, mon enfant. Il aura encore couru chez Chantremain. Vous allez le retrouver.

– Je vais faire mes commissions. »

Marthe entra dans l'épicerie et se fit présenter par Taille des cartes de boutons. Rouge encore de colère et de confusion, elle les prenait dans ses mains sans les voir et, contractée, revivait la scène de la minute passée, essayant de s'imaginer la figure qu'elle y avait faite. À dessein, elle fit traîner les achats, car elle avait besoin de méditer ce qu'elle dirait à tante Sarah en s'en allant. Elle ne voulait pas être aimable et souhaitait pourtant que son attitude ne parût pas trop singulière à Léontine Granvalet.

Son cœur battait avec violence lorsqu'elle repassa devant la table. Marquant un simple temps d'arrêt, elle dit d'une voix unie, sans trouble apparent :

« L'ouvrage me presse d'aller, je vous dis au revoir.

– Allez, mon enfant, allez », répondit tante Sarah avec un soupir, et, Marthe s'éloignant déjà, elle ajouta d'une voix qui montait à mesure qu'augmentait la distance :

« J'espère que vous n'allez pas bouder toujours, dites ? Comprenez donc que vous n'avez pas d'amie plus sûre que moi... »

Marthe s'éloigna sans se retourner, ni répondre. Maintenant délivrée du souci de se composer un visage, elle put se laisser aller à son indignation des bavardages de tante Sarah. En pensant qu'une ambition encore secrète, dont elle avait fait si grand mystère pendant tant d'années, venait d'être livrée ainsi à la curiosité de la femme de Granvalet, autant dire de tout le village, Marthe sentit les larmes lui monter aux yeux. Tante Sarah et le vieux Jouquier ne seraient plus seuls à rire de sa naïveté et, bientôt, elle ne pourrait plus traverser Chesnevailles sans entendre ricaner sur son passage. Tout en marchant, Marthe faisait des rêves de vengeance.

D'abord, elle se suicidait en laissant une lettre très dure pour la tante Sarah et l'oncle Victor. Les deux vieux en avaient tant de honte qu'ils se suicidaient à leur tour en laissant aussi une lettre. Sur ces entrefaites, arrivait un médecin habile qui la ranimait, la ressuscitait, mais qui ne pouvait rien faire pour les vieillards. En revenant à la vie, Marthe pardonnait à la mémoire des deux défunts et leur faisait faire des funérailles honorables. Ou bien elle rêvait qu'elle était seule à tenir un bureau de tabac à cent kilomètres à la ronde. L'oncle Victor venait dans son magasin et disait d'une voix sèche : « Un paquet de cigarettes jaunes. » À quoi elle répondait : « Des cigarettes jaunes, il n'y en a plus. » Et lui : « Comment, et tous ces paquets, là-bas au fond ? » Marthe : « Tout est retenu. » Alors l'oncle commençait à comprendre qu'il fallait parler d'un autre ton. Il demandait poliment, il priait, il suppliait. Elle était comme un roc. L'oncle se mettait à genoux. Non, non, non. Il lui baisait un pied. Touchée, elle ouvrait un paquet, y prenait une cigarette, la lui jetait sur le plancher. Il avait un bon regard de reconnaissance, et chaque fois qu'il avait envie

de fumer, il se jetait ainsi à ses pieds ou bien y envoyait sa femme.

De toute la journée, Gustalin n'avait pas pu travailler car, aux premières lueurs du matin, il avait vu passer sur la route, d'abord une file de onze camions et peu après quatorze voitures se succédant à intervalles irréguliers. Pendant vingt minutes, une bonne odeur de pétrole et d'huile de ricin avait flotté sur la maison et sur les jardins. L'un des camions était conduit par une femme habillée en blanc et l'une des voitures avait un klaxon inoubliable. Gustalin se demandait quel remous, quel caprice cosmique avait poussé, dans l'aube d'un matin de septembre, ces vingt-cinq véhicules automobiles sur la route départementale. Pareille chose ne s'était pas vue, même pendant la guerre. Depuis que la dernière voiture avait disparu de l'autre côté du village, il errait dans la cour et les environs, troublé, fiévreux, cherchant des signes sur la route et dans le ciel. Il arrêtait les passants ou les poursuivait pour les entretenir du prodige : « J'étais au lit, que je venais seulement de m'éveiller et je dis par un coup à la femme : j'en entends des drôles du

côté de la montée, en allant sur Dôle, passé le pont. Mais la femme, tu sais comme elle est. Ce n'est pas celle à s'intéresser à rien. C'est bon, moi je me lève, me voilà que j'enfile ma culotte. Le bruit montait, le bruit montait, tu croyais entendre rouler des orages sur les bois d'en haut... »

En compagnie de Museau qu'il avait surpris filant chez Chantremain et auquel il avait attaché sa roue de bicyclette autour du cou, il put parler longuement de ce défilé matinal et faire plusieurs suppositions intéressantes. Le chien, qui songeait avec un retour d'inquiétude à l'humeur étrange de sa maîtresse, se montrait d'ailleurs plus agité qu'à l'ordinaire et traînait sa roue presque sans repos au travers de la cour. Gustalin le suivait dans ses allées et venues et parfois en courant pour lui faire part d'une impression.

Quand Marthe fut en vue, Museau fila au fond du garage se cacher. Gustalin se disposait à recommencer le récit de son épopée, mais il la vit si pâle et si bouleversée qu'il n'y pensa plus. Elle fit bonjour d'un signe de tête et demanda, les

dents serrées, il semblait, par la colère :

« Museau ? »

Pensant qu'elle en eût uniquement au chien et craignant pour lui, il voulut donner à Marthe le temps de se calmer et commença d'une voix musarde :

« Il n'y a pas bien du mal. Comme je disais à Chantremain tout à l'heure, un chien, il faut savoir se mettre à sa place. Surtout qu'il n'a pas la raison... »

Mais elle ne l'entendait pas et marchait au garage. Il la suivit en silence. Sur le seuil, elle appela « Museau ! » d'une voix sans accent, effrayante.

Au fond du garage, dans la pénombre, il y eut un bruit de caisses remuées, mais rien n'en sortit. « Museau ! » dit-elle encore. Elle était devenue un peu plus pâle, ses narines se pinçaient, tous les traits de son visage se tiraient. Museau se montra enfin et, le derrière resserré, réduit à rien, la tête basse, le ventre par terre, il s'avança à travers le garage en traînant sa roue de bécane. Gustalin le

montra à sa maîtresse avec un mouvement de compassion, mais elle eut une façon de l'ignorer qui le glaça. Le regard fixe, elle suivait l'approche de Museau avec une sorte de fureur réglée, patiente. Terrifié par ce silence et cette immobilité, le chien rampait, sinuait, se tortillait. Marthe le laissa venir jusqu'à ses pieds et, sans une parole de reproche, se mit à le battre. Elle frappait sur la tête, sur le ventre, au hasard, parfois même heurtant la roue de bécane, accrochée au collier. Les gémissements de la bête ne l'arrêtaient pas et, au contraire, l'animaient à ces violences. À la fin, Gustalin osa intervenir. Comme il lui prenait les mains, elle les lui abandonna sans résister et fondit en larmes. Museau, qui n'avait plus rien à craindre, s'était assis à quelques pas, derrière sa maîtresse dont il regardait la silhouette avec vénération. Gustalin resta un moment muet devant ce chagrin qu'il croyait comprendre. Quand les sanglots s'espacèrent, il risqua :

« On se croit souvent plus malheureux qu'on n'est. Hyacinthe sera toujours le garçon sérieux, il aura beau faire... il te voit toujours aussi jolie

femme. »

Marthe, les yeux rougis et meurtris, regardait distraitement, dans le cadre de la baie, la descente du village ensoleillé.

« Hyacinthe est comme les autres, répondit-elle d'une voix fatiguée. Comme son oncle, comme sa tante, comme tous ceux d'ici, d'accord contre moi. En plus de ça, la culture, la terre, le fumier, il se plaît là-dedans, il ne veut rien savoir d'autre part. »

À ces derniers mots, Gustalin la regarda avec une vive curiosité, Hyacinthe ne lui ayant jamais laissé soupçonner qu'elle fût lasse de la vie paysanne. Il essaya de l'inciter aux confidences.

« C'est vrai qu'ils sont bien de la terre, tous d'ici. Ils ne comprennent pas que pour bien des natures, c'est surtout l'idéal qui compte. »

Marthe ne répondit pas à l'invitation et se contenta de hocher la tête.

« Je vois bien ce que c'est avec la femme, poursuivit Gustalin. C'est toujours la dispute à propos du pareil au même. La raison, c'est

qu'elle ne comprendra jamais. La Flavie, comme je dis souvent, ce ne serait pas la mauvaise femme, mais sitôt sortie de son fumier, ce n'est plus personne, voilà ce qu'il faut voir. Non pas que de gueuler avec elle, des fois j'essaye de la raisonner. Je lui explique ce que c'est qu'un garage, le fonctionnement, et la technique, la manière de gagner l'argent, je lui montre les preuves de tout. Eh bien, si je te disais pourtant qu'elle me répond avec des mots. Pourquoi ? Parce qu'elle n'a pas compris. Seulement, à la fin, il arrive une chose, c'est qu'on se lasse de tout, surtout moi. La Flavie, comme je lui ai dit, un jour qu'elle m'aura mal causé, je m'en irai d'ici pour toujours. L'autre semaine, ç'a été bien près. Un peu de plus, je partais monter une affaire, à Besançon ou n'importe où. D'après ce que j'en sais, je n'aurais pas de mal. Un bon garage que j'amortis en cinq ou dix ans, sans me passer de bien vivre à côté. Avec seulement soixante voitures à quatre-vingts francs, j'ai déjà mes cinq mille par mois rien que de location et sans me déranger. Et je ne parle pas des réparations, ni de la clientèle volante, ni de la

vente des voitures, tout ce qui rapporte le plus. Une fois installé, si je ne fais pas dix mille par mois, c'est que je ne veux pas m'en occuper. Surtout que j'ai facile de frauder l'impôt. Ah ! la femme commence à se mordre les doigts, je te garantis, et à se dire comme ça : "Mon Dieu, mon Jésus, si j'avais donc su." Mais, n'est-ce pas, c'est tant pis pour elle. Je la laisse où elle est, avec ses bestiaux. »

Gustalin parut considérer avec satisfaction le dépit de la Flavie, puis il se prit à sourire et ajouta en haussant les épaules :

« Je dis ça, mais je la fais venir quand même. »

Marthe, qui semblait s'intéresser beaucoup au projet, le reprit vivement avec une lueur de colère au fond des yeux :

« Mais non, laisse-la donc où elle est. La faire venir c'est de la bêtise. »

# XII

Ayant épuisé la joie de faire terrasse devant chez Taille et au moment où la campagne commençait à l'ennuyer, tante Sarah souffrit d'une situation chaque jour plus tendue entre les deux familles Jouquier. Marthe, par la fraîcheur de son accueil, décourageait d'aller la voir et, de son côté, s'était interdit d'entrer jamais dans la maison de l'oncle Victor. Les relations avaient fini par devenir très rares. Hyacinthe lui-même, qui restait à l'écart des querelles, était difficile à saisir. Quand on le rencontrait, il se dérobait à la conversation ou plutôt lassait par le peu d'intérêt qu'il semblait y prendre et même le peu de part. Ses réponses étaient distraites et, s'il regardait les gens aux yeux, il avait l'air encore de voir autre chose. Ses visites s'étaient espacées tout d'un coup et il évitait de passer devant la maison.

L'oncle Victor avait cru remarquer qu'on le

boudait. D'abord, il en accusa sa femme, disant qu'elle éloignait Hyacinthe par le scandale de ses beuveries publiques. Le froid persistant, il trouva plus digne de les tenir pour seuls responsables. D'ailleurs, il se défendait d'en être peiné et disait, en parlant de ses neveux : « Ils seront les premiers attrapés... nous, n'est-ce pas, nous avons une vie intérieure... » Il disait « nous avons » pour faire plaisir à son épouse et la récompenser de ne plus aller chez Taille, car il n'avait presque pas d'estime pour la vie intérieure des femmes.

Tante Sarah pressentait qu'en hiver, la vie à Chesnevailles, réduite aux conversations, toujours un peu aigres, avec le professeur Jouquier, devait être mélancolique. Janette se montrait maintenant sous un jour moins heureux qu'à ses débuts dans la maison, et le ton de ses paroles, une certaine réserve et méfiance, rendaient sa compagnie peu attrayante. Il y avait d'ailleurs, entre les deux femmes, cette affaire des gages, que la patronne pardonnerait difficilement. Quant aux indigènes, elle avait bien l'impression d'avoir épuisé toutes les distractions que pouvait offrir la découverte d'une variété

d'humains. Passé le plaisir de la surprise, on se rendait à l'évidence : ces gens-là ne se renouvelaient pas. Restait la prière, mais, durant la mauvaise saison, l'église n'était pas chauffée, il fallait prier à la maison et l'atmosphère n'y était pas. Pour toutes ces raisons, tante Sarah souhaitait vivement renouer avec les neveux. D'autre part, elle s'était prise pour Marthe d'une sincère affection, aimant et admirant chez elle une ardeur à imaginer, une violence des sentiments et, à la fois, certaines élégances qui manquaient justement par trop aux autres femmes du pays. Elle pensait avec peine à la grande déception qui devait la tourmenter.

Tante Sarah était d'autant plus inquiète qu'elle ne disposait d'aucun moyen d'action sur Marthe. Plusieurs fois, elle avait averti Hyacinthe, lui confessant même sa part de responsabilité dans les imaginations dangereuses que s'était forgées sa femme. Il avait répondu que c'était embêtant, qu'il avait toujours soupçonné quelque chose de ces folies et qu'au reste, tout finit bien par s'arranger. Tante Sarah pensa que le plus urgent, pour la ressaisir, était de rétablir entre les deux

familles des relations à peu près normales, et chargea le curé de préparer ce rapprochement. Elle se reposait sur lui du choix des raisons qui sauraient le mieux convaincre les neveux, l'avertissant simplement qu'il eût à leur donner un tour familier, populaire s'il pouvait.

Le curé veilla à la lampe trois jours de suite pour mettre au point son exhortation. Il avait d'abord songé à l'apologue des membres et de l'estomac, qui lui semblait très dans le ton, mais il doutait que des gens fussent assez naïfs pour s'en émouvoir, sans compter qu'il n'est jamais bien flatteur d'être comparé à des membres, et l'oncle, de par son âge comme de par sa situation, eût dû figurer l'estomac. Il décida enfin de développer cette idée que l'union des familles plaît à Dieu.

Un dimanche donc, après vêpres, il entra chez Hyacinthe, sous prétexte d'informer Marthe de la reprise prochaine des cours de catéchisme, car il fallait préparer Marie-Louise. Les enfants étaient au bois des Jacasses à cueillir des champignons. Au moment où le curé arriva, Museau se trouvait

dans la cuisine, épiant les allées et venues de Marthe dans la chambre à coucher où il n'était jamais entré, et il aboya d'une façon à la prévenir.

« Bonjour, monsieur le curé, dit-elle, entrez donc. Taisez-vous, charogne, et d'abord, couché ! »

Museau flairait la soutane en grondant, mais le curé, pareil à ces enfançons qui ne savent pas encore le danger, n'y prenait pas garde. Marthe considérait avec respect ce mince et triste visage d'un être aussi merveilleusement inapte à la vie paysanne. Il parla de catéchisme et s'informa si Hyacinthe était là.

« Je vais vous l'appeler », dit Marthe.

Vers deux heures après-midi, Hyacinthe avait hésité s'il irait chez Taille boire un coup et jouer aux quilles, mais entre le quart et la demie, le courage lui manquant, il s'était remis en tous les jours, pieds nus dans ses sabots, et, du haut de son fumier, il avait pissé en direction de la rivière avec le vent pour lui. Depuis, il était resté là ou alentour, à regarder les prés tondus, les arbres

déjà roux d'automne, les moutons du ciel, la terre alourdie par les pluies de la semaine et qui prenait une belle teinte plus chaude à l'endroit des premiers labours. Il avait suffi de quelques jours pluvieux pour que le fumier s'épanouît à nouveau, salissant tout, autour de la maison, avec ses traînées de sépia et ses flaques de noir purin. Il s'en dégageait une riche vapeur qui enveloppait Hyacinthe, entrait dans sa chemise et dans ses narines. Il respirait avec plaisir, tout en réchauffant le souvenir de son aventure, vieille de deux mois et si courte. Il voulait croire que chez l'oncle Victor, dans cette maison de rentier au jardin bien tiré, un amour comme le sien ne pouvait pas trouver une atmosphère favorable. Mieux lui eût convenu l'âcre senteur du purin que ces symphonies de parterres fleuris et d'eau de toilette. Il se prit à imaginer Janette dans le cadre familier de la ferme et sur cette odeur de fond qu'il respirait à larges narines. Elle y était du reste facile à situer et s'adaptait très bien à tout. Hyacinthe voulut se reprocher ces imaginations qui allaient déjà loin dans la trahison. Il eut pour Marthe un sentiment de pitié fugitif et songea

ensuite avec humeur qu'elle ne lui avait jamais inspiré le désir de regarder son ventre, même autrefois. Et il se rappela le soir où sa femme était entrée nue dans un rayon de lune. Il y pensait très souvent. Le souvenir de cette nudité abondante lui était devenu importun, parfois insupportable, car il venait brouiller l'image de Janette offrant son ventre au soleil, et Hyacinthe ne savait plus regarder Marthe ni lui parler sans sentir de la gêne. D'autre part, ses remords étaient rares et ne duraient pas.

« Il vient tout de suite, dit Marthe au curé, mais il faudra l'excuser. Tout à l'heure, il s'est déshabillé pour se mettre en tous les jours. On ne pouvait pas se douter non plus que vous alliez venir. Ce n'est pas souvent que vous nous faites visite, monsieur le curé, et pourtant, on en aurait besoin plus que personne. J'ai beau dire à Hyacinthe et lui faire mes remontrances, il reste toujours avec ses idées. Dans son fond, remarquez, il n'est pas si loin d'être pour l'église, mais ce qui l'empêche, c'est qu'il est fier. Bien souvent, je lui dis, viens donc à la messe. Tu n'en seras pas moins bien vu, va donc, il ne faut pas

croire. Et je me rappelle même un dimanche, tenez, monsieur le curé, le premier dimanche que j'ai mis ce tailleur-là. Il me trouvait belle, il me trouvait bien. Tellement qu'il avait des yeux drôles quand il me regardait, ah ! j'ai bien cru qu'il allait nous suivre. Il est pourtant resté avec Museau. Mais c'est pour vous dire qu'il n'aurait pas mauvaise volonté. »

Une ombre lente passa devant la fenêtre. Hyacinthe entra dans la cuisine et, après les politesses, offrit d'un vin blanc d'Arbois. Comme on était dimanche et qu'il venait très rarement, le curé n'osa pas refuser, quoiqu'il lui fût arrivé ainsi après boire, et dès le second verre, d'être pris de somnolence ou d'hilarité, ou encore des deux l'un sur l'autre ou à la fois. Il fit compliment du blanc et vint à son affaire. Le commencement fut assez pénible. En face des Jouquier, carrés, massifs, renflés, assis à pleines fesses, et qui sentaient la sueur, l'étable, le lait, le fumier, lui, le pauvre curé fluet, fragile, mal en vie, il se sentait menacé, opprimé, et, à chaque instant, il regardait dans sa soutane pour voir s'il y était encore. La cuisine était grande, la table

était grande, et le fourneau, le couperet, les andouilles pendues sous l'auvent de la cheminée, et le couteau à saigner, le hachoir, le tranchelard, le fusil à aiguiser, la boudinière, la marmite, tout était grand, et les Jouquier ressemblaient à un couple d'ogres.

« Le respect de la famille est la pierre angulaire de toute société...

– Buvez donc, monsieur le curé, disait Hyacinthe.

– Merci, monsieur Jouquier... assez, assez... De toute société...

– Encore un peu, vous n'en avez pas... encore un peu, là...

– Oh ! merci... merci... La pierre angulaire de toute société. Nous voyons aujourd'hui de hardis novateurs dont nous ne méconnaissons certes pas les bonnes intentions et, bien au contraire, de hardis pionniers, dis-je, prétendre que la famille est la pierre d'achoppement du progrès humain. Erreur trop évidente, n'est-ce pas ? Non seulement la famille est autre chose de tout

différent, mais elle est la condition même du progrès, de tout progrès, de la paix universelle, de la grande paix des hommes de bonne comme de mauvaise volonté. Et vous pensez bien que je ne me contente pas de l'affirmer. Je le prouve ! Suivez-moi : si j'appelle grand *A* le premier homme créé par le bon Dieu...

– Le premier homme, il s'appelait Adam, fit observer Marthe.

– Oh ! naturellement, dit le curé, je sais bien, Adam, c'est la vérité, vous avez raison, madame Jouquier. Mais je l'appelle grand *A* parce que c'est plus joli pour la démonstration. Si donc j'appelle le premier homme grand *A* et si petit *a* et petit *b* sont ses deux premiers enfants, et si je suppose d'autre part... »

Malheureusement, le prêtre s'embrouilla dans ses représentations algébriques et il lui fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour achever sa démonstration. Hyacinthe, qui était touché de voir le mal que se donnait son curé, le suivit autant qu'il put. À la fin, il crut comprendre que si l'esprit de famille avait toujours régné parmi

les fils d'Adam et les fils de ses fils, les hommes, n'ayant jamais été qu'un seul peuple, eussent vécu en paix. Même, il voulut bien admirer, ainsi qu'on l'y invitait, comment les raisons s'enchaînent pour, finalement, prouver Dieu, sans d'abord en avoir l'air, et il remplit le verre de son hôte. Le curé, qui avait soif, n'en fit qu'un coup et eut un long rire chevrotant.

« Permettez, dit-il à Hyacinthe qui prétendait mettre la conversation sur les surprises de la saison. Permettez, je crois avoir là quelques références... »

Il ouvrit son bréviaire qu'il tenait sur ses genoux et y chercha les Matines, pour lire certaines paroles des Pères de l'Église, qui lui semblaient appropriées. Le peu de vin qu'il venait de boire commençait à brouiller les lettres sur les pages.

« C'est curieux... Je ne vois pas... je ne comprends pas... »

Le curé se mettait les yeux dans son livre, aussi près que le lui permettait son grand nez transparent. Tout à coup, il se mit à rire, toujours

chevrotant.

« Par exemple ! dit-il. Ah ! par exemple ! Je me suis trompé ! Au lieu d'emporter mon bréviaire, j'ai pris mon dictionnaire philosophique de Brams et Apfel ! une distraction, probablement... mais c'est curieux !... mon Brams et Apfel ! »

Il devint sérieux et ajouta, en tournant les pages du gros livre :

« C'est d'ailleurs un dictionnaire admirable, très complet... Je l'ai acheté il y a deux ans, à la mort de ma mère. J'en rêvais depuis des années, il coûtait deux cents francs. Ma mère avait mis tout son bien en viager. Elle ne possédait plus en propre qu'une commode Louis XVI dont l'antiquaire lui offrait quatre cents francs. Quand elle est morte, j'ai hésité à la vendre. C'était un souvenir, je l'avais vue enfant. J'ai failli la garder, et puis j'ai réfléchi que le Dictionnaire Brams et Apfel, acheté avec un argent venant de ma mère, serait un souvenir aussi. Et, en effet, quand je le consulte, il m'arrive très souvent de penser à elle. Aujourd'hui, je ne comprends pas

comment j'ai pu m'en passer aussi longtemps. C'est vraiment une merveille... L'article Dieu est particulièrement réussi. Tenez, je vais vous en donner une idée... »

Le curé feuilleta son dictionnaire et dit en le refermant :

« Dieu est dans le premier volume et c'est justement le troisième que j'ai là. Tant pis... Mais comme nous le disions tout à l'heure, l'union dans la famille, s'il ne s'agissait vraiment que du bonheur d'une poignée de gens, ne mériterait pas qu'on s'y arrête... pardon, arrêtât, c'est le subjonctif. Mais avant tout, il importe de savoir que cette harmonie est voulue de Dieu et je vous prouverai qu'elle l'est. Notez bien, j'aurais belle de dire : l'ordre dans la famille n'est qu'un chapitre de l'ordre universel, catholique. Mais non, c'est trop facile, et nous admettons d'ailleurs de plus en plus que certains chapitres peuvent être au gré de l'individu sans que l'ordre général en soit altéré. Voyez, par exemple, ce que dit Brams et Apfel. Non, non, je vais m'y prendre autrement. Mais d'abord, je voudrais vous faire

examiner ce que peut apporter à certains concepts la réfraction des deux infinis prémonitoires indépendamment d'un rapport spatial. Et maintenant, je vais supposer que mon bréviaire est un omnibus animé d'une vitesse connue... »

Le curé avait posé son dictionnaire sur sa chaise et s'animait à sa nouvelle démonstration d'une manière qui étonnait le couple Jouquier, Marthe surtout. Elle ne l'avait jamais vu aussi allant et attendait une parole dont elle pût faire son profit, mais elle comprenait de moins en moins. Pour Museau, il s'était endormi dans un coin de la cuisine.

Enivré par l'Arbois et plus encore par les choses qu'il disait, le curé se sublimait, ouvrait des parenthèses invocatoires à l'intention de Platon, d'Abélard, et d'autres notoriétés. Cependant, Hyacinthe rêvait à des ventres d'anges adultes et Marthe priait Dieu de donner une grande force à son curé pour qu'il la délivrât de tous ses mauvais démons. Mais ayant administré toutes ses preuves et content de s'être acquitté de sa mission, le prêtre se rassit avec un

sourire d'innocence. Quoiqu'il les eût ennuyés, ses hôtes lui étaient reconnaissants d'être venu leur faire une visite. Ce grand garçon était un peu ahuri, mais sans malice. Quand il fut parti, Hyacinthe demanda :

« Tu savais donc qu'il viendrait, que tu avais gardé ton tailleur ?

– Non, bien sûr, sans quoi je ne t'aurais pas laissé te déshabiller, répondit Marthe. J'ai gardé mon tailleur, parce que ce matin, au retour de la messe, j'ai oublié de prendre chez Taille des choses pour ma couture et que je pourrais me trouver empêchée de travailler ce soir. »

Elle partit vers cinq heures, emmenant Museau avec elle. Les chemins étaient silencieux ; elle entendait, légers, les pas du chien dans ses pas. Tous les jours de la semaine, Museau était sorti avec sa maîtresse et, chaque fois, elle avait dû aller le chercher au garage de Gustalin. C'était pour elle l'occasion de longs entretiens sur la valeur des garages, les difficultés de se faire une clientèle, la concurrence, les rapports entre garagistes et clients, les bénéfices d'une

entreprise, les villes les plus favorables à l'automobile.

En arrivant en vue du sentier qu'il prenait d'habitude pour aller à la chienne, Marthe gronda Museau et lui donna une tape qui lui fit prendre le pas ralenti. Passé l'embranchement, elle se retourna, inquiète d'un bruit de pattes qu'il lui semblait entendre, et s'aperçut en effet que le chien continuait de la suivre, comme s'il n'eût pas vu le sentier.

« Tu ne vas donc pas chez Chantremain ? » dit-elle en s'arrêtant.

Il s'était arrêté lui-même, cherchant sur son visage le sens de ses paroles. Marthe regarda autour d'elle pour s'assurer que nul ne pouvait la voir et revint sur ses pas, offrant ainsi à Museau le moyen de rattraper l'occasion perdue. Il ne sut ou ne voulut pas en profiter et resta sur ses talons. Apparemment qu'il n'avait pas la chienne en tête. Marthe ramassa alors une pierre et la lui jeta dans le sentier. Pendant qu'il courait la ramasser, elle s'éloigna vivement sur la banquette du chemin, où l'herbe étouffait le bruit de ses pas. Comme

elle tournait la tête, elle sursauta.

Arrêté au coin de la haie et tenant la pierre dans sa gueule, le chien la regardait, curieux et surpris, semblait-il, de cette démarche furtive. Elle le rejoignit à l'embranchement et, le geste menaçant, proféra d'une voix sourde :

« Allez-vous-en !... Allez-vous-en ! »

La queue basse, il fit quelques pas dans le sentier et s'arrêta pour la regarder.

« Allez-vous-en plus loin !... Allez, allez !... Plus loin ! »

Après avoir fait quelque cinquante mètres, il s'assit à nouveau dans le sentier et les injonctions de Marthe ne le firent plus avancer. Toutefois, il n'osa pas revenir en arrière.

Gustalin était seul à la maison depuis le matin. La Flavie, partie à bicyclette pour un village voisin où demeurait sa sœur, ne devait rentrer que très tard dans la soirée. Invité à accompagner sa femme comme il faisait d'habitude, il s'y était refusé. Et maintenant qu'il repensait à cet audacieux refus, et bien qu'il eût invoqué un fort

mal de tête, il était partagé entre la fierté et la crainte de l'avenir.

La venue de Marthe un dimanche après-midi ne manqua pas de le surprendre et il n'aurait su dire s'il en avait plus de plaisir que d'appréhension. Depuis huit jours qu'elle venait régulièrement au garage, il se sentait très désorienté. Il y avait en elle un élan de l'imagination qui emportait toutes ses défenses. L'achat d'un garage en ville, qui, une semaine auparavant, était encore pour lui une simple vue de l'esprit, devenait en quelques jours un véritable projet. Du reste, tout n'était pas clair dans cette ardeur de Marthe à ourdir ainsi une machination contre la Flavie.

« Tu es au garage, je vois, dit-elle en arrivant.

– Bien obligé. Dans notre métier, il n'y a pas de dimanche qui compte. Le repos, on ne sait pas ce que c'est, chez nous autres. Et d'un sens, c'est compréhensible. Le client, il roule le dimanche comme aussi bien les jours de semaine et je dirai même, davantage.

– Bien sûr, le dimanche, c'est pour la

promenade. Moi, je suis sortie en commission et, une fois en route, le chien m'a encore filé par entre les mains. On a beau y faire attention, quand il a idée, il échappe toujours.

– Tiens ! dit Gustalin. Je ne l'ai pourtant pas vu passer et les Chantremain sont partis d'avant midi, en emmenant leur chienne.

– C'est drôle. Alors, il ne serait pas chez toi ? »

Elle avait la voix un peu altérée. Ils étaient à l'intérieur de la remise et Marthe, un peu plus grande que Gustalin, le regardait avec des yeux étranges qui faisaient monter en lui une angoisse. De temps à autre, elle détournait son regard pour jeter un coup d'œil au fond de la remise ou par la baie vitrée.

« Il ne serait pas des fois dans la grange ? demanda-t-elle après un silence.

– La grange ? mais non... la grange, elle est fermée...

– Des fois, elle a pu être ouverte un moment, est-ce qu'on sait... »

Gustalin baissa les yeux sous le pesant regard et se défendit en bégayant :

« Mais non, voyons..., mais non, comment il aurait fait ?

– Allons voir quand même.

– Comment il aurait fait ?

– Allons voir, je te dis. »

Il voulut protester encore, mais la voix lui manqua. Marthe se dirigeait vers la grange. Il la suivit par timidité, par déférence, et aussi parce qu'il la désirait. Quand ils furent entrés et qu'elle eut refermé la porte derrière eux, l'ombre les enveloppa et ils se sentirent comme dans une alcôve. On entendait à côté souffler et remuer les bêtes dans l'écurie. Gustalin dit quelque chose à voix basse, mais elle lui ferma la bouche avec la main et presque rudement. Leurs yeux s'habituaient à la faible lumière, l'ombre devenait pénombre. Marthe ôta sa jaquette, sa jupe, et les accrocha contre la porte de l'écurie.

« Marthe, murmura Gustalin, écoute-moi... »

Marthe ôta encore tout ce qui la gênait, puis

elle l’attira, le pressa contre elle.

« Hyacinthe, gémit-il, j’aime bien Hyacinthe...

– Moi aussi, souffla Marthe contre son oreille. Moi aussi. »

# XIII

Il y eut pour Marthe une semaine d'incertitude. Elle venait de conduire Lucien au collège de Dôle. Au retour, elle avait raconté sa journée là-bas, les achats, le plumier, le rond de serviette, le dentifrice, les parents des autres, le lit au dortoir, tu m'écriras, et l'adieu, un pauvre visage quand même. Elle de raconter, les autres d'entendre, on s'était mis à renifler en famille. Et pendant trois jours, chaque fois qu'on passait à table et qu'on voyait la place vide de Lucien, les cœurs se déchiraient au même endroit.

Bientôt, l'absent devint discret, les soupirs se firent de plus en plus rares, mais, pendant quelques jours, le couple s'était attendri sur le même propos et Marthe éprouvait presque un remords en face d'Hyacinthe. Elle se reprochait de l'avoir privé, pauvre homme, de son garçon. D'autre part, il ne s'était pas soucié, lui, en

renonçant à son métier de professeur, s'il engageait toute la vie de sa femme. Ce n'était pas une raison, parce qu'il avait eu les yeux tristes en pensant à son fils, d'oublier tous ses torts et encore moins de renoncer à se venger de l'oncle Victor et de tante Sarah.

Elle avait bâti un projet avec Gustalin, et un peu malgré lui aussi. Il devait l'enlever dans le courant du mois et l'installer à Dôle ou à Besançon, à la caisse d'un garage très moderne qui était encore à acheter. Malgré bien des remords, des accès de honte et de désespoir, Gustalin s'était laissé persuader qu'il le fallait ainsi. Elle avait eu l'art féminin de le prendre aux conséquences de sa faiblesse et de tirer à elle le bénéfice d'un plaisir pris ensemble. En outre, elle avait appris de tante Sarah comment mettre dans l'embarras les personnes sans malice en leur représentant les raisons de leur conduite et la nécessité esthétique d'y rester fidèle. À moins de confesser qu'il était un cochon et un malappris, le garagiste ne crut pas pouvoir se dispenser d'enlever l'épouse du meilleur ami. Ça le flattait aussi, pour dire tout. Il lui arrivait encore de

soupirer, parfois même à l'instant où elle l'attirait contre lui : « Un ami comme Hyacinthe ! » Elle répondait : « Justement », comme s'il n'y avait point d'amitié véritable sans quelques risques à courir. D'ailleurs, Gustalin n'était pas de taille à lui désobéir.

Il devait acheter un garage avec le produit de la vente de ses champs ou, mieux, d'un emprunt hypothécaire. Toute la difficulté consistait à négocier l'affaire à l'insu de la Flavie. Les entrevues avec le notaire devaient être secrètes. Gustalin aurait voulu en prendre prétexte pour faire traîner les choses, mais Marthe le manœuvrait et le stimulait rien qu'en dosant l'expression de ses sentiments et la chaleur de ses transports, ce qui lui était facile, car elle n'était jamais avec lui sur le point de perdre la tête.

Un soir de longue pluie, penchée à la fenêtre de sa cuisine, Marthe fermait les persiennes. Devant la campagne brouillée et ramollie, elle eut la sensation d'être cernée par l'ennui comme dans une île noire où la chance dût l'oublier. Marie-Louise était déjà couchée. Hyacinthe était

resté assis devant la table desservie et regardait dans le vide en se curant les dents de la pointe de son couteau de poche. Elle vint s'asseoir près de lui avec une corbeille de raccommodage, mais elle demeura les bras sur la table et mains jointes, la tête penchée, la lèvre lourde d'amer souci. Sans toutefois la regarder, car il craignait la conversation, Hyacinthe tourna légèrement la tête de son côté. Cet air de lassitude, ce repos sur le dîner, qu'elle s'accordait si rarement, l'étonnaient de sa femme. Il ne doutait pas que ce fût à cause de lui et pensait sans joie : « Heureusement, encore, qu'elle ne voit pas ce qui me tournevire dans la tête et par autre part. »

Elle qui pensait aussi : « Il pleut, je boite d'un garçon, je suis en pleine plaine. Par la pluie, et sans feuille, sans une, les bois étaient encore épais. Dans la maison de mon père, je disais loup-y-es-tu ? Mais pas fort, il était si près. Et aujourd'hui, plus peur de rien. Même à l'abri sous mes persiennes, je vois pleuvoir autour d'ici, pleuvoir sur Tassenières, pleuvoir sur Oussières et sur Bretenières. Lui, l'homme, il est là, à se curer les dents avec son couteau, le ventre plein,

les yeux perdus. Au fond, il a bien mérité que je fasse l'amour avec un autre. Il y a quinze ans, et dix, et cinq, peut-être moins, je ne savais jamais qu'il pleuvait. Il y a quinze ans, d'avoir manqué la vie en ville, c'était moins dommage qu'aujourd'hui. »

Le chien dormait sous le fourneau, le chat sur la chaise à côté de l'horloge. Hyacinthe sentait la détresse de sa femme comme l'accompagnement bien venu, harmonieux, de sa propre mélancolie. En cette minute, il admirait que la vie fût aussi bien ordonnée. Ils s'accordaient parfaitement. Ils avaient l'un et l'autre une peine cruelle. Le soir, ils s'en jouaient un air après avoir mangé de bon appétit, en attendant de s'endormir d'un bon sommeil. « Plaisirs de la quarantaine », pensait-il.

« Hyacinthe ? » dit Marthe en le regardant.

Il mit du temps à être à la question. Ensuite, il négligea de répondre, autant par paresse que par méfiance. Pour témoigner de son attention, il n'avait qu'un signe à faire ou un son à émettre et si discret, qu'il lui sembla pouvoir s'en passer. Il s'écoula ainsi une longue minute et Marthe

demanda encore, mais plus bas :

« Hyacinthe ? »

Cette fois, il eût voulu répondre, mais il se sentait engourdi. Enfin, après un long silence, il demanda lui-même :

« Tu m'as parlé ?

– Non, rien.

– Tu m'as dit : Hyacinthe... »

Sans attendre la réponse, il se prit à bâiller et à s'étirer. Marthe, qui le regardait avec des yeux luisants de colère, lui dit :

« Tiens, à propos, il paraîtrait que Gustalin est dans l'idée d'acheter un garage en ville, Dôle, Besançon, Dijon, il ne sait pas bien...

– Il ne m'en a pas parlé, s'étonna Hyacinthe.

– C'est peut-être une chose qu'il a dite en l'air. Quand même, je me demande s'il aurait des chances de réussir.

– Aussi bien qu'un autre, mais je ne peux pas croire qu'il y pense. À quarante ans, on a beau dire, on a passé le temps d'apprentissage. Et lui,

il en a quarante-cinq...

– Mais tu dis qu'il réussirait...

– Question de réussir, je ne dis pas. Mais ce n'est pas tout et il le sait bien. Au fond, Gustalin ne se plairait pas d'être ailleurs qu'à Chesnevailles. En tout cas, je suis tranquille, jamais la Flavie ne le laissera partir. Je ne sais pas si c'est parce que les jours raccourcissent, mais moi, je me sens déjà sommeil. »

Les deux jours qui suivirent cette conversation, Marthe négligea Gustalin et même l'évita. Par contre, elle souhaitait rencontrer tante Sarah ou l'oncle Victor. Elle attendait d'eux une improbable réparation ou, à défaut, un changement d'attitude ou une parole qui apaisât son amour-propre. Mais les vieux restaient invisibles. Tante Sarah venait de découvrir les Michelet dans la maison face à la sienne et ne faisait plus que le va-et-vient entre les deux seuils. Pour l'oncle Victor, il faisait le plan d'un ouvrage de critique qui devait venir en appendice aux quinze tomes des *Origines*. Il ne prenait que de courtes récréations pour trotter au cimetière et

se mirer dans le rectangle de terre sur lequel il avait jeté son dévolu.

Le dimanche, bien qu'elle ne passât plus prendre sa nièce, tante Sarah était toujours exacte à la messe et rien ne semblait plus facile que d'avoir un entretien avec elle au sortir de l'église. Mais il aurait fallu aller la chercher dans les groupes où elle bavardait, montrer une volonté de composer, et Marthe ne s'y résignait pas.

Un matin, Hyacinthe était aux champs, et Gustalin arriva à bicyclette. Ses yeux étaient fiévreux, ses rides plus soucieuses.

« Je viens de voir Hyacinthe qui s'en allait vers la Sablette, dit-il en poussant la porte de la cuisine.

– Qu'est-ce que tu viens faire ? Tu n'avais pas besoin de venir ici. »

Elle le regardait sans aucune tendresse, mais avec reproche, comme si tant de hardiesse l'eût choquée. Gustalin admit le reproche, car il recula jusqu'au-delà du seuil.

« Mais non, entre, dit-elle, ce n'est pas la

peine qu'on te voie dehors. »

Il fit quelques pas dans la cuisine, la porte restant ouverte derrière lui. Museau, qui l'avait accueilli avec une certaine réserve soupçonneuse, tournait autour de lui et le flairait longuement. Il le reconnaissait pourtant et se souvenait même de l'avoir vu assez souvent à la maison. Mais ce matin, sa présence lui semblait étrange. Comme il mettait le nez à la porte, il vit la bicyclette du visiteur, appuyée au mur. Une seconde, il ferma les yeux et, sous ses paupières, se composa une image baroque, néanmoins satisfaisante, rassurante même, et qui le chatouillait de curieuse façon, comme s'il eût été au bord d'une sensation inconnue. Museau allait peut-être apprendre à rire, mais l'image se défit aussitôt sans qu'il pût la retenir. C'était celle de Gustalin tournant autour, du puits avec une roue de bécane attachée au cou.

« Qu'est-ce que tu veux me dire ? demanda Marthe.

– Je viens te dire que j'ai l'argent. J'ai dix mille francs. »

Ils restèrent un long moment silencieux, sans oser se regarder, le cœur serré par cette mise en demeure des événements. Marthe, qui avait mené le jeu, ne se sentait pas plus forte que lui. Ils connaissaient bien leur faiblesse à l'étonnement qu'ils avaient de cette réussite, sachant qu'ils s'étaient ingéniés, l'un comme l'autre, à défaire d'une main ce qu'ils faisaient de l'autre.

« Alors ? souffla enfin Gustalin.

– Alors ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi ?

– C'est pourtant toi qui décideras.

– Il n'y a rien à décider, dit Marthe. Tu n'as qu'à faire ce qu'il faut. Tu n'as pas besoin de moi, je suppose ?

– Pas besoin de toi ? fit Gustalin, l'air inquiet. Je ne sais pas si je comprends bien...

– Que je décide n'importe quoi, ce n'est pas ce qui changera rien à tes affaires. »

Il devint rouge et répondit : « Allons, dis tout de suite que tu ne veux plus partir.

– Mais non, se défendit-elle, mais non. Si je

peux partir, je partirai.

– Si tu peux ? avant-hier, tu ne me parlais pas comme ça, et depuis le temps que tu me presses. Tu n'attendais plus que moi, j'étais en retard, toujours en retard... Je ne vois pas de mal à ce que tu te ravises, bien sûr, mais dis-le tout de suite. Hier soir, je suis rentré chez moi avec l'argent. La Flavie ne sait rien, mais j'ai peur quand même. Je n'ai plus la tête dans mon ordinaire, elle peut me trouver des drôles d'airs. Heureusement, comme je dis souvent, ce n'est pas la femme à comprendre. Mais les choses, un beau jour, finissent par se savoir. Après tout, une hypothèque, ce n'est pas un secret. Depuis que j'ai l'argent, je ne vis plus. Une semaine comme ça, non je ne pourrais pas. Si on doit partir, ce sera demain ou après-demain, mais pas plus tard. Et si tu décides de rester, je rembourse. Pour les intérêts, je m'arrangerai. Je rends l'argent, je reste aussi. Mon garage est petit, entendu, mais, au moins je n'ai pas de concurrents. Les affaires ne vont pas si mal.

– Je ne peux rien dire aujourd'hui, fit Marthe.

Attends jusqu'à demain. »

Elle eut un soupir et Gustalin lui parla plus doucement, car, jusqu'à présent, l'amour avait été à peine sous-entendu.

« Tu feras comme tu voudras. Tu sais bien que tu as le droit de tout. D'un côté, partir, je ne demande pas mieux. Si, maintenant, il fallait rester, un jour viendrait que je dirais tout à Hyacinthe. Je lui dirais, fends-moi la gueule... ou peut-être, je n'oserais pas...

– Laisse-moi encore deux jours, dit Marthe. Après demain lundi, je te dirai oui ou non. »

Sur la fin de l'après-midi, elle alla à confesse dans l'espoir que le curé, mis au courant de ses hésitations, saurait l'amarrer solidement dans le bon chemin. Il l'entretint savamment du bien et du mal et, parlant de la Sainte Vierge, crut bon d'insister sur saint Joseph qui est un excellent saint, mais dont les mérites provoquent l'estime plutôt que l'admiration. Pour pénitence, il prescrivit donc, en outre des *pater* et des *ave*, la récitation des litanies de saint Joseph.

« J'ai lu, dit-il, que ces litanies étaient parfois souveraines dans les cas de concupiscence adultérine et d'instabilité conjugale. Pour ma part, je suis sceptique et, d'ailleurs, il me déplaît de considérer ces invocations comme des remèdes. Naturellement, il ne faut pas oublier votre pénitence. Mais quand vous serez tentée par le démon, vous n'aurez qu'à vous dire qu'en péchant vous offensez Dieu. C'est bien simple. Du reste, la voix de votre conscience vous avertira, si vous êtes un peu attentive. »

Ces commentaires du curé ne répondaient pas aux nécessités de la situation. Mais le pire était qu'il eût une voix sans accent qui franchissait la grille comme un bruit monotone et mauvais conducteur de Dieu. Par ailleurs, aucun sex-appeal. Marthe sortit du confessionnal avec froid au cœur. Les litanies de saint Joseph, imprimées avec des lettrines gothiques, comme on voit sur les menus d'hostelleries, étaient accrochées sous verre devant la statue de l'intéressé. Marthe les lut à voix basse trois fois de suite et promit au saint deux cierges à quatre francs pièce si tout s'arrangeait pour le mieux, c'est-à-dire si elle

pouvait à la fois partir et ne pas partir. Le soir, elle récita dans son lit ses *pater* et ses *ave* et crut qu'elle devait à la religion de se refuser aux justes entreprises d'Hyacinthe.

« Je communie demain matin.

– Je ne vois pas le rapport, fit Hyacinthe, non sans hypocrisie. Le curé ne t'a pas défendu.

– Non, dit Marthe. Mais quand même.

– Comme tu voudras. Moi, je te disais ça parce que c'est samedi.

– Bien sûr, mais dans ces cas-là... »

Hyacinthe tourna le dos et Marthe regretta. Pour une fois où il était dans ces dispositions, elle devait se dérober et peut-être laisser passer l'occasion de se confier à lui.

Le lendemain matin dimanche, elle attendit la communion avec espoir. Quand elle quitta la sainte table pour regagner son banc, il y eut par l'église un souffle d'admiration et de respect. Les yeux baissés, le visage pur et illuminé, elle semblait suivre en elle-même l'épanouissement du dieu. À la sortie de la messe, tante Sarah lui

cria par-dessus quinze têtes :

« Marthe ! mon enfant, vous étiez adorable ! Je le dirai à Hyacinthe quand je le verrai ! Je lui dirai qu'il vienne à la messe pour vous voir ! Au fait, j'espère que vous ne boudez plus... »

Les gens regardaient Marthe, regardaient tante Sarah et murmuraient. Marthe fut choquée par ces façons cafetières de héler en public sur un propos aussi intime et répondit très froidement. Tante Sarah se mit au diapason, mais, dans le ton et dans les yeux, la réserve ironique et bienveillante des personnes distinguées qui descendent à une leçon de choses. Ce jour-là, elle crut de bonne foi à la méchanceté de sa nièce. Sur le chemin du retour, Marthe disait à Talentine :

« Pour qui donc est-ce qu'elle prend les gens, qu'elle me parle devant eux comme s'ils n'étaient pas là ou comme s'ils ne comprenaient pas ? »

Et l'oncle Victor à sa femme quand elle lui conta la chose :

« Vous vous croyez toujours dans un salon. Vous avez affaire ici à des gens civilisés. On ne

se conduit pas avec eux comme avec de simples gens du monde. »

Marthe, tout en s'épanchant dans le sein de Talentine, songeait qu'elle avait manqué l'occasion d'un rapprochement et refusé ainsi une chance de se ressaisir. Demain matin, Gustalin attendrait sa réponse. Il n'y avait plus que vingt-quatre heures de réflexion. Elle eut un coup de terreur à la pensée que peut-être elle ne reverrait pas Talentine. Elle lui dit, au moment de la laisser regagner ses bois :

« Cet après-midi, j'irai vous voir avec la petite. »

Marie-Louise et sa mère furent chez Talentine de bonne heure. Museau les accompagnait. Dans l'unique pièce de cette maison bâtie en terre et en bois, il faisait une agréable chaleur. Les quatre murs étaient tapissés d'images, de photos, de bondieuseries, de pièces de dentelle et de macramé. Les meubles, les draps, les rideaux, tout était très propre, très frais. Marie-Louise se plaisait dans cette minuscule maison, jouant à des jeux simples avec Talentine, ou avec un lapin

blanc qui vivait là en liberté, ou encore lisant des almanachs. Souvent, à cette saison, le vent poussait dans les arbres de la forêt avec un grand bruit de mer, qui faisait peur et plaisir.

Marthe laissa Marie-Louise et Museau jouer avec Talentine et s'échappa toute seule dans la forêt. Elle marchait vite, vers les profondeurs et, négligeant les chemins et les sentiers, s'orientait sans même y penser. Les rares cris d'oiseaux, les craquements de bois mort, s'entendaient de loin et le bruit en durait longtemps. Elle était délivrée de tout souci, la tête libre, simplement heureuse d'être en accord avec le vent, avec le bruit du vent et les relents de la forêt d'automne. Surtout, elle aimait ce foisonnement d'arbres et de taillis, même dépouillés, cette densité de l'espace où l'esprit précédait toujours le regard et n'avait presque pas de contrôle à redouter. En traversant un chemin voiturier, elle vit sur sa main droite trois pies qui la regardaient, malheur, et se signa en récitant une incantation :

*Trois aigasses*

*Malaigasses*

*Passe, passe, passe...*

Peu après, elle arrivait à l'étang des Filles et à l'endroit même où elle souhaitait déboucher. Elle s'assit sur une grosse pierre au bord de l'eau. Les arbres ne l'abritaient presque plus, le vent ronflait à ses oreilles et soulevait à ses pieds de petites vagues qui retombaient parfois avec un bruit d'eau vive. La surface de l'étang des Filles était nette d'herbes et de roseaux, les berges sans buissons et largement dégagées. La forêt s'arrêtait tout autour, suivant un dessin irrégulier que Marthe connaissait bien. Elle animait des souvenirs de son enfance l'étang et les bois. Elle écoutait la cognée des bûcherons, le grand bruit sourd des arbres abattus, le passe-partout des scieurs de long, la chanson des charbonniers, la fine hache à équarrir, les fusils des braconniers. Toute la forêt bruissait du travail des hommes, de la vie des femmes et des enfants et, par les nuits sans lune, les loups-garous et les bêtes faramines venaient respirer près des gens. Sur l'étang

même, les maraudeurs péchaient à la lanterne et, dans la journée, les hommes hardis en surveillaient les abords dans l'espoir de ravir les diamants de la Vouivre. Parfois, Marthe se penchait sur l'étang et apercevait dans l'eau son fin visage de jeune fille, que ridait à peine le vent d'automne.

Le jour déclinant, il lui fallut regagner la maison de Talentine. Un raccourci l'amena au bord de la plaine et son cœur se serra en face de ce grand vide. Le village de Chesnevailles semblait une halte maussade au milieu d'un désert. Il lui souvint d'avoir vu autrefois, quand on vidait l'étang, les carpes et les tanches bâiller et haleter sur le rivage. Elle eut un mouvement en arrière pour se replonger dans les bois.

Marie-Louise lisait à Talentine une page d'almanach et Museau suivait avec émoi le lapin blanc dans ses bonds à travers la pièce. Marthe s'assit auprès de la petite fenêtre et regarda la nuit des sous-bois envahir la clairière. Les dieux de son enfance dansaient dans la pénombre et lui parlaient avec la voix du vent. Quand ce fut

l’instant de partir, elle embrassa Talentine avec emportement, la tint serrée longtemps contre sa poitrine, et puis posa sa tête sur son épaule.

« Dans tes dix-huit ans, je me rappelle, tu me serrais comme ça », lui dit Talentine en caressant ses cheveux noirs.

# XIV

Hyacinthe rentra un après-midi du moulin de Pessenon où il venait de mener son grain. Il tombait depuis midi une pluie serrée. En passant à Oussières, il avait pris Tournejai qui pédalait avec effort dans un mauvais chemin, la pèlerine trempée, déjà lourde. On avait mis la bicyclette sous la bâche et les deux hommes s'étaient assis côte à côte à l'avant, sous un grand parapluie vert. Personne n'était pressé, pas besoin donc de pousser le cheval. Tournejai parlait des pays qu'ils traversaient. Sa mémoire était vaste et il embrassait parfois près d'un siècle et demi.

« Tu connais pourtant la Frisée, oui ?

– Vous me faites rire, vous, Ernest, avec la Frisée ! C'est qu'il n'en manque pas, des Frisées.

– Mais, bordel de Dieu, la Frisée qu'elle avait trois filles. Allons, quoi. Trois filles qui restaient chez leur oncle Boissier, à Bretenières. Trois

jolies filles ma foi. L'aînée a marié un aubergiste à Paris et la deuxième un capitaine. Et la troisième a fait la vie, tu sais bien, elle a eu à Dôle un café... dans la rue Maillard, à main gauche en descendant sur l'hôpital...

– La Claudette, alors ?... Ah ! bon..., vous m'auriez dit tout de suite... Oui, maintenant, sa mère, je me rappelle.

– Aussi, je me disais, ce n'est pas possible. Eh bien, la Frisée, voilà sa maison, là-bas, entre les deux foyards. J'y ai posé une fenêtre en 88, pour te dire. Mais je les connaissais tous d'avant. Est-ce que la mère Cassignon n'avait donc pas épousé de première noce le Nestor Dupêcher ? Et Nestor, moi je le connaissais. Et son père aussi, je le connaissais, oui. Et je le connaissais, je vais bien te dire comment. Son père, le grand-père alors au Nestor, avait fait les guerres de la Révolution avec mon grand-oncle Lamain, et une fois, je ne sais plus déjà si c'est en Crimée ou en Cochinchine, une fois qu'ils se trouvaient d'être ensemble dans le désert, ils s'étaient acheté un serpent pour les deux. Dans ces pays-là, il fait

tellement chaud qu'on cherche à se faire frais de n'importe quoi, tu comprends. Mais Victor a bien dû le connaître... oui, ton oncle Victor. À propos, il ne sort plus guère. La saison probable ?

– Bien sûr, fit Hyacinthe. C'est comme Janette.

– Il commence à avoir de l'âge. Mais on dirait que le temps veut se ressuyer quand même. Le vent pousse, on dirait, sur le côté de ma main droite, en retirant sur le Petit-Villey.

– Oui. C'est comme Janette.

– Je te dirai, de ce temps-là, moi, je n'ai guère de goût. J'en entends qui disent : les menuisiers, beau ou pas, ils travaillent toujours. On travaille, affaire entendue, mais quand on assemble du fin, le bois devient traître à plus d'une fois. Ainsi j'ai connu un charron... »

En arrivant chez lui, Hyacinthe trouva Museau attaché à sa niche, ce qui n'arrivait jamais en semaine.

« Marthe a dû sortir, dit-il à Tournejai, et par ce temps-là, elle n'aura pas voulu l'emmener.

Restez donc le temps que je dételle. Vous boirez une goutte pour vous réchauffer. »

Tournejai l'aida à rentrer et soigner le cheval. Museau, qu'il venait de détacher, s'était assis sur le seuil de la maison et flairait la porte. Quand on lui eut ouvert, il fit lentement le tour de la cuisine et alla renifler à la porte de la chambre à coucher. Cependant Hyacinthe, ayant fait asseoir Tournejai, avisait au bout de la table une enveloppe sur laquelle il reconnut l'écriture d'écolière de Marthe.

*Mon cher Hyacinthe,*

*C'est pour te dire que je pars pour toujours. Je sais bien que tu auras de la peine, moi j'en ai aussi. C'est malheureux. J'ai emmené la petite avec moi. Je sais bien que tu auras de la peine, mais qu'est-ce que tu veux ? Je pars avec Gustalin pour vivre avec lui. Il ne faut pas lui en vouloir. Je t'ai préparé ton manger pour ce soir sur le fourneau, les légumes sont épluchés pour trois jours, j'ai eu du mal. Tu trouveras des œufs dans la corbeille, dans le placard, le rayon du*

*haut, une douzaine. Tu feras attention la grande casserole à faire chauffer de l'eau, la queue tourne des fois dans la main. Je t'écrirai pour la lessive. Il faudra faire attention à la Lunette, tu sais ce que le vétérinaire a dit pour le sec l'année dernière, il faut faire attention. Surtout n'oublie pas qu'hier, tu t'es dépêché de rentrer la luzerne pas bien sèche, à cause du temps. Pense à l'étendre dans la grange, autrement elle aurait vite fait de chauffer. Il y a un poulet qui ne mange que dans la main, je lui ai mis une marque rouge à la patte. Si tu as le temps, donne-lui. L'argent est dans le pot en terre où tu sais, tu verras, il ne manque rien. Le dimanche, quand tu te déshabilleras, range bien tes habits. Brosse-les aussi. Je pleure bien en t'écrivant. Hyacinthe, je ne sais pas comment dire. Je t'aime tellement. Je t'embrasse bien tendrement et Marie-Louise aussi.*

*Marthe.*

Alarmé par la pâleur d'Hyacinthe, Tournejai s'était levé de sa chaise.

« Ce ne serait pas une mauvaise nouvelle ?

– Ma femme est partie, dit Hyacinthe. Partie en emmenant la petite, pour s'en aller vivre avec... »

Il hésita à prononcer le nom, eut un sourire à peine ironique.

« ... avec Gustalin. C'est écrit.

– Le bordel de Dieu de cochon », gronda Tournejai.

Hyacinthe ne fit que hocher la tête. Il s'était assis sur la table, un pied par terre, l'autre pendant, et remuait ses souvenirs d'un mois. Rien dans l'attitude de Marthe, en ces derniers temps, ne lui paraissait étrange, et presque au contraire. À moins qu'il n'eût fermé les yeux et ne fût resté sourd à certains appels. Il finit par se souvenir de la soirée où Marthe, à n'en pas douter, avait souhaité qu'il l'interrogeât. D'autres signes de cette inquiétude lui revenaient à l'esprit.

Tournejai, malgré son affection pour Hyacinthe, ne put se défendre de le mépriser. D'abord, parce qu'il était cocu. Responsable ou

non, l'homme trompé laisse se corrompre un principe de gouvernement. Ensuite et surtout, Hyacinthe avait accueilli la nouvelle sans réaction virile. À le voir, il était trop clair que ce garçon-là ne balançait pas entre des résolutions violentes. Le menuisier espéra en vain un éclat.

« Elle reviendra peut-être, dit-il pour le provoquer.

– Je ne pense pas, répondit Hyacinthe. Gustalin, oui, peut-être. Mais Marthe, vous la connaissez mal.

– Et s'il revient, lui ? » demanda Tournejai.

Hyacinthe commença à montrer de la mauvaise humeur.

« Eh bien, quoi, s'il revient ? Vous voulez que je vous réponde quoi ? Qu'il s'attende à un coup de fusil ?

– Moi, mais non, je n'ai rien dit. Allons, voilà qu'il se fait tard.

– Asseyez-vous, Ernest. J'apporte la bouteille. »

Hyacinthe but posément, à petits coups, un

seul verre. La conversation se fixa un instant sur les semailles, puis il accompagna Tournejai jusqu'à sa bécane. Il ne pleuvait plus, mais le ciel était bas, le jour sombre.

« Tu m'auras bien rendu service, dit le menuisier. Sans toi, j'étais mouillé d'une belle.

– Sans vous, tout seul sur ma voiture, la route n'aurait jamais fini pour moi.

– Et je ne suis pas près d'oublier ton eau-de-vie.

– Quand l'année est bonne, on n'y a pas de mérite. Et ma fenêtre d'écurie, Ernest ?

– Ce sera pour la semaine qui vient...

– Oui, vous dites.

– Non, bordel de Dieu, c'est promis.

– Voilà qu'il fait froid et j'ai une vache fragile des bronches.

– Puisque c'est promis.

– Le bonjour chez vous, Ernest.

– Merci, pareillement chez Victor. »

Hyacinthe regagna la cuisine et, après avoir relu la lettre, la mit dans sa poche. Il entra dans la chambre à coucher pour y chercher, avec les traces d'un désordre, la confirmation de cet incroyable départ, mais rien n'était dérangé. Museau était entré derrière lui et flairait les meubles. Il s'arrêta au milieu de la pièce, leva la tête et, regardant son maître, fit entendre une longue plainte. Bouleversé, Hyacinthe se mit à gronder :

« Ne commence pas à faire tes façons, autrement tu vas voir ta gueule. Sors d'ici, d'abord. Je n'ai pas de temps à perdre à traînailler dans la maison. »

Laissant le chien dans la cuisine, il alla à la grange étendre la luzerne sur l'aire comme le lui recommandait Marthe dans sa lettre, et donner le fourrage aux bêtes. La nuit était presque faite quand il eut fini la besogne. Il ferma le poulailler et pensa tout d'un coup qu'il fallait traire les vaches et porter le lait à la fruitière. Marthe avait tout préparé à l'écurie. À côté du trépied de bois, il trouva la seille, la bouille avec le livret de la

fruitière passé dans le couvercle, et même une trappe d'eau propre pour se laver les mains. Il se mit à traire, non sans peine, car c'était ouvrage de femme, il n'en avait pas l'habitude. Les vaches se prêtaient mal à ses efforts et bougeaient sans repos, irritées par le rude contact de ces mains étrangères et maladroites. Quand il eut rempli la bouille et passé les bretelles de cuir qui la lui fixaient sur le dos, il alla chercher Museau à la cuisine et prit une pèlerine qu'il passa par-dessus son fardeau. Le chien était couché à sa place habituelle, la tête sur les pattes. À l'appel de son nom, ses oreilles remuèrent à peine. Il leva les yeux et les baissa aussitôt.

« Je te laisse la porte ouverte, dit Hyacinthe, si des fois tu voulais me rattraper... »

Sur la route, il se retourna plusieurs fois, mais le chien ne le suivait pas.

Hyacinthe s'étonnait un peu de n'être pas plus accablé. Il pensait avec chagrin à sa femme, à sa fille, mais n'avait guère l'impression de les avoir perdues. Pour le présent, il était d'ailleurs distrait par l'appréhension des regards curieux qui

l'accueilleraient sans doute à la fruitière, car si Tournejai avait gardé le secret sur l'aventure, la femme de Gustalin avait dû la répandre déjà. Au contraire de son attente, nul ne prit garde à lui, sinon pour le saluer au passage comme accoutumé.

Ce fut en sortant qu'il éprouva l'angoisse d'être seul. L'idée de rentrer chez lui, d'y être en tête à tête avec un chien malheureux, lui fit mal. Il eut peur de sa maison et décida de s'arrêter chez l'oncle Victor où on ne l'avait pas vu depuis plusieurs semaines. Il fut accueilli par Janette, avec froideur.

« Les patrons sont allés à Dôle, mais si vous voulez les attendre, ils seront là à l'autobus. »

Elle le fit entrer dans la salle à manger où brûlait un feu de bois dans un poêle de faïence. Depuis la porte, il vit les fauteuils, les tapis, le linge blanc de la table mise et il s'arrêta.

« Je suis bien sale pour entrer ici, et tout mouillé...

– Attendez où vous voudrez, dit Janette, vous

n’avez qu’à dire. »

Elle semblait à ses ordres et indifférente. Il essaya de saisir son regard, mais elle avait les yeux ailleurs.

« Je vais attendre dehors.

– Bon, dit-elle, comme vous voudrez. »

Ulcéré, les yeux brillants de chagrin, il se pencha sur elle.

« Qu’est-ce que tu as à me parler comme ça ? Tout de même. Je suis un chien, alors ? Tout le monde s’en va de moi, tout le monde s’écarte, maintenant. Mets-moi dehors. Et chassez-moi, tous que vous êtes. Me faire crever, me voir crever, hein ? sale petite vache... »

Janette s’était approchée de lui, pour être plus près de sa colère, en sentir la chaleur sur son visage.

« Va, je m’en vais, je ne salirai rien, ni tes planchers ni tes tapis. N’aie pas peur, je m’en vais. Choléra de gamine. Tes patrons, je ne veux pas les voir... »

Comme il s’échappait de la salle à manger,

Janette s'accrocha à son cou, il la bouscula pour passer. Elle l'embrassa plus fort, les mains nouées sur sa nuque. Il se déprit brutalement. La bouille, qui faisait une énorme bosse sous la pèlerine, bringuebalait dans son dos. Janette se laissa tomber à genoux sur le dallage du vestibule et lui serra les jambes.

« Hyacinthe, tu ne venais plus, tu ne voulais plus me voir. Depuis le jour, depuis le dimanche, tu ne m'as plus rien dit et voilà deux, voilà trois mois. Je me disais, c'était par ma faute, je me disais aussi, je lui dirai. Mais j'avais peur. Oh ! Hyacinthe... j'avais peur de toi. »

Troublé, il regardait d'en haut la nuque encore brune d'été, la jupe noire tendue sur l'arrondi de la croupe.

« Ma femme s'est sauvée, dit-il. S'est sauvée avec un homme en emmenant la petite.

– Hyacinthe, je n'en savais rien tout à l'heure... je t'aurais parlé autrement, je t'aurais embrassé d'abord... Mais j'irai chez toi tous les jours. Je resterai chez toi ou, si tu ne veux pas, je te ferai ton manger, ton ménage. Je sais bien les

hommes, il leur faut des femmes, ce sera moi. Tu ne réponds pas, j'ai été si malheureuse. Mais si tu veux retrouver ta femme, j'irai avec toi, je te la chercherai. Mais ne reste plus sans me voir... »

Janette pleurait, il vit ses épaules secouées et s'agenouilla devant elle. Il lui caressa les cheveux, les joues. Elle le regardait en balbutiant, les yeux encore pleins de larmes. Dans la poche de son tablier, elle prit un mouchoir, mais elle se trompa de visage et tamponna celui de Hyacinthe.

« Tu te rappelles, le jour, tu te rappelles ? Tu avais relevé ma robe haut, je sentais, tu me regardais le ventre. Regarde-moi encore, tiens, regarde-moi. »

Elle prit un peu de recul pour qu'il la vît dans la lumière électrique, puis elle étendit son dos nu sur un paillasson. Hyacinthe, sa bouille et sa pèlerine noire sur le dos, rampait entre ses jambes comme une lourde bête bossue.

En entrant dans le vestibule, tante Sarah entendit un cri plus doux qu'un souffle d'accordéon et vit d'abord cette monstrueuse forme noire dont les semelles, ferrées à gros

clous, raclaient et cognaient de la pointe sur le carreau. Un instant, elle resta saisie, presque peureuse, le dos appuyé à la porte d'entrée. Hyacinthe montra par-dessus la pèlerine un visage ennuyé.

« Eh bien, j'espère... » fit tante Sarah encore mal rassurée et déjà irritée.

Il y avait, dans cette étreinte sur le carreau, une hâte animale, un détachement des choses de l'intelligence, qui la blessaient profondément. De plus, elle était froissée qu'on n'eût même pas pris en considération l'éventualité de son retour. Hyacinthe se releva en essayant de masquer avec sa pèlerine le corps de Janette, mais sans y parvenir tout à fait. Voyant tante Sarah sur le point de s'éloigner en claquant la porte, il essaya de la retenir par une parole de regret.

« Que voulez-vous, soupira-t-il, à la campagne... »

Pensant que ce fût pour les ruraux une fatalité biologique de s'accoupler ainsi dans les vestibules, tante Sarah frémit d'avoir pu ignorer jusqu'alors une particularité aussi attachante. Elle

eut aussitôt une vive reconnaissance à Hyacinthe et à Janette qui venaient de la lui révéler.

« Évidemment, dit-elle avec un visage tout changé, la campagne... Mais quand vous êtes arrivé ici, est-ce que vous saviez ?

– Ma foi non, répondit Hyacinthe. Mais ces choses-là, c'est difficile à expliquer...

– Bien sûr, fit tante Sarah rêveusement. C'est un phénomène qui n'a pas encore été étudié. »

Janette, après avoir longuement pressé la main de Hyacinthe, regagna sa cuisine.

« Il faudra que nous reparlions de cette chose, dit tante Sarah à son neveu quand ils furent dans la salle à manger. Au fait, pourquoi ne vous voit-on plus ? J'ai voulu le demander ce matin à Marthe qui a pris l'autobus avec nous, mais elle était, comme toujours, sur la défensive, et d'ailleurs, nous n'étions pas l'une à côté de l'autre. Mais j'y pense, au retour, nous ne l'avons pas vue dans l'autobus... »

À cet instant, l'oncle Victor, qui était passé chez Taille acheter des cigarettes, pénétra dans la

pièce et Hyacinthe mit au courant les deux époux de la fuite de sa femme. Tout de suite, l'oncle Victor éclata en imprécations. Tante Sarah essayait en vain d'excuser les amants.

« Que voulez-vous, ils étaient à la campagne... Il vaut mieux s'efforcer de comprendre et se mettre un peu à leur place...

– Quelle salope ! ah ! mon pauvre enfant, pourquoi as-tu épousé cette garce des bois ? Ce n'était pas du tout ce qu'il te fallait. »

Et l'oncle Victor assura que dès sa première rencontre avec Marthe, il avait prévu ce qui venait d'arriver.

« En tout cas, tu sais ce qu'il te reste à faire. Dès demain aller à la gendarmerie pour la faire rechercher, car toi seul dois disposer de l'enfant. Il faut qu'avant trois jours cette petite soit chez son père. Il faut faire respecter ton droit.

– Je ne vous dis pas, fit Hyacinthe, mais elle sera mieux d'être avec sa mère quand même.

– Comment, elle sera mieux ? par exemple, c'est trop fort ! Tu ne vas pourtant pas

abandonner tes droits à cette créature ! D'abord, c'est une question de moralité, tu ne peux pas laisser Marie-Louise avec l'amant de sa mère.

– Oh ! c'est Gustalin...

– Eh bien, quoi, c'est Gustalin ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Oh ! rien...

– C'est drôle, fit l'oncle Victor. Un homme te prend ta femme, te prend ta fille, et tu n'en remues pas plus que si l'aventure arrivait au voisin. Que diable, il faut savoir se montrer. Demain, tu iras à la gendarmerie et tu iras chez un avoué. Sois tranquille, le divorce ne traînera pas.

– Il ne faut rien précipiter, plaida tante Sarah. Marthe reconnaîtra son erreur. À la campagne, des surprises comme la sienne ne sont pas rares. Mais surtout, Hyacinthe, pensez à votre âme, et, pour Dieu, ne divorcez pas.

– Allons, allons, dit l'oncle, vous n'allez pas empêcher ce garçon-là de divorcer. Il le doit aussi bien pour ses enfants et pour lui que pour toute la

famille. Il ne faut pas qu'une salope traîne toute sa vie dans la boue le nom des Jouquier. D'ailleurs, nous sommes une famille anticléricale. Il n'est pas mauvais d'avoir, parmi nous, au moins un divorcé.

– Mais Jésus, voyons... Qu'est-ce que Jésus pensera, si Hyacinthe vient à divorcer ?

– Jésus ne pensera rien du tout, affirma l'oncle, parce qu'il n'est pas dans la nature de Dieu de penser.

– Vous me permettrez de n'être pas de cet avis.

– À votre aise, mais quand je dis qu'il n'est pas dans la nature de Dieu de penser, je le prouve de façon péremptoire.

– Laissez-moi rire... péremptoire...

– Péremptoire. Le curé a dû convenir hier soir qu'il n'avait rien à opposer à mes raisons. Du reste, il s'est montré beau joueur, il n'a pas paru le moins du monde affecté.

– Oh ! avec vous, on n'a jamais avantage à être poli. M. le curé aurait mieux fait de vous dire

carrément que vous avez été ridicule. La nature de Dieu ne peut pas être à la fois...

– Ah ! je vous en prie, Sarah, priez Dieu toute la journée, mais n'en raisonnez pas.

– Vous comprenez, je la connais, votre démonstration par les échanges nouménaux...

– Mais pas du tout ! Mais c'est le contraire ! Ha ! Ha ! Le contraire, je vous dis. Mais vous êtes folle ! Je suppose le problème résolu, justement ! »

S'éleva une dispute passionnée sur la nature de Dieu et il y eut un cliquetis de maîtres mots qui achevèrent de soûler les époux. Assis sur le bord d'une chaise à cause de sa bouille qui l'éloignait du dossier, Hyacinthe offrait ses souliers à la chaleur du poêle et, tout en essayant de fermer ses oreilles au vacarme philosophique, songeait à sa femme. Les époux l'avaient oublié. Un instant, ils eurent l'un pour l'autre un mépris si lourd que la voix leur manqua pour l'exprimer. Dans le silence qui durait, s'éleva alors la voix d'Hyacinthe :

« Une bonne femme, que j'avais quand même. Bonne femme et vraie femme et fine ménagère. Dans les champs ou à la cuisine ou encore à soigner les bêtes, il fallait la voir, le cœur à tout et les mains vives. Quand ses yeux noirs étaient sur vous, c'étaient les bois qui vous regardaient. Marthe, elle était restée des bois, toujours des oiseaux en tête et toujours aussi le cœur qui bouge. Nous, les culs lourds de sur la plaine, on n'est pas vifs du sentiment. Marthe, je n'ai pas su la suivre. J'aurais dû veiller mieux sur elle. Quand je pense, bon Dieu, à tout ce qui pourrait arriver. Vous me dites gendarme et divorcer. J'irais faire de l'ennui à ma femme, vous pensez ! de l'ennui à la femme que j'aime ! Je l'aime plus que les yeux de mes enfants. »

L'oncle et la tante Jouquier perdaient de vue la nature de Dieu et regardaient leur neveu avec compassion. Sur la table, le couvert était mis pour deux personnes. On voulut le retenir à dîner, mais il déclina l'invitation.

« Marthe a préparé mon dîner. Il faut que je m'en aille. »

# XV

La Flavie n'avait été avisée de la fuite de son mari que le lendemain, par une lettre mise au bureau de poste de Dôle. Elle avait passé une nuit sans sommeil, dans la colère et dans l'inquiétude. La lettre disait qu'il était parti pour tenter fortune avec une hypothèque prise sur les champs, mais ne parlait pas de l'enlèvement de Marthe. Quand Hyacinthe, soucieux de ses responsabilités de cocu, vint faire à la délaissée la visite à laquelle il se croyait obligé, elle eut un accès de colère très violent.

Il était six heures du soir. Elle se préparait à dîner d'un repas froid pris sur le pouce et à se coucher aussitôt après pour économiser l'électricité. Cette cuisine sans feu, avec la table maigrement chargée d'un quignon de pain et d'un morceau de lard, était triste et sentait l'abandon. La Flavie portait un jupon de couleur sur des bas

de coton mal tirés. Sèche et osseuse, son ventre pointait en l'air comme un œuf. Ses yeux pâles avaient un regard dur et méfiant.

« Te voilà, dit-elle à Hyacinthe. C'est plus tôt qu'il te fallait venir, mais tu as bien su t'en garder. Tu savais trop ce qu'il en était. À présent, l'oiseau est parti. Oh ! s'il n'y avait rien de plus à regretter, n'aie pas peur, il pourrait courir. Mais c'est qu'il part avec les sous. Il a hypothéqué les champs, sans rien dire, le sacré cochon. Hypothéqué pour dix mille francs. Sans regarder si moi je serai sur la paille. Sans regarder seulement si je pourrai manger. Un feignant que j'ai pourtant nourri, qui passait son temps à des amusettes. Il a quand même fallu qu'il parte et qu'il emporte encore les champs. Il serait parti, soi-disant, pour monter un garage en ville. Mais moi je dis, si au moins il pouvait crever. Crever tout de suite, crever cette nuit, avant qu'il ait tout dépensé. Bon débarras et bénéfice, voilà mon feignant qu'est crevé.

– Mais non, dit Hyacinthe, mais non. Tu parles dans un coup de colère. Il ne faut pas lui en

vouloir. Il s'est sauvé, c'est entendu, je ne viens pas là pour le défendre, mais sans Marthe, il n'aurait jamais pensé à partir. C'est elle qui l'aura obligé.

– Marthe ? » fit la Flavie en le regardant avec une attention nouvelle.

Un moment, ils parlèrent sans se comprendre. Le malentendu finit par se dissiper et tandis qu'il expliquait, la femme changeait de visage. Ému lui-même, Hyacinthe vit ses lèvres se froncer et trembler, puis les larmes couler au long de son grand nez. Il se taisait devant ce désespoir, cette eau jaillie soudain comme en plein désert et se demandait si Gustalin avait su découvrir cet amour. Elle pleurait, sans le regarder, sans savoir s'il était là. Enfin, les larmes devinrent plus rares, la source tarit, ce fut à nouveau le désert, mais brûlant, agité, soulevé par un vent furieux. La Flavie parlait maintenant avec un débit précipité, haletant, qui ne laissait pas à Hyacinthe le temps de la riposte. Du reste, il ne s'y essaya pas et son silence resta presque toujours déférent.

« Tous les mêmes, disait-elle, ils sont tous les

mêmes. Tous des glorieux, des fiers de rien. C'est toujours l'orgueil qui les pousse. Qu'une femme soit solide à l'ouvrage, qu'elle mène la maison, les bêtes, les moissons, qu'avec ça encore elle les aime, qu'elle soit prête pour eux à n'importe quoi, ce n'est pas de ça qu'ils s'intéressent. Il leur faut d'abord qu'elle ait des manières et qu'elle ait des airs et du rouge à lèvres et des fanfreluches. Et ce n'est pas tant la chose qu'elle soit belle, c'est plutôt pour dire. Pour dire, j'ai une femme comme personne d'ici. Pour se rengorger et pour faire envie. Ah ! l'amour des hommes, ce n'est guère grand-chose. Il vaut mieux, pour qu'un homme vous aime, avoir belle jambe qu'avoir grand cœur. Tous les mêmes, ils sont, et toi, bien pareil. Qu'est-ce que tu avais besoin, aussi, d'aller chercher une fille aux bois. Mais Monsieur voulait prendre une femme qui lui fasse honneur devant le monde. Des yeux noirs, des robes, des chapeaux ; cet été, c'était un tailleur, et la poitrine, tiens, la voilà, bien avant, servez-vous donc. Seulement moins de honte que les bêtes. Toi, par-derrière, tu faisais le fier. Des filles comme ta Marthe, elles n'ont qu'à rester dans les

bois, s'y prenne qui va voir, ou partir en ville sans s'en venir chez nous accrocher nos hommes. Elle était toujours à traîner de la jupe devant la maison, pour venir chercher sa charogne de chien. Et tiens, Gustalin me dit dans sa lettre : "Si tu vois Museau rôder vers chez nous, attache-lui au cou une roue de bicyclette." Encore plutôt, tu peux compter. S'il entre jamais dans la cour, sa grande carne, et que je puisse mettre la main dessus, une corde au cou, je lui attacherai et je le pendrai qu'il en crèvera.

– S'en prendre à lui, qu'est-ce qu'il en peut ? protesta Hyacinthe.

– Pour qu'elle sache un jour que son chien, c'est moi qui l'aurai fait crever. Et si elle aussi, je pouvais la tenir... »

À aucun moment, elle ne se montra touchée par la symétrie de leurs infortunes, le traitant avec dureté jusqu'à la dernière minute. Par la suite, il regretta sa visite, car la Flavie répandit partout que son homme était parti avec Marthe Jouquier et qu'il avait emprunté dix mille francs sur ses champs, ce qui laissait à penser à tout le

village que Marthe avait cédé à l'argent. Du reste, il n'était pas facile d'expliquer sa fugue autrement, car nul ne voulait croire qu'elle pût être amoureuse de Gustalin. Pour beaucoup, ses yeux noirs, son fin visage, les bizarreries de sa toilette, en faisaient une vamp d'un modèle champêtre. Quelques personnes mal intentionnées, entre lesquelles Taille se fit remarquer par son acharnement, prétendaient qu'Hyacinthe était si bien intéressé à l'affaire qu'il l'avait montée lui-même. Ceux qui parlaient avec plus de prudence et de bienveillance jugeaient encore qu'il s'était montré d'une faiblesse bien regrettable à toutes sortes d'égards.

Cette réprobation discrète du village, Hyacinthe la supportait assez tranquillement. L'oncle Victor en était beaucoup plus affecté et trouvait son neveu bien léger. Les rumeurs propagées par Taille lui rongeaient le cœur.

Le pauvre homme en venait à n'être plus bien sûr de son honorabilité et il avait besoin de penser souvent à ses titres universitaires, à ses décorations, et à ses quinze tomes des *Origines*

*du Jansénisme.* Il se répandait dans les meilleures maisons de Chesnevailles pour dire et faire dire que la famille Jouquier n'avait jamais connu pareil opprobre et que la femme adultère allait recevoir le juste châtiment de son crime. Il pensait, en faisant courir le bruit du divorce, y contraindre Hyacinthe. Le curé, sollicité de pousser à la roue, n'avait pas dit non et ne trouvait pas mal qu'on envisageât « de faire casser le mariage par qui de droit ». Tante Sarah était toujours opposée au divorce et à quelque rupture que ce fût. Elle trouvait que l'aventure était très belle.

« C'était une épreuve nécessaire à votre amour, disait-elle à Hyacinthe. Vous verrez que Marthe vous reviendra comme déjà vous êtes revenu à elle. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Quelle curieuse conjugaison de vos destinées à travers la distance, quand on pense que chacun de votre côté, le même jour... je pense à Janette, dites-moi, le soir où je vous ai surpris, est-ce que vous n'avez pas eu un goût de cendre dans la bouche ?

– Ça se peut, je n'ai pas fait attention », répondait Hyacinthe qui n'avait plus guère d'oreille pour les métaphores.

Sur le plan de la religion, elle était contente aussi.

« Je trouve que cette fuite et cette fringale d'ineffable qui vous a pris tous les deux, tout ça est très Nouveau Testament. Moi aussi, d'ailleurs, je suis très Nouveau Test. Tandis que votre oncle, lui, c'est vraiment l'Ancien. La famille, la tribu, le pays d'en deçà, les virginités sur facture, les répudiations, voilà son affaire. Dire qu'il a passé soixante ans loin de chez lui... Vous savez, avec ses airs anticléricaux, il se prépare à rentrer dans le sein ? Tant mieux, vous pensez, tant mieux, ce n'est pas moi qui vais le détourner de faire une bonne fin, au contraire. Mais entre nous, mon petit Hyacinthe, vous ne croyez pas que son dieu restera toujours quelque chose de bien pauvrement linéaire ? jamais Victor ne saura mettre dans la religion la couleur que mon doux Jésus nous a donnée. La ligne, les conséquences, la loi, je vous dis, Ancien

Testament. Au fond, Victor fait très juif, très rabbi... »

Pendant plusieurs semaines, la fugue de Marthe entretint la discorde entre les époux. Dans leurs fréquentes disputes, tante Sarah avait toujours un air de supériorité des plus irritants pour l'oncle Victor, et qui tenait à sa conviction d'avoir surpris dans le vestibule un secret qui l'initiait à la vie campagnarde. Il lui arrivait de poser au professeur des questions insidieuses.

« Victor, qu'est-ce que vous diriez si, par exemple, le fils de Machelier et Lucienne Granvalet faisaient l'amour devant vous ?

– Vous êtes folle ! grondait-il, mais qu'est-ce qui vous prend ? Mais c'est dégoûtant, ce que vous dites ! »

Le curé venait de plus en plus souvent à la maison et il y avait d'excellentes discussions des divers problèmes que posait la situation. On eût souhaité y faire participer Hyacinthe, mais il se dérobait avec constance. Il avait d'autres soucis. D'abord, vendre son blé à un prix honnête. Par ailleurs, Janette lui donnait d'assez vives

inquiétudes. Le soir, quand la maison des patrons était endormie, elle venait chez lui en cachette, rasant les murs et les haies. Quand elle partait, il lui faisait défense de revenir et alléguait des raisons sérieuses, mais le lendemain, il l'attendait. Un soir qu'il feignait d'être absent et qu'il l'entendait errer dans la nuit et hésiter à croire, il ne sut pas résister à ouvrir la fenêtre et à dire, c'est moi, j'étais là. Ces visites lui faisaient peur. Il craignait pour Janette et, ce qui était inexplicable, pour Marthe. Et parfois, il se sentait très vieil homme, plus ému de souvenirs que de désirs, et leur amour en était triste. La maison elle-même était triste. Il y avait des coins de cuisine, des coins de chambre, où l'absence de Marthe était sensible au point de devenir une présence susceptible. Museau traînait une vie frileuse et ne communiquait guère avec Hyacinthe. Les premiers temps que Marthe n'était pas là, il se plaignait souvent, et même la nuit. Au bout de quelques jours, il cessa et l'on put croire qu'il allait oublier. Mais le mieux ne dura pas. Il eut à nouveau la mine abattue, son poil devint terne, il fut de plus en plus paresseux

à manger comme à marcher et se mit à souffrir d'un mal de ventre. Il ne s'éloignait plus de la maison et passait la plus grande partie du temps à la cuisine ou, dans les moments de soleil, couché près du puits.

Hyacinthe pensa plusieurs fois à appeler le vétérinaire, mais l'idée de faire des frais pour une bête qui ne rapporte rien lui semblait d'une sensiblerie un peu ridicule et il sut se persuader que le vétérinaire ne pouvait rien sur les maladies de l'âme. Les meilleurs moments de Museau furent le dimanche matin. Hyacinthe prenait le soin amical de l'attacher à sa niche comme on faisait naguère et Museau vivait une heure d'illusion. Quand sonnait le premier coup de la messe et qu'arrivait Talentine, il tirait sur sa chaîne et un semblant d'espoir le faisait aboyer d'une voix douce et tendre de chien malade. Talentine bavardait un instant avec Hyacinthe. Elle parlait du départ de Marthe sans gêne et avec une grande simplicité, évoquant par exemple, à propos des amants, une fugue qu'elle avait faite elle-même en 96 avec un nommé Philibert Trousselier.

« Il venait d'hériter de son père quatre cent cinquante francs, qu'on a mené la vie d'hôtel ensemble pendant deux mois à Dôle. Mais si je te disais que quand je suis rentrée dans mon ménage, je ne pouvais bien plus m'habituer. Il a même fallu que mon époux m'achète à la poterie de Tassenières une cruchette vernie à sifflet pour chanter avec les coucous. Il y a du temps, je parle de..., tiens, c'est l'année que j'ai eu mon deuxième garçon, Augustin, celui qu'on appelait le voyageur. Tu sais pourquoi ? Soi-disant qu'il serait venu dans mon ventre pendant mon voyage à Dôle avec Philibert. Taille me le disait encore l'autre jour. Marthe n'aura pas mal choisi non plus de partir avec Gustalin. Bien bon garçon et qui se connaît dans les autos... »

Hyacinthe aimait cette façon d'accueillir les événements, de les considérer simplement en eux-mêmes, et il prolongeait volontiers les entretiens avec Talentine. Museau lui-même paraissait se plaire à écouter.

Dans les derniers jours d'octobre, Hyacinthe reçut une lettre de Marthe, écrite de Besançon.

Elle l'entretenait longuement de Marie-Louise, de l'école où elle l'envoyait, mais sans rien dire de la vie qu'elle-même menait là-bas ; la deuxième partie de la lettre était faite de recommandations. Elle rappelait entre autres à son mari que, pour la Toussaint, Lucien avait deux jours de congé et qu'il arriverait par l'autobus. Elle avait écrit à l'enfant pour l'informer qu'elle était en voyage et qu'il ne la verrait pas. Sauf en parlant des soins de la ferme ou du ménage, elle paraissait contrainte, honteuse. Hyacinthe fut bouleversé et crut deviner, à travers tant de réserve, comme un appel au secours. Bien qu'elle ne donnât point d'adresse, il pensa un moment à partir pour Besançon la chercher.

Le soir, il ferma la maison et attendit Janette sur la route. Il dit :

« J'ai une lettre de Marthe et j'ai peur pour je ne sais pas quoi. »

La nuit était sans lune, le ciel bas. Ils distinguaient à peine les taches pâles que faisaient leurs visages dans le noir.

« Je vais te reconduire », dit Hyacinthe après

un moment de silence.

Janette, sans répondre, obéit à une pression de sa main et fit demi-tour. Ils marchèrent l'un à côté de l'autre dans le village endormi. En passant auprès des maisons, ils marchaient sur les bas-côtés, car depuis deux jours de temps sec, les chemins étaient moins mous et le bois des sabots s'entendait. Entre les haies, elle se pressait contre lui ou se renversait sur son bras et lui, il portait la main sous sa jupe, et la nuit les rendait hardis. Mais Hyacinthe savait se reprendre en disant :

« Allons, va, allons. Les chemins sont faits pour aller. »

Ils marchaient un moment silencieux et désenlacés. Un peu avant d'arriver, Janette demanda :

« Tu ne veux pas que je sois ta servante ? Je partirais de chez ton oncle pour venir chez toi. Dis, Hyacinthe, ta servante ?

– Tu sais bien, ce n'est pas possible. Et d'abord, il faut penser à ton père. Qu'est-ce qu'irait penser Jules Bonpain ? Et les gens d'ici,

et tout le monde ? Si Marthe était là, bien sûr, je ne dis pas... »

Hyacinthe, en méditant ces dernières paroles, sentit un regret dans son cœur et dans sa chair. Avant de quitter Janette, il lui fit jurer de ne pas venir chez lui pendant au moins quinze jours. Il n'eut pas besoin de lui donner ses raisons. La peur qu'il venait d'avoir en lisant la lettre expliquait assez sa conduite. Janette, ayant l'âge d'être offerte, ne ressentait nul dépit de ce qu'il voulût ainsi apaiser le sort par un sacrifice.

Le lendemain matin, Tournejai vint chez Hyacinthe travailler à la fenêtre de l'écurie. Ensemble, ils prirent un verre de café à la cuisine. Museau, était couché dans son coin sur une toile de sac. On entendait sa respiration difficile. Hyacinthe le regardait avec inquiétude.

« J'avais pensé de faire venir le vétérinaire, et puis, je me suis dit, pour un chien...

– Bien sûr, approuva Tournejai, payer le vétérinaire pour un chien, ce serait de la bêtise.

– D'un autre côté, il ne va pas fort... »

Dans la matinée, Hyacinthe eut à faire au village. Le temps était sec, le soleil presque chaud. En le voyant partir, le chien aboya faiblement et fit quelques pas derrière lui. Il paraissait assez mal assuré sur ses pattes, mais il regardait son maître avec une insistance inhabituelle. Les yeux noirs, très brillants, étaient pleins d'une détresse qui émut Hyacinthe. Il lui fit une laisse d'un morceau de guide et le tint très court afin de l'aider à marcher. Ils allaient lentement, l'homme un peu en avant, et ils s'arrêtaient souvent. Le chien, qui respirait de plus en plus vite, repartait après chaque halte d'un pas plus difficile. Les pattes faibles, les yeux éblouis par le pâle soleil, il butait aux moindres accidents du chemin. Hyacinthe le sentait peser au bout de la laisse et feignait un optimisme jovial comme au chevet d'un ami dont l'état lui eût inspiré de l'inquiétude.

« Tu sors avec moi deux, trois fois, et je te revois galoper d'aplomb. »

Museau levait la tête et essayait de regarder le visage de son maître. On était en vue du sentier

qu'il prenait naguère pour filer chez Chantremain. Tout à coup, il s'arrêta, suffoquant et tremblant des quatre pattes. Quelques secondes, il réussit à maintenir son équilibre, puis il s'affaissa sans avoir la force d'allonger ses pattes de devant, dont l'une resta prise sous le poids de son corps. Plusieurs fois, il allongea le cou, comme s'il se fût encore efforcé en avant. Hyacinthe, le voyant grelotter de fièvre et de fatigue, le prit dans ses bras et rebroussa chemin. La bête était si faible que sa tête ballait de côté et d'autre. Il dut la lui soutenir avec le haut du bras. L'ayant ainsi calée, il se pencha pour le regarder de tout près dans les yeux. Le chien sembla le reconnaître et fit mine de vouloir aboyer.

« Malin, plaisanta Hyacinthe, c'est pour te faire porter. »

Museau, frileux, se serrait contre lui et regardait passer, par-dessus son bras, les haies et les champs. Au loin, le paysage se brouillait. Plus près, il devenait mouvant. Un pommier se détacha d'une rangée d'arbres, dansa un moment sur les prés et s'éloigna et se perdit. La lisière des

bois, après avoir oscillé, se disloqua, et un champ labouré de frais se dressa comme un mur. Dans ses oreilles, la voix d'Hyacinthe résonnait plus haute et plus terrible que la voix des oracles.

« Mon chien, disait-il, mon chien. »

Museau eut une mort difficile, à chercher toujours son souffle et à se tordre dans des douleurs de ventre. Après midi, il fit un effort pour se lever, en regardant de l'autre côté de la cour, vers sa niche, et il retomba sur le flanc. Hyacinthe creusa un trou au bout du pré et, en cachette de Tournejai qui apportait la dépouille, il mit au fond du trou l'écuelle de Museau et une bobine que Marthe lui donnait parfois pour jouer.

# XVI

« Tout ce que vous voulez, dit Taille, mais l'homme qui ne sait pas tenir sa femme, ce n'est quand même pas un homme. »

Un litre vide dans chaque main, il se tenait debout entre la table des manilleurs, placée devant la fenêtre et la grande table qui occupait le milieu de la salle. Aucun des clients ne releva le propos, ne parut même avoir entendu. Seul, le jeune instituteur, qui jouait à la manille avec Léon Chabrier et les deux garçons de Tournejai, eut un léger mouvement des épaules. Taille sentit qu'il n'avait pas l'audience des joueurs et serra sur la grande table. Il y avait là une dizaine d'hommes, parmi lesquels Glodpierre Granvalet, Joseph Sanduloup, Noré Bonnemiche, Noré Sublet, Noré Deschamps et Jules Vieux. On buvait du vin blanc tout en parlant de la vente du blé, du prix du fromage, des mollets de la

patronne qui apparaissait de temps en temps dans la salle, des chances de la guerre et des prochaines élections, sans ordre, à langue qui vient. Dans un coin sombre, assis en face de Clinclin le fossoyeur, à une petite table, Urbain Réveillat fixait sur la longue tablée un regard brillant de haine et de vin. Taille choqua légèrement ses deux bouteilles l'une contre l'autre, pour attirer l'attention des buveurs et dit d'une voix forte :

« Tout ce que vous voudrez, mais l'homme qui ne sait pas tenir sa femme, ce n'est quand même pas un homme. »

Ceux de la grande table firent entendre un murmure difficile à interpréter. Ils étaient d'accord sur le principe qu'un homme trompé est coupable, mais la plupart auraient admis pour Hyacinthe des circonstances atténuantes. En tout cas, nul ne paraissait empressé à suivre Taille. Depuis son coin, Urbain Réveillat lui dit d'une voix hargneuse :

« Grosse viande, pourquoi tu ne lui dis pas à lui, à Hyacinthe, non pas que de japper par-

derrière ? »

Taille fut gêné d'avoir réveillé un écho de ce côté-là et répondit mollement :

« Je fais ce qui me plaît... C'est mes affaires... »

Urbain cracha de côté et par le coin des lèvres, comme on crache quand on a une expérience amère de la vie et des hommes. Puis il se pencha et, d'une voix non pas si basse qu'il ne pût espérer d'être entendu par Taille, il confia à Clinclin :

« Quand j'avais du bien, je lui sautais sa femme. Et pourtant, je ne la payais pas. Un sou, je ne lui ai pas seulement donné un sou. Mais j'avais du bien, quoi. »

Le fossoyeur ne comprit pas la portée de cette dernière observation. C'était un homme d'une grande puissance musculaire, mais d'un cerveau peu entraîné. Urbain Réveillat poursuivit :

« Au lieu d'en être après les morts, je suppose tu aurais du bien...

– Pourquoi, j'aurais du bien ? demanda

Clinclin.

– La bourrique avec ses questions. Pourquoi donc tu n'en aurais pas ? » demanda Urbain.

Clinclin le regarda profondément. Pendant une seconde qui fut pathétique, son visage grossier s'anima, mais aussitôt, ce fut comme si un nuage lui voilait la vérité, son œil redevint terne. Il prononça d'une voix lente :

« Pourquoi, j'aurais du bien ? »

Urbain Réveillat but un verre de vin et considéra le monde : les heureux méritaient la corde et les malheureux leur misère.

« Un beau métier, tu as, Clinclin. Un métier que je voudrais bien faire. Les Taille, les Hyacinthe, et tous les cocus et toutes leurs putains, les planter en terre, les pousser dans le trou. La nuit, venir pisser sur leurs tombes... »

Clinclin accomplissait son métier de fossoyeur sans aucun satanisme. Il but à son tour et dit tranquillement :

« Moi, la nuit, quand je me relève que j'ai envie, je pisse dehors sans passer le seuil, depuis

le dedans de la maison. Mais l'autre dimanche, j'étais rentré soûl, j'ai oublié d'ouvrir la porte. C'est la femme qui me l'a fait remarquer. »

À la grande table, la conversation avait fini par se fixer sur le scandale Jouquier. Joseph Sanduloup défendait Marthe, qu'il avait connue dans les bois et ne craignait pas d'excuser son caprice.

« Vous autres des plaines labourées, vous ne savez pas bien. Mais nous tous qu'on l'a vue grandir, quand elle est venue à ses seize ans, à la voir si fine et si fière (c'est qu'il fallait voir la taille qu'elle avait, la taille et les yeux, la figure et tout), on en rêvait carrosse doré pour l'emporter au bout du monde. Et entre nous, on disait : "Marthe, elle n'est pas pour un scieur de long, pas pour un charbonnier non plus. Celui qui viendra la chercher un jour, on disait, il sera plus beau qu'un saint Georges, ou bien alors, le fils de qui ?" Mais non, la voilà femme d'un campagnard, d'un gratteur de terre, d'un piqueur de bouses. Le carrosse doré, une voiture à planches. Ce n'est pas pour dire de la terre,

puisque je m'y suis mis. De Hyacinthe non plus, il est bon garçon. Mais Marthe n'avait rien à faire ici avec lui. Vous n'avez qu'à la regarder dans la mémoire de vos têtes et dire si elle a jamais ressemblé à vos femmes. Qu'elle soit restée quinze ans et plus, je trouve, c'est bien de la chance pour nous. On n'en avait pas mérité autant. Le jour qu'elle s'en va, où elle a voulu, n'importe comment avec qui, on n'a rien qu'à fermer sa gueule. »

Joseph Sanduloup promena autour de la table un regard chaud, presque provocant. Il y eut un temps de recueillement pour les buveurs et, tandis que Réveillat ricanait dans son coin, le vieux Glodpierre Granvalet répondit à Joseph :

« Tu viens nous dire carrosse doré et qu'elle a le droit de nous mépriser. Mais moi, je dis une chose. Quand son Gustalin n'aura plus un sou, elle sera contente de revenir chez nous. Si encore Hyacinthe veut bien d'elle.

– Mais non, protesta Joseph, mais non. Et puis, quand même elle reviendrait...

– Elle nous mépriserait peut-être encore ?

– Mais oui ! s'écria Noré Sublet, mais oui ! et plus qu'avant ! Surtout qu'elle reviendrait d'en ville...

– Comme le garçon à Boquillot depuis qu'il travaille chez un coiffeur... »

Tout le monde parlait à la fois. Taille fit sonner ses deux bouteilles et cria dans le tumulte :

« C'est comme l'histoire du râteau, alors ?...

– Moi je saurais bien quoi lui répondre...

– C'est comme l'histoire du râteau... Eh ! dites donc, je vais vous en dire une... Je vais vous en dire une...

– Garde-la ! cria Urbain Réveillat. On la sait déjà !

– Marthe n'est pas celle à vouloir mépriser, dit Sanduloup.

– Ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure...

– Si vous n'avez pas compris, je n'en peux cependant rien !

– Je m'en vais vous en dire une, insistait

Taille.

– Non, ta gueule ! cria encore Urbain Réveillat. Garde-la, on la sait, je te dis ! »

Taille, furieux, se tourna vers lui tout d'un coup.

« Lequel qui te cause, à toi ? Reste donc d'abord à ta table. Tu devrais avoir plus de honte, devant moi qui sais tout ce que je sais...

– Dis-le, mais dis-le, ce que tu sais ! Moi aussi, j'en aurai à dire... »

Ceux de la grande table intervinrent et réussirent à calmer Urbain qui s'était levé.

« Alors ? demanda Noré Bonnemiche à Taille. Celle que tu voulais raconter ? »

Taille revint vers la grande table et se fit encore prier un peu.

« C'est vrai, avec l'autre qui s'en vient me chercher des raisons, moi je ne suis plus dans mon entrain. C'est l'histoire du râteau... »

Réveillat eut un rire de mépris, mais Granvalet encouragea le cafetier.

« Allez, dis-nous-la. Moi, je ne l'ai jamais entendue.

– Alors, je m'en vais la dire quand même. C'est un garçon, vous comprenez, ses parents sont cultivateurs, pas bien riches...

– Qu'est-ce que tu veux dire, pas bien riches ? demanda Noré Sublet.

– Je ne sais pas, moi, mais pas bien riches. On sait bien ce que c'est, pas bien riches. Toujours est-il, voilà leur garçon qui s'en va à Dôle.

– Quel âge il avait ?

– Je ne sais pas, moi...

– Enfin, est-ce qu'il avait fait son service ?

– Bien sûr, son service. Six mois après...

– Tu n'as pas dit, est-ce qu'il était marié ?

– Je ne sais pas, moi... oui, marié... Mais non, qu'est-ce que je dis, pas marié... Mais si vous me demandez tout le temps, je ne pourrai jamais raconter. C'est vrai, à la fin, vous n'avez qu'à vous arranger de ce que je raconte. Bon, et maintenant. Six mois après qu'il est parti pour

Dôle, voilà le garçon qui vient chez ses vieux. Chapeau melon, n'est-ce pas, la barbe bien faite, un complet, du linge, des souliers vernis, des gants à la main. Toc, toc, il fait en arrivant. Personne qui répond, c'est bon, il va chez la voisine. "Bonjour, madame", il dit en ôtant le melon, et il fallait l'entendre comment il causait, en tordant la gueule comme un Parisien. La voisine le regarde, elle qui le connaissait depuis toujours. Bonjour, madame, hein, vous pensez, non pas que de l'appeler par son petit nom. Alors, elle, pas si bête : "Bonjour, monsieur, ils sont dans les prés, en train de faire les foins..."

– Tiens, interrompit Noré Sublet, elle savait donc qu'il cherchait quelqu'un ?

– Ma foi, bien sûr.

– Tu n'as pas dit qu'il lui avait demandé rien.

– Je ne suis pas obligé de tout dire non plus. Sans ça, on n'en finirait pas.

– C'est vrai, approuva Jules Vieux, il n'est pas forcé de tout dire, pourvu qu'on comprenne. »

Il y eut un murmure favorable au cafetier qui

reprit le fil.

« C'est bon, voilà mon individu qui s'en va aux prés. Il trouve les vieux : "Bonjour, les vieux. " On se met à causer. Lui, pendant qu'ils donnaient des nouvelles, il regardait le pré tout autour de lui. Et le voilà qui montre les andains et qui se met à dire et toujours en se tordant la voix : "Oh ! comme c'est joli !... Oh ! comme c'est joli..."

Ici, Taille fut encore interrompu. Le vieux Glodpierre Granvalet partait d'un grand rire de plein ventre et jetait entre deux respirations :

« Ah ! c'est bien ça !... Ah ! c'est bien ça !... »

Flatté, Taille reprit complaisamment :

« Oh ! comme c'est joli... Oh ! comme c'est joli... Vous comprenez, comme s'il n'avait plus su ce que c'était que des andains. Six mois après qu'il avait quitté le pays ! Les vieux le regardaient, pas tellement contents, vous pouvez penser. Mais c'est bon, voilà mon individu, en regardant entre deux andains, qui voit un râteau posé sur le pré : "Quel drôle d'instrument, il dit,

comment ça s'appelle ?" Les parents en avaient de la peine. Mettez-vous à la place aussi.

– C'était con de sa part, fit observer Bonnemiche.

– Surtout, je vous ai dit, qu'il était parti depuis six mois. Enfin, c'est bon, il continue de faire son Monsieur au milieu des prés et tout par un coup... mais là, écoutez. Et tout par un coup, il marche sur les dents du râteau, bien entendu sans faire exprès. Le poids du corps, n'est-ce pas, le râteau se redresse, le manche lui arrive en pleine gueule et lui, il se met à crier : "Oh ! sacré nom de Dieu de râteau !" »

Taille donna lui-même le signal des rires et, après la première vague, ajouta :

« Vous comprenez, un coup de colère, il n'avait pas pu s'empêcher que de dire : "Nom de Dieu de râteau", preuve qu'il savait le nom de l'instrument. Après ça, il s'est trouvé tellement honteux, qu'il a aidé ses parents à finir les foins. »

Urbain Réveillat sortit de son coin et dit en

s’approchant de la grande table :

« Je l’ai entendue de mon oncle Justin, c’était déjà avant la guerre. Mais lui, il la disait bien mieux...

– Je ne veux pas m’abaisser à te répondre, fit Taille. Tu peux dire tout ce que tu voudras, je ne m’abaisserai pas. »

Urbain parut hésitant sous le regard du cafetier et resta debout près de la grande table pour attendre l’occasion d’une revanche. La conversation devenait très animée. Taille fit observer :

« Dans une histoire comme ça, pour celui qui veut penser, il y a à comprendre.

– N’empêche, dit Sanduloup, si c’est pour Marthe, ton histoire, moi je te réponds jamais de la vie.

– Bien sûr que non, fit Urbain, ça n’a ni queue ni tête.

– Marthe, de se savoir si belle, elle oublierait vite aussi d’où elle sort », dit Noré Sublet.

Les avis se partageaient. Quelqu’un fit

observer que l'apologue de Taille visait plutôt Gustalin que Marthe et l'on se demanda si le garagiste réussirait en ville ou reviendrait vaincu. La nuit tomba. Taille ferma les persiennes et donna l'électricité. Le vin, la fumée, le soir, excitaient les buveurs. On était en plein dans l'affaire. Les voix montaient. La moitié des buveurs de la grande table s'occupait à peser les torts de Marthe et de son amant. L'autre moitié examinait si Hyacinthe était plus à plaindre que la Flavie et s'il avait des chances de revoir sa femme. Les hommes les plus vifs étaient aux deux conversations. Taille tournait autour de la table, se penchait pour donner une opinion ou se retournait contre Urbain qui s'était attaché à ses pas. On interpellait maintenant de la table des manilleurs et Clinclin lui-même élevait la voix.

Depuis la porte, quand Hyacinthe entra, il lui sembla de cette grande mêlée de voix où il entendait revenir son nom entre d'autres, qu'elle l'accueillit avec amitié. Venu de la nuit et du silence, il entrait dans un bon bruit de vie. Son cœur anxieux de solitaire se desserra. L'abondance de la lumière et le tourbillon de

cette rumeur le reposaient des heures longues et grises du dimanche qu'il venait de passer chez lui à ruminer sa peine.

Au premier pas qu'il fit dans la salle, le silence se fit brusquement. Toutes les têtes s'étaient tournées vers la porte. Seul, le vieux Granvalet, n'ayant rien vu, parlait encore, d'une voix qui lui parut si étrangement nue, qu'à son tour, il se tut. Hyacinthe sentit comme si son pied eût rencontré le vide là où il attendait la terre ferme. Il s'arrêta, hésitant s'il irait plus loin. Les buveurs, gênés d'avoir été surpris en telle conversation, et craignant une rebuffade qui leur eût semblé méritée, n'osaient pas lui adresser la parole et attendaient qu'il ouvrît la bouche le premier. Taille était visiblement satisfait de ce grand silence. Enfin, Hyacinthe parla, d'une voix égale qui ne laissait paraître ni émotion ni colère.

« Un paquet de tabac, je suis pressé, dit-il.

– La femme est à l'épicerie », dit Taille.

Hyacinthe se dirigea vers la porte de l'épicerie, par où il disparut sans qu'aucun des buveurs eût trouvé une parole pour le retenir.

Quelques minutes plus tard, sur le chemin qui le menait chez l'oncle Victor, il écoutait encore le silence de la salle de café. Le soir était pluvieux, il faisait nuit noire, la campagne de novembre pesait aux épaules comme un gros manteau mouillé. Hyacinthe sentait la colère lui serrer la gorge. La veille, il avait accepté sans plaisir de dîner aujourd'hui chez l'oncle Victor, qui n'allait pas manquer de lui parler de divorce et d'honneur. L'idée lui était venue tout à l'heure de passer un moment au café avant d'aller entendre les homélies du vieux.

Depuis la première lettre de Marthe, restée sans seconde, Hyacinthe avait senti plus durement sa solitude et l'absence de la femme. La mort du chien l'avait peiné, plus qu'il n'eût attendu. Quelques jours plus tard, à la Toussaint, il accueillait Lucien, venu de Dôle dans son uniforme de collégien. L'enfant était resté deux jours. Le matin de la Toussaint, ils étaient allés à l'église avec Talentine. Le cimetière était très fleuri, les gens faisaient du volume autour de leurs morts. Hyacinthe et son fils, très regardés, s'étaient penchés sur des tombes.

Talentine, partie d'un autre côté après avoir promis de venir les chercher, les avait oubliés là et ils avaient fini par rester seuls dans le cimetière glacé. En rentrant, ils avaient trouvé le feu éteint. Le soir, après dîner, Lucien s'était mis à pleurer. Qu'est-ce que tu as ?... rien... rien... Et à chaque instant, le garçon ouvrait la bouche pour appeler sa mère, ou sa sœur ou Museau, ou bien il se retournait vivement comme s'il les eût sentis derrière lui.

Tandis qu'il marchait dans la nuit, la colère avivait le souvenir de ces jours de peine. Ce matin encore, il avait été très malheureux. Talentine, allant à la messe et passant devant la maison, lui avait fait signe depuis le chemin avec son parapluie à bec de corne, lui avait fait signe en marquant un simple temps d'arrêt. Une autre fois, elle ne s'arrêterait même pas, elle ferait un détour. Et d'ailleurs, tout le monde l'oublierait. Déjà il faisait figure de fantôme. Tout à l'heure, les hommes du pays l'avaient regardé comme un mort. Il n'existait plus que pour l'oncle Victor et la tante Sarah. Mais, sans doute, les deux vieillards étaient-ils complices de l'oubli, et, afin

de disposer de lui plus sûrement, tramaient-ils dans son ombre le complot de l'ennui.

Le grand silence du café avait envahi la campagne. Il pénétrait Hyacinthe, creusait en lui un vide sur lequel il se penchait. Cet abîme de silence prenait dans son imagination la forme d'un gouffre rocheux et aride. Tout au fond, à peine visibles, l'oncle Victor et sa femme bouchaient les fissures à la truelle pour empêcher l'eau, le murmure. Hyacinthe se penchait sur le garde-fou, le buste plongeant, et criait : « Allez-vous-en ! Vieilles bêtes ! Vieux sournois ! Vieux mannequins ! » Mais il n'avait plus de voix, nul son ne sortait de sa bouche, les vieux en riaient au fond du trou. Hyacinthe s'éloignait. Avec la distance, le gouffre se réduisait, finissait par n'être plus qu'une cavité à l'intérieur de son foie, et les vieux y faisaient encore le silence et la sécheresse. Et Hyacinthe poussait dans la nuit de longs cris silencieux.

Les Victor se tenaient dans la plus grande pièce, celle que l'oncle appelait tout bonnement le salon et tante Sarah, pour être plus simple, « le

causoir ». Avec eux, il y avait le curé. On s'occupait de l'Éthiopie, du droit des gens et des peuples, et des nécessités de la politique. Chacun trouvait à dire des choses intéressantes et le curé n'était pas en retard. Tante Sarah et même l'oncle furent frappés par le ton bref avec lequel Hyacinthe donna le bonjour, par un air chagrin et presque agressif. Il y eut un temps de silence. Hyacinthe pensa au silence du café, du gouffre et du foie. Mais le curé, qui n'avait rien remarqué de singulier, revenait à ses moutons.

« Je n'accepte pas que le sort de l'Abyssinie se joue sur l'examen de deux propositions entre lesquelles je me fais fort de découvrir une contradiction irréductible... »

À certain regard de l'oncle Victor, il finit par comprendre qu'il se devait au neveu.

« Monsieur Hyacinthe, commença-t-il en bredouillant, j'ai appris, naturellement...

– C'est bon, coupa Hyacinthe, ne parlons de rien. Ce qui est arrivé est arrivé de votre faute. »

Le curé bâillait. L'oncle prit sa défense.

« Voyons, tu ne vas tout de même pas prétendre...

– Si. Je prétends que le curé n'a pas fait son métier...

– Par exemple ! protesta le curé. Je vous assure...

– Est-ce que Marthe est allée se confesser à vous le samedi d'avant son départ ? Est-ce qu'elle vous a dit ce qu'elle avait en tête ? Et pourtant, vous n'avez rien fait. Non, rien fait.

– Mais, monsieur Hyacinthe, je l'ai exhortée !

– C'est bien ce que je dis. Vous n'avez rien fait. Vous n'avez mis personne au courant. »

Le curé leva les bras au ciel.

« Mais c'est impossible ! Et le secret de la confession ! »

Hyacinthe devint tout rouge et marcha sur lui.

« Bon Dieu ! Ne venez donc pas me raconter des balivernes. Le secret de la confession ! Je ne sais pas ce qui me retient de le prendre par le col. De le secouer comme un cornet. Le secret de la

confession, maintenant ! »

Hyacinthe eut un geste de menace et beugla :

« Mais, je vais t'apprendre ton métier, moi, bouge pas. Et d'abord, je ne veux plus d'un curé comme ça, d'un Saint-Rétréci, d'une face de profil. Je veux un curé, un vrai curé, un bon marcheur, bon mangeur, bon menteur, un vrai homme et un vrai curé qui sache mener le monde et faire peur aussi à nos femmes. Toi, curé, tu devais venir me dire : voilà ce qu'elle m'a dit, voilà ce qu'il faut faire. Tu es là pour ça. Les orémus, c'est par-dessus. Mais non, il s'en va l'exhorter ! Et regardez-moi cette tête qu'il a. Face longue. Face de rave. Curé de mon entredeux. Et ton jardin, dis, parlons-en. Ah ! oui, parlons-en, de ton jardin. Il est frais, un jardin qui était entretenu depuis toujours, un jardin, le plus beau du pays. Lui, il la laissé venir en friche. Tes pommes de terre ? Pas l'ombre d'une. Ce sera peut-être pour l'an prochain. Au lieu de les planter, monsieur avait fait un semis. Mais c'était, bien sûr, de la graine de chiendent. Malheureux. Avant de s'occuper des âmes, il

faudrait apprendre à faire venir des pommes de terre. Quand ma femme est venue se confesser, si tu lui avais parlé de pommes de terre, ou bien de repiquer des salades, ou encore de mettre à couver, tu lui en aurais peut-être assez dit. Non mais, regardez cette face qu'il a, je ne pourrai jamais m'habituer... »

Le curé était éperdu. Hyacinthe fit une pause pour avaler un coup de salive. Il était violet, il avait dégrafé son faux col, ses yeux s'injectaient aux coins. L'oncle qui, à plusieurs reprises, avait essayé en vain de se faire entendre, crut pouvoir profiter du répit.

« Tu parais oublier, dit-il, que M. le curé est chez moi, sous mon toit...

– Vous, gronda Hyacinthe, avec vos airs nobles, ne venez pas m'agacer les dents. Et d'abord, le curé n'a jamais été aussi gueule de rave que depuis qu'il vient chez vous. Comment ça se fait, hein, dites-moi voir ? Du temps que vous n'étiez pas là, il lui arrivait encore de toucher terre dans sa paroisse. À présent, c'est l'Abyssinie, c'est Pascal, c'est la politique, les

preuves de Dieu, les philosophes, les peuples, et je ne sais pas tout quoi. Non pas que de lui apprendre à vivre, vous avez fini de l'abrutir au reste. Pauvre face, non mais, regardez-le. Et pauvres paroissiens aussi. Quand je pense à moi, quand je pense à Marthe... C'est vrai, c'est malheureux quand même. On est tranquille pour sa femme, on compte sur son curé, et puis, rien du tout... Taisez-vous, le vieux, je vous dis de vous taire, vous ne comprenez pas ? Non, bien sûr que non, que je ne vous respecte pas ! Vous m'avez assez embêté toute ma vie. Il fallait vite apprendre à lire pour que l'oncle Victor soit content, il fallait être reçu aux bourses, être le premier de sa classe aussi, bien réussir aux examens, avoir une belle conduite au front, pour que l'oncle Victor soit content. Un moment, j'ai cru pouvoir vivre quand même, vivre avec ma femme, élever mes enfants, mais le vieux choléra avait l'œil... »

Tante Sarah écoutait avec un vif plaisir ces paroles violentes qui avaient la fortune de scandaliser à la fois un professeur et un curé. Elle leur assignait une place de choix parmi les choses

intéressantes qui s'étaient dites dans la soirée. En outre, rien n'était plus récréatif que la colère impuissante de l'oncle Victor et la frayeur du cureton. Hyacinthe restait au même ton, gueulant, menaçant, prêt à mordre et à cracher.

« Mais dites-le donc, que vous ne pouviez pas supporter de nous voir vivre. Moulins à paroles, moulins à poussière. Dites-le donc, que vous nous guettiez. Ç'a d'abord été le tour de Marthe. La vieille s'est chargée de la régler. Oui, vous, tante Sarah, la guêpe, le bourdon. Marthe, en face de vous, n'a pas fait long feu. Moi, on espère bien me régler aussi. C'est facile. On m'invite à dîner, pas plus. On me flanque le curé par le nez, on me flanque Pascal, les jansénistes, l'Éthiopie, tout un bataclan à crever. Dieu est-il ceci, Dieu est-il cela ? C'est des deux heures de discussion sans sortir de Dieu ni du Saint-Esprit, et des commentaires, et des citations, des mots biscornus. »

Hyacinthe se mit à rire.

« Oui, mes vaches, vous vouliez m'avoir à mon tour... avec Dieu et les jansénistes... »

Il se tourna vers la porte et appela plusieurs fois : « Janette ! » Pour aller jusqu'à la cuisine, l'appel dut traverser deux pièces, mais Janette apparut presque aussitôt. Il lui fit signe d'approcher et, la serrant dans ses bras, la baisa à pleine bouche. Puis il la souleva, son visage à hauteur du sien et tourné vers les hôtes qui ne cachaient pas leur effroi. L'oncle Victor, les jambes coupées, s'était laissé aller au fond d'un fauteuil.

« Tu vas répéter ce que je vais dire, prononça Hyacinthe. Je ne crois plus en Dieu.

– Je ne crois plus en Dieu », dit Janette.

Elle renversa la tête en arrière avec un rire heureux et tendit ses lèvres à Hyacinthe. Sa robe, tiraillée, remontée, découvrait les genoux, mais rien n'était choquant aux regards de l'oncle Victor et même de tante Sarah, comme le mouvement dont elle offrait sa bouche. Pour le curé, après une seconde d'étonnement, il se laissait déjà distraire par une certaine pensée qui lui venait à propos de l'Éthiopie.

« Ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit, dit

Hyacinthe.

– Ni au Père, ni au Fils, ni au Saint-Esprit, répéta Janette.

– Ainsi soit-il.

– Ainsi soit-il.

– Je ne crois plus qu'en la Sainte Vierge... Dis, curé, tu entends... Je ne crois plus qu'en la Sainte Vierge... la Sainte Vierge qui n'a rien dit... »

Hyacinthe, un instant, regarda sévèrement le long curé et les époux.

« Ah ! mes vaches, dit-il, vous vouliez me régler à mon tour... me faire moisir la tête avec l'Abyssinie, avec Dieu et les *Origines*... Vous voilà bien pris. Et maintenant, écoutez-moi bien. Je m'en vais là-haut pour faire l'amour avec Janette. Quand je serai de retour, je veux vous voir tous les trois en train de prier la Sainte Vierge, à haute voix. Vous m'avez compris ? La Sainte Vierge. »

Emportant Janette, Hyacinthe sortit sans prendre la peine de refermer la porte derrière lui. Le long curé et les époux, muets, pleins d'effroi,

écoutaient le couple qui s'éloignait. Dans l'escalier de bois, montant à la chambre de Janette, le pas lourd d'Hyacinthe résonnait comme un bruit de bottes dans une maison livrée au pillage.

# XVII

Hyacinthe, seul sur son champ, épandait avec les mains le fumier qu'il avait déchargé la veille et mis en fumerons. Malgré le froid pénétrant, il avait posé sa veste sur le pré voisin, et travaillait les manches retroussées. La lumière du matin était pauvre. Le brouillard, qui fermait l'horizon à moins de cent mètres, ne se levait pas. Hyacinthe ne voyait ni homme ni maison, mais sur sa gauche, une haie amaigrie par l'automne et, à droite, une rangée de pommiers noirs et frileux dont les gestes se perdaient déjà dans le brouillard. Il se pressait en pensant à la besogne qui l'attendait à la maison, car il ne voulait prendre personne pour l'aider et il avait presque plus à faire chez lui qu'au-dehors.

Vers dix heures, il entendit le bruit d'un moteur et vit une auto s'arrêter dans le chemin communal. Il s'était redressé et, les mains

ouvertes, les bras écartés du corps pour ne pas souiller ses vêtements, il regarda cette voiture que le brouillard ne permettait pas de distinguer très nettement. Un homme en sortit, c'était Gustalin, vêtu d'un gros paletot à col chasseur. Il laissa la portière ouverte derrière lui et, sautant le fossé peu profond qui bordait le chemin, marcha dans les champs à grands pas. Hyacinthe, immobile, sentait battre son cœur à grands coups. Une peur affreuse l'étreignait et il lui semblait d'autre part qu'on venait le délivrer de solitude. Gustalin marchait maintenant plus lentement, le pied mal sûr, la tête basse. Il s'arrêta devant Hyacinthe, à quelques pas, et attendit, le regard attaché au bout de ses souliers. Le temps venait encore de s'assombrir, le brouillard les encerclait plus étroitement. Hyacinthe avait la gorge si serrée qu'il ne pouvait parler. Il demanda enfin, d'une voix presque basse :

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est pour Marthe. Il faut venir tout de suite.

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– C'est grave, dit Gustalin les yeux toujours

baissés. Des choses dans le ventre. Des choses de femme. »

Hyacinthe alla prendre sa veste sur le pré et, avant de la passer, essuya dans l'herbe mouillée ses mains et ses avant-bras, noircis par le fumier.

Gustalin n'avait pas bougé. Ensemble, ils se dirigèrent du côté de l'auto.

« La petite est toujours en pension ? demanda Hyacinthe.

– Oui, toujours, en attendant qu'on ait un logement..., mais maintenant... »

En marchant, Hyacinthe jetait parfois un coup d'œil à son compagnon, qu'il dominait d'une demi-tête.

« Ce n'est pas que tu aies tellement belle mine non plus », fit-il observer au bout d'un moment.

Gustalin, très ému, leva les yeux et murmura :

« Hyacinthe... Hyacinthe... »

En le regardant ainsi, il trébucha sur une motte de terre. Hyacinthe le retint par le bras qu'il garda serré dans sa main pendant quelques pas.

« Tu me feras passer par à la maison, dit-il en montant dans la voiture.

– Tu en as pour longtemps ?

– Juste de prendre ce qu'il me faut. Après, tu m'arrêteras chez Pouthier. Je demanderai à Jules ou bien à sa femme de soigner les bêtes si je ne rentre pas.

– C'est qu'il faudra peut-être les attendre, fit observer Gustalin ou même les chercher. Et le médecin l'a bien dit, c'est pressé... »

Hyacinthe eut un mouvement d'effroi, un frisson de peur, puis il parut réfléchir et prononça :

« Si. Tu m'arrêteras chez Pouthier. Il faut bien que le monde aille quand même. »

Ils ne furent pas plus d'un quart d'heure avant de prendre le départ pour Besançon. Hyacinthe avait négligé de passer chez l'oncle Victor et volontairement, puisqu'il en avait dit un mot à Gustalin. Au commencement de la route, les deux hommes restèrent longtemps sans parler. Le brouillard exigeait du conducteur une grande

attention. Hyacinthe était assailli par de terribles images de Marthe se débattant contre le mal. Il se rappelait l'avoir vue à peine malade et, pourtant, le visage changé. Parfois, en regardant son compagnon, il songeait vaguement et sans grande curiosité à l'existence qu'elle avait menée avec lui à Besançon pendant un mois.

« Et la Flavie, demanda-t-il brusquement, tu l'as vue ?

– La Flavie ? fit Gustalin, oh ! non... D'abord, je n'ai pas eu le temps... J'ai été tout de suite droit chez toi.

– Quand elle a appris, elle a eu un coup », dit Hyacinthe.

Gustalin ne répondit pas et parut regarder la route avec plus d'application.

« Je n'aurais même pas cru qu'elle avait ça pour toi. »

Gustalin, cette fois, donna des signes d'émotion. Quelques secondes, il laissa tomber un peu la vitesse et dit à mi-voix :

« Bien sûr, la Flavie, comme je dis souvent, ce

ne serait pas la mauvaise femme. »

Il y eut plusieurs kilomètres de silence. Les mêmes images, les mêmes terreurs revenaient les poindre avec, par instants, des distractions sur le paysage, des échappées sur des souvenirs, sur des projets. Un long moment, Gustalin donna la chasse à une petite voiture dont le chauffeur conduisait habilement. Il y eut des péripéties, une charrette, en travers du chemin, qui favorisa le fuyard. Hyacinthe lui-même était très pris ; il avait des mouvements d'épaule en avant comme pour aider leur voiture à bondir. Enfin, Gustalin put doubler dans une côte.

« Tiens, mon cochon, tu y es quand même », dit-il quand l'auto eut été dépassée.

Les deux compagnons, échangeant un regard, éclatèrent d'un rire content.

« Ce serait malheureux avec ma quatorze chevaux, lui qui n'en a pas seulement huit. »

Hyacinthe examina l'intérieur de la voiture, prit garde à la forme du capot, à la peinture et, sans y entendre grand-chose, remarqua qu'elle

était en bon état. Il demanda, timide pour la première fois depuis le début du voyage :

« Alors, tes affaires ont marché, là-bas ? »

Gustalin tarda un peu à répondre. Il avait l'air embarrassé.

« Mes affaires... je suis sur quelque chose depuis la semaine dernière. Je ne sais pas si, cette fois, ça va réussir... et d'abord, maintenant...

– Tu as quand même acheté une voiture ?

– Oh ! acheté n'est pas le mot... puisqu'elle est à mon patron. Oui, je te dirai que, depuis trois semaines, je suis entré dans un garage... je lave les voitures, n'est-ce pas, et à l'occasion je conduis aussi des clients... Moi, pour bien dire, ce n'était pas dans mes idées. Quand on vient dans un endroit pour faire une chose, ce n'est pas d'en faire une autre. Ou alors, il vaudrait autant n'avoir pas bougé. Mais Marthe a voulu que j'entre dans une place. "Je ne veux pas que les hommes soient à ne rien faire", elle me répétait. Et avec elle, tu sais ce que c'est. Discuter, il n'y a pas moyen. Il faut en passer tout par où elle veut.

Encore toi, ce n'était pas pareil. Tu avais sur elle l'instruction. C'est bien ce qu'elle me disait tout le temps... »

Comme son compagnon se taisait, Hyacinthe ne le questionna pas. Il savait déjà, sans qu'on le lui dît, la place qu'il avait tenue dans la vie de Marthe pendant ces semaines d'exil.

« C'est égal, reprit Gustalin, si Marthe m'avait laissé l'autorité, comme c'était de règle, on n'en serait pas là aujourd'hui. Moi, je ne voulais pas qu'elle aille se faire changer le ventre par une vieille toupie qui n'y connaissait seulement rien. Moi, je raisonne, n'est-ce pas. Mais Marthe, c'est toujours je veux. C'est comme pour appeler le médecin. J'aurais voulu le faire venir il y a près d'une semaine et c'est seulement cette nuit qu'elle m'a laissé faire...

– Tu n'aurais pas dû t'occuper de ce qu'elle disait, fit Hyacinthe.

– Bien sûr, je n'aurais pas dû, mais avec le caractère qu'elle me faisait... D'abord, c'est elle qui avait les sous... Le médecin, je n'aurais seulement pas pu le payer. Et puis quoi, c'était

son plaisir aussi, de se voir obéie. Avec toi, elle n'osait pas trop, mais avec moi... Pauvre Marthe, elle n'aura quand même pas pu aller au théâtre. L'autre mois, elle disait qu'elle ne pouvait pas, à cause de la Toussaint qui venait. Elle voulait penser à ses morts. Et après la Toussaint, la maladie l'a empoignée... »

Bientôt Hyacinthe reconnut les approches de Besançon, et la menace devint plus pesante. Le voyage s'acheva en silence.

L'une des religieuses qui assistaient Marthe, en conduisant les deux hommes à la chambre, leur dit qu'elle était perdue. On l'avait emmenée trop tard à l'hôpital, l'opération avait été vaine. Depuis le couloir, ils entendirent une voix de femme, bien timbrée qui articulait :

« Allons, quoi, encore un effort. Vous m'entendez ? Dites seulement : "Je vous salue Marie..." Je dirai le reste pour vous. »

La sœur se hâta d'aller annoncer la famille et fit faire le silence. Marthe était immobile et semblait déjà morte. Hyacinthe s'avança jusqu'au chevet du lit, tandis que Gustalin demeurait près

de la porte. La sœur l'accueillit d'un air hostile, craignant qu'il ne vînt troubler une pécheresse contrite et en bon chemin.

Marthe avait un visage blanc, et creusé, tiré, avec des bouffissures qui achevaient de le déformer. Les lèvres étaient grises, pincées, mais la vie venait battre encore au coin de la bouche qui se relevait à intervalles réguliers, d'un mouvement court. Hyacinthe, pendant le voyage, n'avait pas attendu une figure aussi différente de celle qu'il connaissait. L'harmonie des traits était détruite, l'ensemble désaccordé, bouleversé. On ne retrouvait Marthe que dans le détail du visage, la forme du nez, des yeux, l'arc des sourcils, le mouvement du front. Mais les yeux surtout, avaient gardé leur jeunesse. Grands ouverts, ils brillaient au creux des orbites d'un éclat très doux et semblaient fixer un point au fond de la pièce. Hyacinthe recula un peu pour essayer de rencontrer ce regard lointain, mais Marthe ne le voyait pas. La sœur se pencha sur l'oreiller et dit d'une voix rude :

« On vient vous voir. Allons. Votre mari vient

vous voir. »

Marthe ne bougea pas, mais le battement régulier qui tirait le coin des lèvres prit une amplitude soudaine, tordit la bouche vers le haut et cessa presque aussitôt. Hyacinthe se courba sur le lit et lui parla contre l'oreille :

« Marthe, c'est moi. Moi, Hyacinthe. J'arrive de chez nous. Marthe, c'est moi. »

Il effleura le front du bout de ses doigts, caressa les cheveux noirs, la joue. Ses mains, qu'il avait à peine essuyées dans l'herbe tout à l'heure, étaient brunes de purin et sentaient encore le fumier. La sœur avait flairé l'âcre parfum et regardait avec faveur les mains qui en étaient imprégnées, pensant que leurs caresses n'étaient pas de celles qui mettent une âme en péril de se raviser. Mais peut-être fut-ce cette odeur familière qui vint ranimer la mourante. Son regard vacilla et parut chercher un nouveau point d'appui. Elle parla d'une voix faible, mais distincte.

« Ce n'est pas la besogne qui manque », dit-elle.

Hyacinthe regardait ses lèvres dans l'espoir de les voir frémir encore. Gustalin et l'autre religieuse, qui parlaient à voix basse près de la porte, s'étaient tus et tournaient la tête vers le lit. Le visage de Marthe s'apaisait, le relief en était déjà plus simple et une harmonie nouvelle naissait des traits détendus. Le regard des yeux se fixait dans une expression d'étonnement. La sœur fit signe à Hyacinthe et dit à haute voix :

« C'est fini. »

Elle se penchait sur le lit et allongeait la main vers le visage immobile.

« Non, laissez, dit Hyacinthe. Je vais le faire. »

Il posa la main sur le front de Marthe, l'y laissa un moment, et lui ferma les yeux.

Le cercueil arriva à Chesnevailles le lendemain matin et, comme il ne devait pas entrer dans la maison, on le déposa sous la remise.

À cette saison, les fleurs étaient rares au village et on venait de les couper pour la Toussaint. Les couronnes et les bouquets, commandés à Dôle, ne devaient arriver que

l'après-midi, au dernier moment. Durant toute la matinée, la bière resta presque nue. Il soufflait un grand vent froid qui mugissait dans les arbres et qui entretenait dans la remise, ouverte sur tout un côté, une température glaciale. Les quelques personnes qui venaient de temps à autre dans l'intention de se recueillir ou de poser un bouquet, ne s'arrêtaient pas et rentraient en hâte à la cuisine où était réunie la famille. La cour et le chemin et la campagne étaient déserts. Depuis la remise, au bout du champ des Glantines, nu et silencieux, on découvrait la lisière des bois dont les plus hauts arbres balançaient la tête dans les rafales du vent.

Parfois, Lucien ou Marie-Louise, ou les deux ensemble, allaient dans la cour et s'aventuraient jusqu'à la remise. Ils y avaient si froid que les larmes ne leur venaient pas et que leur douleur en était comme engourdie. Il fallait la chaleur de la cuisine pour les rendre à nouveau sensibles à l'horreur de cette mort.

La nouvelle n'était connue qu'à Chesnevailles et ne s'était guère répandue dans les villages

environnants. Les gens de la famille qu'on avait pu réunir n'étaient qu'une demi-douzaine, sans compter tante Sarah ni Talentine.

Assis sur le banc derrière la longue table, les parents venus des environs étaient alignés contre le mur. Parmi ces gens endimanchés, au verbe lent, au regard lent, qui la considéraient sans bienveillance, tante Sarah se sentait très dépaysée. Jamais Marthe ne lui avait manqué autant. Parfois, sans qu'elle comprît pourquoi, ses paroles tombaient dans un silence ennemi. Ainsi lorsqu'elle parla de sa robe de deuil, expliquant qu'elle avait été prise de court et qu'il lui fallait s'en remettre au fils de Tournejai, qui allait à Dôle à motocyclette, du soin de la choisir. Pour ces paysans, le fait de ne point posséder de robe de deuil suffisait presque à juger quelqu'un. La mort était une chose assez ordinaire pour que la surprise ne fût pas une excuse. Qui n'avait pas la robe convenable pouvait-il avoir les sentiments convenables ? Le cœur ne s'improvise pas plus qu'un vêtement. Il faut que tout soit tenu prêt, en ordre, à sa place de longtemps.

Talentine avait par instants un très grand chagrin et sentait lui manquer un tuteur. Depuis le départ de Marthe, elle dépensait en sucres d'orge quatre fois plus d'argent qu'à l'ordinaire et il était bien certain que de tels excès ne tarderaient pas à la mettre en péril. Dans la matinée, elle alla plusieurs fois à la remise. L'autorité de la mort la rassurait pour un moment, elle sentait peser sur elle une contrainte salutaire. Mais bientôt, elle se voyait de nouveau libre, abandonnée à elle-même, à de monstrueux appétits de sucres d'orge, et l'avenir, tout irisé d'absinthe, de menthe et de citron, lui inspirait des inquiétudes déjà voluptueuses.

L'oncle Victor arriva vers onze heures du matin, emmitouflé et si bien grippé qu'à peine il toucha son chapeau en passant devant la remise, de peur de se refroidir. Il semblait pressé, nerveux. Néanmoins, à cause de la rangée des consanguins qui suivaient ses gestes avec attention, il dut soigner son entrée dans la cuisine, mettre les mains aux épaules d'Hyacinthe et le regarder jusqu'au fond des yeux, un soupir, passer aux enfants, dire un mot à Talentine et

ensuite s'attaquer à la rangée. On allait voir s'il était bien le chef de la famille. Mais Talentine, qui n'était pas du tout attentive à l'épreuve, se mit à dire, parlant aux enfants :

« Mes pauvres Jésus, quel malheur. Marthe n'aura pas eu la chance. Moi, quand je m'en étais allée, je me rappelle, en 96, en allée avec Philibert... Mais non, qu'est-ce que je dis, Philibert, c'était l'Aurélien... pourtant non, c'était Philibert... »

Ces discours, en soi peu convenables, contenaient en outre une allusion gênante. Elle aurait dû le comprendre. Ici, l'oncle fut très bien et se fit admirer par les consanguins.

« Valentine, dit-il avec aisance et autorité, va-t'en donc voir sous la remise si le vent n'a rien dérangé. »

Talentine bondit comme une chèvre à travers la cour et revint aussitôt, ayant oublié son propos et, du même coup, ce qu'elle était allée faire sous la remise. L'oncle Victor passait devant la rangée et serrait les mains en ayant pour chacun des parents le mot qu'il fallait.

« Ma pauvre Louise, c'est bien gentil à toi. Venir depuis Oussières, quand tu as déjà tant d'ouvrage et par la bise qui court, et les chemins pas si bons non plus... Bonjour, Clotaire, je ne pensais pas de te rencontrer en pareille occasion. Tu as eu toute la peine. J'ai su que ton cheval s'était blessé. Bien heureux, puisque ce n'est rien... Te voilà donc, Auguste, depuis si longtemps. Moi qui parlais de toi, il n'y a pas huit jours encore... »

Quand il eut fini à la satisfaction de tous, il revint sur Hyacinthe et lui dit d'une autre voix :

« Qu'est-ce que ça signifie ? Je viens de passer au cimetière, j'ai vu Clinclin qui creusait au bord de l'allée, à côté de ton père.

– Eh bien, oui, répondit Hyacinthe. Il fait ce qu'on lui a dit.

– Pardon, fit l'oncle, mais c'est ma place. »

Il avait parlé sur un ton irrité. Hyacinthe, d'abord surpris, se ressaisit bientôt.

« Vous ne m'avez jamais dit que vous aviez envie de cette place-là. Quand on a enterré mon

père, vous étiez là. Il a été convenu que je me mettrais à côté de lui et, bien entendu, ma femme avec moi. Voilà de ça dix ans. Depuis, vous n'avez jamais causé de rien...

– Naturellement, fit l'oncle, j'étais à Paris, je n'y pensais pas. Ces temps derniers, oui, j'ai voulu t'en parler et tu vois, les événements m'ont devancé. En tout cas, c'est ma place.

– Il ne s'agirait que de moi, fit observer Hyacinthe, je vous dirais peut-être : "C'est bon, installez-vous là." Quoique ce ne soit pas une chose agréable non plus, quand on est habitué à l'idée d'une place, de se mettre à penser à une autre. Surtout que, des fois, on n'a pas le temps. La preuve aujourd'hui.

– Aujourd'hui, c'est un accident. Mais toi, à ton âge, quarante ans...

– Bon. Si vous voulez. À mon âge. Mais il y a Marthe. La place est à elle aussi bien qu'à moi...

– Oui, mais enfin, Marthe n'y tenait peut-être pas... après tout, elle avait quitté le pays.

– Du moment que je l'ai ramenée, je lui dois

sa place. »

La rangée des consanguins, en dépit d'une sympathie certaine pour l'oncle Victor, ne pouvait pas s'empêcher de laisser paraître une ombre d'approbation aux paroles d'Hyacinthe. L'oncle se mit à arpenter le carreau de la cuisine en rongeant son frein.

« Vous n'avez qu'à vous mettre sur le côté de l'église, avec vos grands-parents Dumontey, proposa Hyacinthe.

– Merci bien, ragea l'oncle. Un endroit où il n'y a pas de vue. »

Hyacinthe eut un geste de lassitude.

« Je suis sûr, reprit l'oncle après un moment de silence, que Marthe aurait préféré se trouver dans sa famille à elle que dans la nôtre. D'ailleurs, Hyacinthe est bien jeune. D'ici quelques années, le problème peut se poser pour lui d'autre façon. Avec des enfants, un train de culture, il faut penser qu'il ne peut pas rester comme ça... Plus tard, quand tu auras vécu vingt ou trente ans avec ta deuxième femme, il vous

sera dur à tous deux de penser qu'après ta mort, tu iras reposer avec une autre. Dans la vie, il faut voir plus loin que son nez... »

Hyacinthe secouait la tête, sourd à toutes ces raisons.

« Je m'occupe de tout de suite, disait-il. S'il fallait s'occuper de l'avenir des vivants ou des caprices des morts, on ne s'y reconnaîtrait plus. »

Mais l'oncle :

« J'ai remarqué vers les tombes Chantremain, en contrebas, un espace libre assez important. On pourrait très bien y mettre les femmes, ce qui laisserait la place vacante à côté de ton père. Je m'y installerais, selon toutes probabilités, le premier, et tu viendras me rejoindre, naturellement le plus tard possible. Ainsi Marthe ne serait pas très loin de toi et elle ne serait pas seule non plus, puisque les femmes se trouveraient ensemble... »

Tante Sarah, qui était assise auprès de la fenêtre, se leva et interrompit :

« Les femmes ? Mais de quelles femmes

parlez-vous donc ?

– De Marthe, de vous, de toutes les femmes de la famille. »

Tante Sarah regardait le professeur Jouquier avec horreur.

« Vous ne serez pas loin de moi, dit-il, dix, quinze mètres au plus.

– Voyons, dit-elle d'une voix étranglée, vous ne pensez pas que je vais me laisser faire. Je vous défends bien de croire qu'un jour... J'ai une place à Paris dans le caveau Léon Lévinsohn ou au Père-Lachaise, chez les Feldenschwalb, ou chez les Morhange, ou en banlieue, dans le caveau des Lazarus, ou dans celui des Goldenschmitt ou chez les Weilhof, de Nancy... à la rigueur, même, je peux demander aux Kohn, de Dôle...

– Ne faites donc pas l'enfant », dit l'oncle Victor.

Tante Sarah voulut se débattre encore, mais elle eut un frisson de peur. Une rafale de vent, qu'on entendit chanter sous la porte, venait de rabattre une persienne contre la fenêtre, et la

cuisine se trouva dans une pénombre de crépuscule. Au fond de ces demi-ténèbres, elle vit la rangée des parents immobiles, pareils à des morts, et sentit sur elle leurs regards hostiles.

« Laissez-moi, balbutia-t-elle, laissez-moi partir. »

# XVIII

L'automobiliste était une jeune étrangère qui comprenait peu de français. Aux discours que lui tenait Gustalin, elle répondait par des signes ou bien elle riait, et il riait aussi. On était à onze heures et demie du matin et le soleil de juillet leur cuisait la peau. De s'être affairés autour du moteur, ils avaient la sueur au front. Tandis que Gustalin fermait le capot de la voiture, la voyageuse trempa ses avant-bras dans le seau d'eau fraîche qu'il avait tirée au puits.

« Très frais, dit-elle, c'est bon.

– *Yes* » fit Gustalin.

Il s'essuya le front avec son bras et la regarda en souriant amicalement.

« Vous ressemblez à mes filles, dit-il, surtout ma plus jeune, mon Andrée, celle qui s'est placée à Dijon. Mais, comme je vous disais tout à

l'heure, c'est dommage que Hyacinthe ne soit pas là encore, parce que lui, les langues, vous pensez. Il a fait ses études. Et pourtant paysan. Un quart d'heure de plus, vous auriez pu le voir, il doit passer sur les midi. Mais si je vous disais qu'un matin, je vous parle du temps de militaire, nous voilà de rencontrer des soldats anglais dans un train. *Yes,* Anglais. Tellement qu'ils étaient mieux habillés que nous, ils nous regardaient comme de la boue. Je me disais déjà : merci du voyage. Mais Hyacinthe se met à causer avec, à leur en dire de leur façon et *yes* par ici, et *yes* tout partout. Et rapapapam et rapapapam. C'est bien simple, il parlait la langue. Et vous auriez vu mes Anglais sortir les Camel et tout ce qu'ils avaient. Parce que le tempérament anglais, c'est ça. Si vous leur plaisez, c'est tout de suite l'alcool et les cigarettes. Seulement, moi, je vais vous dire une chose. Pendant qu'ils parlaient tous ensemble, je restais là à les regarder, la bouche ouverte. Celui qui n'a pas appris, n'est-ce pas, il se trouve bête à plus d'un moment de sa vie... »

L'étrangère s'était aspergé le visage et le cou. En parlant, il était venu se mettre devant elle, tout

près, dans l'espoir qu'en lui masquant ainsi la voiture, il la lui ferait oublier un moment. Mais elle parut pressée tout d'un coup et regagna son siège au volant.

« Combien ? demanda-t-elle en ouvrant son sac.

– Vingt-cinq francs », dit-il, et croyant lire de l'étonnement sur le visage de la cliente, il se reprit aussitôt : « Je vous dis vingt-cinq, mais c'est une manière de dire vingt. *Yes,* deux fois dix, vingt. Deux fois tous les doigts des deux mains. Les jours qu'il n'y a pas trop de presse au garage, comme voilà ce matin, je ne fais presque pas payer mon temps. Et c'est bien ce que je dis aux clients, que nulle part en ville, ils ne seront soignés comme ici... »

L'étrangère était prête à partir. Il mit son pied dans l'entrebâillement de la portière pour en retarder la fermeture.

« Un garage en ville, bien souvent, ce n'est pas ce qu'on croit. Moi qui vous parle, voilà bientôt deux ans, j'ai été dans les affaires à Besançon, une ville qui a quand même ses

soixante mille habitants et du pittoresque et des coins sales, enfin, ce qu'il faut pour le touriste. Vous me direz, on gagne de l'argent, affaire entendue, mais vous en dépensez aussi. C'est les sorties, c'est les toilettes, vous avez toujours occasion. Résultat du fait, c'est qu'on n'économise rien. D'un autre côté, vous me direz aussi, la campagne a bien des inconvénients. Je réponds : d'accord. Mais enfin, pour celui qui sait, ce n'est pas si mauvais non plus. Vous n'avez qu'à voir mon garage. Il ne m'a pas coûté grand-chose et mon loyer toujours payé... »

La jeune femme, du bout de sa chaussure, lui fit retirer son pied et claqua la portière. Tandis que le moteur tournait, Gustalin haussa la voix :

« Le jour où je voudrai y faire des aménagements, n'est-ce pas, je serai chez moi... »

L'auto démarra, il fit un signe d'adieu et rentra dans sa cour, la tête toute pleine des aménagements auxquels il venait de songer. Levant les yeux sur la façade de son garage, il fut peiné de le voir si petit et si dépendant de la ferme. Au printemps, il avait fait peindre son

nom au-dessus de la porte, en capitales rouges sur fond blanc, après avoir bataillé pendant des mois pour arracher le consentement de la Flavie. Les aménagements dont il rêvait maintenant auraient coûté les yeux de la tête. Gustalin arpenta la cour en examinant un à un les divers miracles qui eussent permis et même nécessité la réalisation de ces coûteux projets.

D'abord le miracle touristique : Paris et l'étranger se ruaient à Chesnevailles, épris de son site et de son église. Une fois de plus il interrogea le paysage et haussa les épaules. C'était un pays bien simple, de grands bois, d'étangs, de verts prés, mais peu accidenté. Gustalin regardait avec rancune le profil des premières montagnes du Jura. Voilà pourtant ce que voulait le touriste, de la hauteur, du précipice, des sensations de manège de foire.

Venait ensuite le miracle par excellence, celui qui ferait de Chesnevailles un lieu de pèlerinage religieux. Par exemple, la Flavie avait des visions, son portrait était mis dans les journaux, on accourait de toutes parts et, pour avoir le droit

de la toucher, il fallait prendre vingt litres d'essence au garage.

Autre miracle, on construisait une ligne de chemin de fer qui traversait la route devant chez lui. Quand le passage à niveau était fermé, les voitures s'arrêtaient nécessairement devant le garage et en profitaient pour se ravitailler en essence.

Enfin, dernier miracle, Gustalin était étoile de cinéma et, renonçant à son art, se retirait dans son garage de Chesnevailles. Des milliers et des milliers d'admirateurs venaient le voir en auto des quatre coins de l'univers et lui prenaient tous de l'essence.

Selon le temps, selon l'humeur, chacun de ces miracles l'emportait à son tour. L'aube d'un jour d'été sur la descente de Chesnevailles pouvait d'un seul coup rendre toutes ses chances au tourisme et il y avait des soirs fondants où Gustalin se sentait irrésistiblement vedette de cinéma. D'autres jours, aucun de ces miracles n'opérait plus, même en imagination, et il avait le désir de s'enchanter avec de nouveaux prestiges.

Ce matin, il éprouvait plus que jamais le besoin de renouveler sa provision. Il avait la tête en travail et sentait par instants l'éclair de l'inspiration lui sortir par un œil. Toutefois, l'idée restait endormie. Distraitement, il s'en alla jusqu'au jardin et donna par-dessus la haie un coup d'œil dans la cour de chez Chantremain. La chienne dormait devant le seuil de la maison. À côté d'elle, il y avait un baquet d'eau savonneuse qui s'était répandue alentour en flaques bleuâtres. Gustalin, le regard vague, pensait à des flaques de pétrole, à cause de cette couleur bleue et de certaines irisations. Enfin, il eut un frisson, sa tête se mit à chauffer et il entra dans sa découverte. Le miracle éclatait, simple et grand : il y avait à Chesnevailles des gisements de pétrole. Un jour qu'il creusait une fosse à purin au coin de la maison, Gustalin en avait la révélation. Il télégraphiait aussitôt à la préfecture. Ou plutôt, non, à la réflexion, il ne télégraphiait pas tout de suite. Il se gardait même d'avertir personne.

La chienne aboya et se leva. Gustalin, planté devant la haie, la regardait sans la voir. Il était en train d'hypothéquer ses biens et, avec le produit

de l'emprunt, achetait les terres de chez Chantremain. Ces terres qu'il venait d'acquérir, il les hypothéquait elles-mêmes pour en acheter d'autres et ainsi de suite. Au moment de télégraphier à la préfecture, il possédait toute la commune.

Hyacinthe arriva vers midi. Gustalin était en pleine fièvre, le front barré d'un grand pli soucieux, la mâchoire batailleuse, le cœur endurci des grands hommes d'affaires, qui façonnent sans cesse leur destin. Le visage de toute une province se modifiait en fonction de son garage. Entendant son ami échanger un salut sur la route, il eut un mouvement d'impatience. Qu'est-ce qu'il venait foutre dans un moment pareil. D'abord, il n'avait plus un pouce de terre. Mais peu à peu le cœur de Gustalin s'attendrit. Non sans juger sa faiblesse, il se dit en souriant :

« À lui, tant pis, je lui laisse quand même ses champs. »

Hyacinthe était en manches de chemise, le visage et les bras bruns de soleil. En arrivant dans la cour, il ôta son chapeau de jonc et s'en fit un

éventail.

« Chaleur, dit Gustalin.

– Oui, chaleur », dit Hyacinthe.

Ils se mirent à l'ombre contre la maison, adossés côte à côte à la porte de la grange. Ils n'avaient rien à se dire. Gustalin, la tête encore au pétrole, ne pensait pas à parler de l'automobiliste étrangère. Après cinq minutes de silence, Hyacinthe prononça :

« Il est l'heure d'aller. »

Et il ajouta en riant :

« Ce n'est pas le jour de me faire attendre par ma femme. Après la dispute qu'on a eue ce matin...

– Dispute ?

– Oh ! dispute... enfin, oui, quand même. Figure-toi qu'on parlait de Lucien, il est en vacances dans huit jours. Moi, le collège, les études et tout ce qui s'ensuit, tu sais mes idées. Mais Lucien, c'est bon, puisqu'il est en train et qu'il réussit, je le laisse continuer.

– Tu fais bien. À l'heure de maintenant, pour être quelqu'un, il n'y a que les idées de la tête. Je vois bien ce que c'est dans ma partie.

– Toujours est-il qu'en causant d'études, voilà ma Janette qui devient comme un coq. Elle se met à dire : "En tout cas, le Dédé ira au collège aussi. Je ne veux pas qu'il reste dans notre état..."

– Pour un gamin de six mois, je veux bien qu'elle s'y prend de bonne heure, accorda Gustalin, mais dans son fond, elle a raison...

– Moi, mon vieux, la colère m'a pris. Je suis parti sans rien dire d'autre. C'est vrai ça, maintenant, on se fait des enfants, c'est pour le collège. On croit qu'on a un garçon, c'est un professeur ou un officier ou un percepteur... Quand je me suis remarié avec Janette, je me disais, au moins, une Bonpain, elle n'aura pas le collège en tête. Et pour finir, c'est la même chose... »

Des gens passaient sur la route, se pressant d'aller déjeuner pour retourner aux champs. Dans le chemin communal, le curé s'entretenait avec Tournejai d'un rayonnage de bois blanc sur

lequel faire tenir toute sa bibliothèque. Le menuisier voulait qu'il fût élégant, le curé était pour la commodité.

« Je voudrais un rayon qui descende jusqu'au bord de ma table, de façon à pouvoir y atteindre quand j'écris. Vous comprenez, j'y mettrai par exemple mon Brams et Apfel.

– Votre Brams et Apfel ? demandait Tournejai en écorchant les noms.

– Mon *Dictionnaire philosophique.* Une pure merveille, d'ailleurs. Je ne pense pas qu'on puisse avoir de l'univers une vue un peu actuelle sans le secours de Brams et Apfel. »

Hyacinthe et Gustalin, silencieux, suivaient du regard la longue silhouette noire du curé.

« Sans que ça paraisse, dit Gustalin, il est instruit. L'autre jour, je l'entendais causer sur la guerre d'Espagne. Il n'était pas emprunté de sa langue, je te garantis. À propos, toi, la guerre d'Espagne, qu'est-ce que tu en penses ?

– Rien, dit Hyacinthe. Surtout avec la besogne qu'on a en ce moment. Tiens, justement, j'ai reçu

hier une lettre de Paris, une lettre de ma tante Sarah. Elle me dit qu'elle a fondé je ne sais plus quoi pour l'Espagne et qu'elle aurait besoin d'un cultivateur dans son comité. Si je veux bien en être, elle me demande. Il faut pourtant que je lui réponde...

– Mais son comité, c'est pour quel parti ? Pour les rouges ou pour le contraire ?

– Je ne me rappelle pas. Elle me le dit, mais je ne me rappelle pas. »

Hyacinthe se détacha de la porte de la grange et fit un pas dans la direction du garage.

« Alors ? demanda-t-il. Ma bécane est prête ?

– Je vais t'expliquer... »

Hyacinthe se plaignit, s'indigna. Une bécane qu'il lui avait amenée déjà l'autre jeudi. Tout en traversant la cour, ils échangeaient des reproches et des excuses. Comme ils arrivaient à la route, ils virent la Flavie poussant une brouette chargée de linge qu'elle venait de rincer à la rivière. Elle se tenait très droite entre les brancards, le ventre en pointe, sa maigre poitrine bombée comme un

torse d'homme, la tête jetée en arrière.

« De ce temps-là, plaisanta Hyacinthe, on a bien facile de se réchauffer. »

La Flavie tourna vers les deux hommes son long visage osseux, au teint de Peau-Rouge, aux yeux pâles. Elle s'arrêta, sans toutefois poser sa brouette, et répondit d'une voix sérieuse :

« De ce temps-là, on a meilleur de rester à l'abri sous une remise que de s'échiner en plein soleil. On a meilleur, mais ce n'est pas le moyen de gagner... »

Gustalin s'éventa gracieusement avec sa casquette et sourit pour sa femme.

« J'étais en train de raconter à Hyacinthe que je n'ai pas pu finir sa bécane à cause d'une cliente qui m'est venue en fin de matinée. Étrangère, elle était, sur le français, guère dégourdie. Cette fille-là, j'aurais pu lui demander ce que j'aurais voulu. Cinquante, cent, deux cents francs et plus. Elle aurait payé la même chose. Mais moi, j'estime que le garagiste ne doit pas abuser. Le vrai garagiste n'a pas deux prix. Il en a

un, pareil pour tous. Et c'est son intérêt aussi, quand on réfléchit. Voilà une fille, je lui ai demandé vingt francs. Bon. En arrivant là où elle va, elle dira à droite et à gauche : telle chose s'est passée sur la route de Dôle et c'est Gustalin qui m'a réparée et je lui ai donné vingt francs. D'abord, les gens ne veulent pas croire. Vingt francs, pensez donc, c'est trop bon marché. La chose se répète. Ça fait boule de neige. Résultat du fait, c'est qu'un jour, les gens se mettent à venir chez moi. Ils viennent me faire faire leurs réparations et ils en profitent pour m'acheter de l'essence et tout ce qu'il leur faut. Vingt francs par ici, cinquante francs par là, on a bientôt fait un billet. Je vous dis, boule de neige.

– Boule de neige, ricana la Flavie, mais plus ça va, moins il rapporte, ton garage. Je vois cette année, pour le mois de juin, cent sous de moins que pour l'année passée. Et tous les mois, c'est la même chose. Boule de neige, mais oui, mon feignant, boule de neige. »

Elle s'éloigna en poussant sa brouette et alla droit au jardin où, sans perdre une minute, elle se

mit à étendre le linge sur les haies. Elle le prenait, tordu et boudiné, le détordait, le faisait claquer à l'air pour le mieux déplier et, d'un grand geste des deux mains au-dessus de sa tête, le déployait encore un coup en sorte qu'il reposât de toute sa surface. Il y avait des chemises d'homme, des caleçons, des mouchoirs, des torchons et de robuste linge de femme, dont certaines pièces, entre autres des pantalons à coulisse, étonnèrent Hyacinthe, lui donnant à rêver. Gustalin, qui regardait avec sympathie le travail de l'épouse, se tourna vers son compagnon et lui dit en hochant la tête :

« La Flavie, comme je dis des fois, ce ne serait pas la mauvaise femme. Ce qu'il y a, c'est qu'elle n'a pas l'intelligence. »

Cet ouvrage est le 416e publié
dans la collection *Classiques du 20e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.